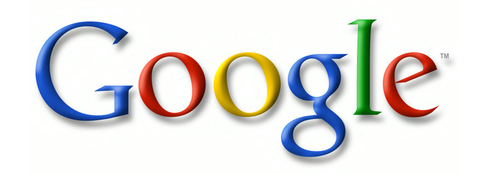
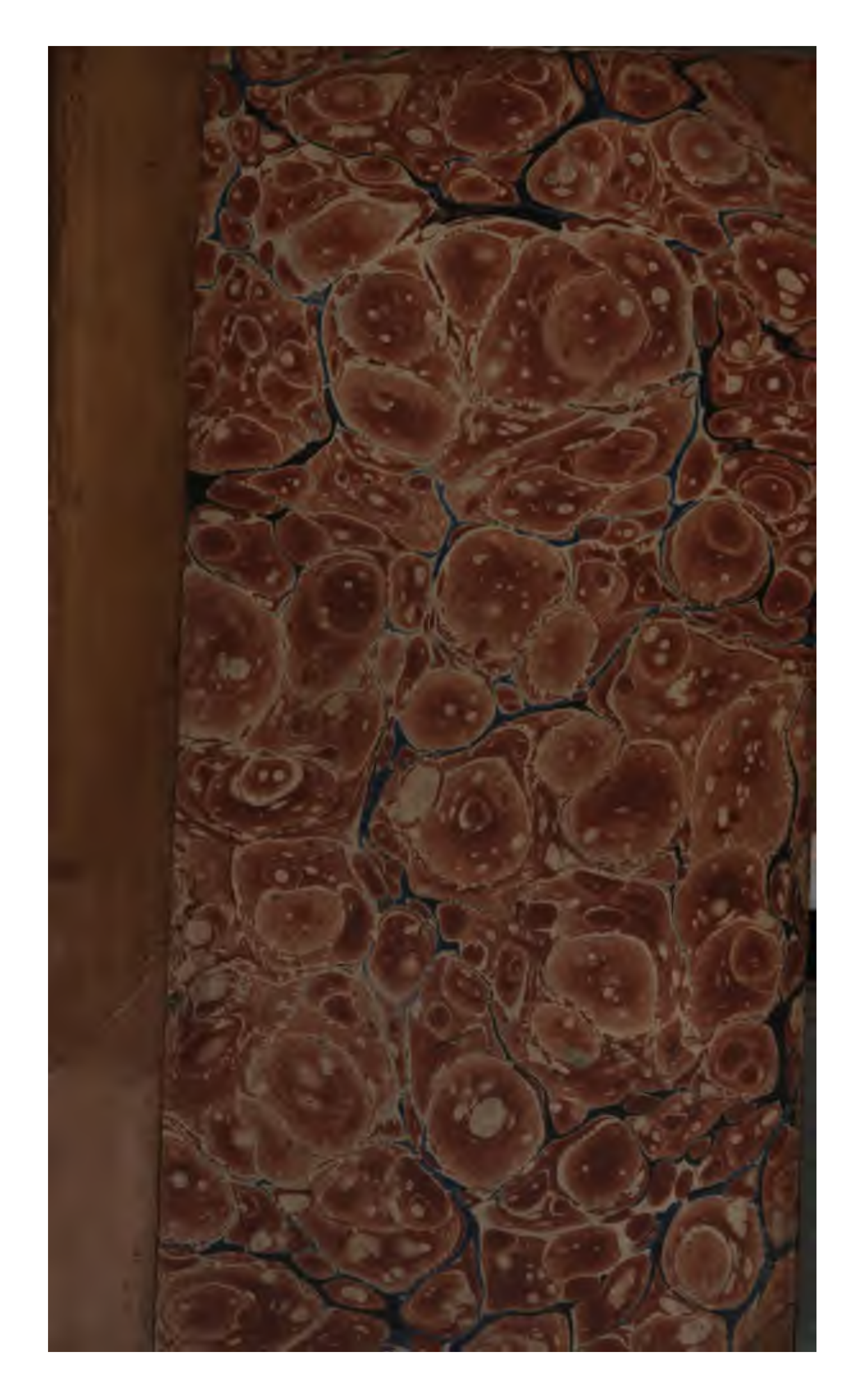




£20=

2 VOLS
1822
PARIS & ROUEN
2 FRONTS.

occasional spotting but
GOOD.



Songe ou réalité! Vierge céleste ou furie infernale! retire toi!

LE RENÉGAT,

PAR

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

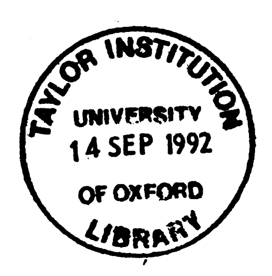
TOME PREMIER.

CINQUIÈME ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE
ET ORNÉE DE GRAVURES.

PARIS,
BÉCHET AINÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 57.
ROUEN,
BÉCHET, RUE GRAND-PONT, N° 73,
AU SALON LITTÉRAIRE.

JUIN 1822.

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
RUE DU JARDINET-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS.



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Après le prodigieux succès du *Solitaire*, c'était une entreprise hardie et périlleuse que d'offrir au public un ouvrage du même genre; car souvent ce qui réussit une fois ne réussit pas deux. M. le vicomte d'Arlincourt n'a cependant point été effrayé de tous les écueils qui se présentaient à lui, et le plus brillant triomphe a de nouveau couronné ses efforts.

La vogue du *Renégat* est plus étonnante encore que celle du *Solitaire*. Quatre éditions de cet ouvrage ont été épuisées avec une rapidité sans exemple, bien qu'elles aient été tirées à un nombre considérable d'exemplaires. Ainsi que plusieurs journaux en ont fait la remarque, l'Editeur, pour bien constater la vérité des éditions, a changé à chaque nouvelle réimpression, soit de format, soit de caractères, soit d'imprimeur; et c'est une cinquième édition (imprimée

chez M. HUZARD-COURCIER) qu'il fait paraître en ce moment; cette dernière, revue et corrigée avec soin, est ornée de jolies gravures, dessinées par M. Chasselat. Cinq éditions en quatre mois!.... Quelle fureur nouvelle va éclater, à cette annonce, parmi les ennemis du talent devenu trop célèbre de M. le vicomte d'Arlincourt!

Le *Solitaire*, d'abord loué avec transport, a été ensuite déchiré impitoyablement; et M. d'Arlincourt s'est vu, non-seulement critiqué dans ses œuvres, mais encore injurié personnellement jusque dans ses plus chères affections (1). Des satires sanglantes ont été dirigées contre lui; et ne pouvant lui refuser du talent, on a voulu lui donner des ridicules. « Tout succès de vogue » doit s'expier, a dit dernièrement un jour- » nal, et sept éditions du *Solitaire* ne pou- » vaient pas rester impunies. »

Tandis que les clameurs impuissantes de l'envie poursuivaient le jeune auteur de la *Caroléide*, il composait le *Renégat*; et ne

(1) Voyez Gazette de France (mois de janvier).

répondant jamais à aucune des diatribes mensongères et outrageantes de ses détracteurs, il cherchait à se rendre plus digne encore de la célébrité qu'il s'est acquise, en travaillant à une œuvre que l'opinion publique place au-dessus du *Solitaire*.

Un critique distingué disait dernièrement (1), en parlant du *Solitaire:* « Cet ou-
» vrage, accueilli avec tant de faveur, prôné
» par tant de jolies bouches, arrosé de tant
» de larmes mystérieuses, a été tout à coup
» dédaigné, critiqué, déchiré, non par
» les dames (elles ont de la conscience en
» littérature, et s'y montrent fidèles à leurs
» admirations), mais déchiré par ces Aris-
» tarques chagrins, ces censeurs hargneux
» qui ne souffrent point les renommées....
» et ne veulent point laisser s'élever une
» gloire contemporaine.... »

Il serait trop long de détailler toutes les amertumes dont on a cherché à abreuver M. le vicomte d'Arlincourt. Ses ennemis lui

(1) M. Bérenger de Labaume, Journal de Paris, 11 février.

ont contesté jusqu'à ses succès : ils ont voulu prouver que le fameux *Solitaire* était une production au-dessous du médiocre ; et ils ont soutenu qu'il fallait être absurde pour l'admirer. Ainsi donc l'Europe entière a été absurde, car ce *Solitaire*, traduit dans toutes les langues (1), et joué sur tous les théâtres de la France et de l'étranger, a eu la même vogue à St.-Pétersbourg qu'à Paris, à Londres qu'à Naples, en Allemagne qu'en Amérique, et a fait verser autant de larmes dans les chaumières que dans les palais, au pôle nord comme au pôle sud. Les ennemis de M. d'Arlincourt, qui, selon les expressions d'une feuille publique, « *ont remis* » *sa gloire en question, et lui ont disputé* » *ses lauriers feuille à feuille*, » n'ont-ils donc point senti que le ridicule qu'ils vou-

(1) On peut se procurer chez Galignani, rue Vivienne, deux traductions *anglaises du Solitaire*, de deux auteurs différens. On trouvera chez Gabriel Dufour, quai Voltaire, *le Solitaire hollandais* de M. de Vertaler. On peut demander chez Béchet, *le Solitaire italien* de M. Poggi, *le Solitaire allemand*, et la traduction *espagnole*.

laient jeter sur un ouvrage applaudi par toutes les nations, par tous les partis, et par toutes les classes de la société, retombait tout entier sur eux-mêmes ?

La rage qui s'est déchaînée contre le *Solitaire*, poursuit encore davantage le *Renégat* ; vainement cette production respire, ainsi que l'a dit le journal de Paris, « *un* » *besoin de charité, un enthousiasme chré-* » *tien, un héroïsme angélique, et pour ainsi* » *dire un parfum de vertu* » qui transporte l'ame du lecteur, vainement *Ezilda*, surnommée dans le monde l'*Armide chrétienne*, depuis l'article charmant du même journal où M. de Labaume s'est servi de cette heureuse expression ; vainement *Ezilda*, dis-je, a partout excité l'enthousiasme, M. le vicomte d'Arlincourt est chaque jour en butte à la malignité de ses détracteurs, qui lui prêtent des phrases qu'il n'a jamais écrites, et des pensées qui ne lui viendront jamais (1).

---

(1) On a attribué, dans un journal, à M. le vicomte d'Arlincourt, parmi beaucoup d'autres phrases qu'il n'a jamais faites, celle-ci, *les forêts sont les*

De perpétuelles parodies sont lancées contre ses productions, coupables d'être trop aimées du public : mais la parodie, quelque amère qu'elle soit, est un honneur et non une critique : et ce ne sont point les hommes médiocres qu'on attaque avec l'arme du ridicule, qui d'ailleurs fut toujours, et surtout en France, la plus facile à manier (2).

Au reste, la faveur publique, qui s'attache à tout ce qui sort de la plume de M. d'Arlincourt, le venge amplement de toutes les persécutions de l'envie. A peine le *Renégat* fut-il connu, que plus de vingt

---

cathédrales de la nature. Le lecteur la cherchera en vain dans tous les ouvrages passés, présens et à venir de l'auteur du *Solitaire*.

(2) Parmi les judicieuses observations écrites sur le *Renégat* depuis qu'il a paru, nous citerons celles-ci : *Il est impossible d'y rien comprendre. L'auteur ne sait même pas le français*. M. d'Arlincourt est *le prosateur des roches ;* son ouvrage *qui a l'effrayant du surnaturel, fait pâmer les grand'-mères. Le livre-géant du grand vicomte des ténèbres est un désert enveloppé de niaiseries, et qu'il faut lire aux rayons de l'obscurité : l'ame s'y arrête entre l'absurde et le niais*. O les savantes critiques !

pièces dramatiques, tirées de ce livre si remarquable sous tous les rapports, furent faites et présentées à différens théâtres. Quatre mélodrames reçus à la Porte Saint-Martin, à l'Ambigu Comique, à la Gaité et au Panorama Dramatique, allaient être joués, lorsqu'un arrêt de la censure en interdit les représentations.......

Les Journaux étrangers, remplis d'éloges brillans, ont annoncé partout des traductions du *Renégat*. Il en a paru deux (d'auteurs différens) à Londres, l'une en deux volumes, l'autre en trois. On peut se les procurer à la librairie anglaise de *Galignani*, rue Vivienne, à Paris. On trouvera chez M. *Béchet* les traductions allemande, hollandaise et espagnole.

Il devait paraître au Musée des tableaux sur le *Solitaire* et le *Renégat*. Plusieurs d'entre eux ont eu le sort (dit-on) des pièces de théâtre dont *Agobar* était le héros. Espérons qu'ils seront plus heureux à une autre exposition. Il en est un néanmoins qui ayant vaincu les obstacles, doit y paraître prochainement. Il représente *Agobar* et *Ezilda* à la pyramide de Fabius au

douzième livre. Il est de Mlle Inès Esménard, et l'on assure qu'elle y a fait preuve d'un talent très remarquable. Le livret du Musée annonce ce tableau.

La mode même, à Paris, a puisé dans le *Renégat* des parures nouvelles; les Journaux consacrés aux modes ont annoncé des coiffures à l'*Ezilda*, des rosaires, des chaînes, des tuniques, des ombrelles et des voiles à l'*Ezilda*... etc.

Puissent les sarcasmes et les injures dirigés contre M. le vicomte d'Arlincourt n'obtenir encore de lui d'autre réponse que des écrits toujours plus beaux et plus recherchés. Il s'occupe, dit-on, en ce moment, loin de Paris, du monde et des cotteries littéraires, d'un ouvrage d'un genre différent de celui des deux derniers, mais d'un intérêt aussi vif. Espérons qu'il aura le succès éclatant de ses aînés. Le génie de l'Auteur de la *Caroléide* n'a rien à redouter des attaques de la malveillance ; et, en dépit de la rage des envieux, le *Solitaire* et le *Renégat* feront époque dans la littérature.

LE RENÉGAT.

LIVRE PREMIER.

Muse des rochers et des torrens! puissant génie des orages ! farouche déité du Nord ! je te cherche; j'ose t'appeler. Au roulement lointain de la foudre, accorde ta harpe sauvage. Viens, je t'écoute... inspire-moi !

Lyre mélodieuse de la Grèce, loin de moi tes suaves accords ! Au doux chant de la volupté je préfère la voix des tempêtes. Ce n'est point aux sens que je m'adresse, c'est à l'ame que je vais parler. Muse d'Horeb et de Sion ! j'implore aussi ton divin se-

cours : pieuse fille de l'exil! mes chants âpres et douloureux se trouveront en harmonie avec tes cantiques sacrés. Quand, proscrite, tu fuyais les délices de l'Égypte et les terres civilisées, ton livre saint fut la nature, ton souffle fut l'enthousiasme, ton temple fut aussi le désert. Oh, descends donc à ma prière! et sur le fond ténébreux de mes tableaux fais briller par intervalles la céleste lumière d'Israël; fais entendre de loin en loin les tonnerres de Sinaï.

Et toi, délices et tourment de la vie! enchantement de la jeunesse! Amour! viens parfois, en consolateur, écarter d'un ciel en courroux les nuages menaçans; et montre-toi dans mes récits comme une pensée de bonheur errante au sein des infortunes.

Les derniers rayons dorés de l'astre des cieux, courant avec rapidité de rochers en rochers, venaient de disparaître entièrement au sommet de la plus haute montagne des Cévennes (1). Tout à coup, sous les murs

---

(1) On donne le nom de Cévennes non-seulement

de l'antique forteresse de Lutève (1), le bruit du cor s'est fait entendre : le pont-levis du manoir féodal s'abaisse ; la porte massive de la tour d'entrée s'est ouverte ; et, dans la salle d'armes du bâtiment gothique, un chevalier français sollicite l'honneur d'entretenir un instant la fille du suzerain Théobert, la jeune et belle Ézilda, princesse des Cévennes.

Le paladin est exténué de fatigue. Ses armes sont couvertes de sang et de poussière. Son casque bosselé n'est surmonté d'aucun panache. L'or de ses éperons ne brille plus à ses pieds ; et, à peine entré dans le fort, son coursier est tombé sans vie.

L'étranger a levé sa visière. Les serviteurs

---

aux montagnes qui s'étendent depuis la source de la Loire jusqu'à Lodève, mais aussi à trois petits pays voisins, le Gévaudan, le Vivarais et le Vélay.

(1) Il ne faut pas confondre ce fort de Lutève avec Lodève, anciennement nommé Lutèva. La citadelle dont il est ici question était tout-à-fait dans les montagnes.

d'Ézilda le considèrent avec une surprise mêlée d'effroi. L'inquiétude est peinte sur son visage pâle et défait. Messager du camp français, il arrive de Béziers qu'assiégent les Sarrasins. Il porte sans doute quelque sinistre nouvelle. Son regard est bien encore le regard d'un guerrier, mais ce n'est point celui d'un vainqueur.

Quel est donc ce chevalier? Quel est cet inconnu que le désespoir semble accabler?.. C'est Ostalric, un des vaillans guerriers de Charles Martel, un chef que la gloire a jadis couronné, et qu'aujourd'hui la victoire abandonne.

Depuis long-temps les enfans d'Ismaël, secondés des Africains, avaient subjugué l'antique Ibérie. Plus dévastateurs en leurs courses que les vents déchaînés de leur brûlante zone, plus barbares en leurs fureurs que les tigres de leurs lointains déserts, les Sarrasins menaçaient l'Europe de leur domination abhorrée. Non contens d'avoir étendu leur renommée des rives de l'Indus et des forêts de la Numidie, jusqu'aux bords

de l'Océan atlantique, les Arabes et les Maures, inspirés par le Coran, prétendaient au joug de l'islamisme enchaîner l'univers tremblant. Descendus des Pyrénées, ils couvraient déjà de leurs hordes féroces les belles plaines de la Gaule narbonnaise, une partie de l'Aquitaine, et toutes les côtes de la Méditerranée jusqu'au-delà de Narbonne. Sur les citadelles conquises, l'étendard des Musulmans remplaçait l'oriflamme des Chrétiens. Aux temples du Seigneur transformés en mosquées, ne fumait plus l'encens des fidèles. Le sémaa (1) des sectateurs de Mahomet succédait aux danses gracieuses des filles de la Gaule. Les minarets et les bazars élevaient leurs pointes mauresques sur les vieux monumens romains. Les jeunes vierges de l'Occitanie, enlevées à leurs familles désolées, peuplaient les harems du sauvage Africain; et, nouvelles odalisques, sous des vêtemens tissus d'or et de soie, entourées des parfums de

(1) Danse extatique des adorateurs fanatiques du prophète.

l'Orient, couchées sur de voluptueux tapis venus de Surate et de Cachemire, éclairées par les lampes d'albâtre qui plus tard furent suspendues aux voûtes magiques de l'Alhambra, ces captives infortunées, contemplant les palais dorés de leur seigneur et les pompes de leur esclavage, pleuraient le toit rustique de leurs pères et les champs de la liberté.

Vainqueur des Germains, des Scandinaves et des Frisons, alors Charles Martel, revenu des rives du Veser, semblait avoir perdu pour un instant cette ardeur infatigable qui l'avait rendu l'admiration de son siècle. Chaque jour était marqué par de nouvelles victoires des Sarrasins; et le héros français inactif à Lutèce, ne volait point encore au secours de la Septimanie (1).

Époque déplorable! Trahi par les grands vassaux de la couronne, l'aïeul de Charle-

(1) Nom donné à la Gaule narbonnaise, anciennement appelée aussi *Braccata*. — Strab., l. 4. — Plin., l. 3, n. 5.

magne a perdu ses plus fertiles provinces : la plus belle moitié de la France est au pouvoir des soldats du Croissant. Le long de la Méditerranée, la religion chrétienne, déjà bannie de l'Espagne entière, s'enfuit éplorée de village en village cherchant des défenseurs et quelque abri. Partout renversant la croix du vrai Dieu, le Maure triomphant a planté l'étendard du faux prophète. Les vaincus ont ordre de ceindre le turban, ou de marcher au supplice; mais comme aux vrais fils de la Gaule il faut toujours des lauriers même au sein du malheur, la plupart, à défaut des palmes de la gloire, ceignent la couronne du martyre.

Thierri III (1), l'un des derniers princes de la première race, était descendu au tom-

(1) L'histoire de ces temps est si obscure, que les uns nomment ce prince Thierri III (voyez Daniel, qui ne voit point de Thierri IV dans les rois de la première race), tandis que les autres le nomment Thierri IV, et trouvent un Thierri de plus parmi les monarques français. (Voyez Anquetil et autres historiens.)

beau ; et peu de jours après sa mort, Clodomir, jeune héritier du monarque, avait péri dans la forêt de Saint-Germain, lâchement assassiné pendant l'absence de Charles Martel, par Geoffroi, comte de Paris. Le meurtrier avait été puni, mais le trône était resté vacant.

Déjà plusieurs simulacres de rois avaient porté tour à tour la couronne sous le règne du duc de France. Revêtus de la pourpre souveraine, mais inaperçus de leur peuple, ils avaient passé rapidement de leur trône esclave à leur tombe royale. Le conquérant se crut assez puissant pour ne plus juger nécessaire d'offrir au pouvoir légitime un sceptre dérisoire. Assez de fantômes s'étaient assis et succédé sous le dais fantastique des lâches successeurs de Clovis ; Charles voulut par l'interrègne préluder à l'usurpation.

Mais un trône disparu laisse à sa place un vide immense, et ce vide est un vaste abîme...... Charles Martel n'osait prendre encore ni le titre de monarque ni le diadême, mais il s'emparait du pouvoir su-

prême, et couronnait son front de lauriers. Déjà même il croyait son gouvernement en France à jamais affermi : vaine espérance! Lui-même avait appris au peuple qu'on pouvait ne point considérer le sceptre et la royauté comme des choses sacrées. Pendant le règne de Thierri, sa constante politique avait été de déconsidérer la couronne et d'anéantir ses droits : pouvait il se flatter de faire ensuite respecter en un soldat ce qu'en un prince il avait avili!

Les familles dévouées aux descendans de Mérovée portaient impatiemment le joug du maire ambitieux. Les suzerains du royaume refusaient d'obéir aux ordres de Charles Martel appelant aux armes la patrie. L'union, si nécessaire aux peuples et aux rois pour leur salut commun, n'existait plus en France. L'esprit de parti remplaçait l'esprit national. Mille factions déchiraient l'empire. Plus de légitimes pouvoirs, plus de frein devant l'ambition !...... plus de barrières devant l'audace, plus de principes, plus d'honneur !..... Le sourd craquement de l'édifice social s'écroulant

retentissait de toutes parts; et profitant des fatales dissensions du royaume, les Sarrasins poursuivaient le cours de leurs triomphes. C'en est fait! quelques succès encore, et la Gaule entière n'est plus qu'une province musulmane; le christianisme disparaît de l'Europe; et la terre est à Mahomet.

Au fond de la grande salle d'armes du château de Lutève, devancée par quelques gardes, la princesse des Cévennes s'avance......

Plus belle que la vestale qui, près de l'autel où brûlait le feu sacré, vit une nuit tomber à ses pieds le dieu des combats, le père du fondateur de Rome, Ézilda, comme une éblouissante aurore, se présentait aux fils des hommes. Sous les colonnes gothiques du salon féodal, sa taille élancée s'élevait avec grâce et majesté comme le palmier de Délos au pied du promontoire de Latone. Ses cheveux, aussi noirs que l'herméline de Sibérie (1), relevés à la manière des vierges

(1) Espèce de marthe très noire.

de Thessalie, et soutenus par une aiguille d'or, formaient au sommet de sa tête une couronne d'ébène d'où tombaient mille boucles légères. Le vif incarnat de ses lèvres le disputait aux fleurs pourprées de la grenade. Son regard tour à tour tendre, brillant et sévère, commandait à la fois l'admiration, le respect et l'amour. Sa tunique flottante qu'attachait une ceinture de pierreries, était celle des prêtresses gauloises; elle était bordée de franges d'argent, et son tissu violet faisait ressortir l'éclatante blancheur de ses bras nus qu'on eût pu croire arrondis par le ciseau de Praxitèle. Le Sarrasin se fût ainsi représenté la houri des champs d'Allah : le Sicambre, aux jours anciens, l'eût prise pour une de ces déités du Nord, qui, du sommet des rocs de *Saine*, commandaient à la mort, promettaient les empires, et disposaient des élémens.

La voix d'Ézilda semblait une harmonie céleste destinée par le Créateur à l'accomplissement de quelque œuvre mystérieuse, et son sourire enchanteur un rapide aperçu de l'éternelle félicité. Lorsque l'ombre de

ses longues paupières se dessinait sur l'albâtre de ses joues, Ézilda, mélancolique comme l'astre aux pâles rayons, eût offert aux fils des Grecs l'image d'Ariane abandonnée, pleurant les rives de la Crête; tandis que le fier Écossais, se prosternant devant elle, eût cru revoir la fille de Fingal soupirant au torrent désert les triomphes passés de la Calédonie. Mais lorsque au contraire les beaux yeux d'Ézilda s'élevaient vers le ciel, l'enthousiasme était l'expression de sa physionomie; son ame sublime, se manifestant à l'observateur, semblait alors en rayons enflammés reprendre son essor vers la primitive patrie, et de la terre de l'exil prête à voler aux palais de gloire : en ces momens ce n'était plus ni la fille de Morven, ni l'odalisque d'Islambal (1), ni la prophétesse de l'Armorique, ni la valkirie de Locklin, ni l'enchanteresse de l'Arcadie; c'était la chrétienne des temps de grâce, la compagne inspirée du héros de

(1) Constantinople.

Tolbiac, la jeune vierge de Nanterre, la bergère de Vaucouleurs.

L'œil fixé sur la princesse, Ostalric oubliait et les désastres qu'il venait annoncer, et le sujet de sa mission, et la douleur qui l'accablait. O femme! consolation de l'infortune, premier présent fait par le ciel à l'homme, dernière création du sixième jour, chef-d'œuvre de la Divinité, ah! quand votre ame s'offre pure, qu'êtes-vous parmi les humains! une pensée d'amour de l'Éternel.

La princesse a rompu le silence. « — Chevalier, que venez-vous m'apprendre ?
» — La citadelle de Béziers, répond Ostalric, le dernier rempart de la Gaule narbonnaise, est tombée hier au pouvoir de l'invincible chef des Sarrasins, de l'impitoyable *Agobar*. Hélas! les voix de la renommée, qui jadis ne célébraient de toutes parts que les conquêtes de l'empire, aujourd'hui ne portent au loin que les désastres du royaume.

» — Et que fait Charles Martel?... dit

» avec amertume la fille de Théobert. Pourquoi lui-même ne combat-il point en ces lieux à la tête de ses défenseurs? Où donc est le soldat couronné que la France a proclamé son héros? Est-ce par de vaines ordonnances datées du nord qu'il prétend défendre le midi? Ne fut-il élevé sur le pavois que pour s'endormir sous la pourpre? Ostalric, ce n'est qu'au champ de bataille que l'ambitieux qui saisit un sceptre maintient sa couronne usurpée. Votre chef, sous la tente guerrière, est le souverain de la France : sous le manteau royal il n'est plus que Charles.

— » Et vous aussi!... reprend douloureusement Ostalric, vous vous joignez aux ennemis de l'homme qui seul pourrait sauver encore la France et la religion chrétienne de l'odieux joug des Musulmans! — Pourquoi cet homme a-t-il renversé le trône des enfans de Clovis? — Princesse, il ne l'a point renversé; le roi Thierri n'est plus; Clodomir, son unique fils, est mort assassiné : la race des Mérovingiens est éteinte. — Elle ne l'est point, dit Ézilda. Parmi les prin-

» ces qu'éloigna de la cour le maire du pa-
» lais, il se trouve encore des descendans du
» vainqueur de Tolbiac; mais Charles feint
» d'ignorer leur existence. Qu'il ouvre en-
» fin les yeux! il va perdre à jamais son
» pays, s'il ne renonce à le gouverner. Les
» suzerains (1) puissans du royaume le re-
» jettent et le trahissent. Ces chefs altiers
» des provinces françaises, qui tous d'un
» commun accord eussent combattu pour le
» prince légitime, refusent d'obéir à l'homme
» de l'interrègne. — Et ces orgueilleux, in-
» terrompt Ostalric, ces insensés, préfèrent
» la ruine de la patrie, l'abolition du
» christianisme, et l'africaine tyrannie,
» aux sages lois du héros qui de la France
» avait fait la première des nations!... Eh
» bien, ils seront satisfaits, ainsi que vous,

(1) A cette époque on ne donnait point encore le nom de *suzerains* aux chefs des provinces gauloises. Mais comme il est le seul qui leur convient, j'ai cru pouvoir l'adopter, ainsi que d'autres expressions du même genre introduites depuis par la féodalité.

» princesse; vers leurs manoirs féodaux Agobar s'avance, le fer et la flamme à la main : » bientôt sur les débris fumans de leurs tours » renversées, sur les cadavres de leurs vassaux, sur des cendres et des déserts, ces » fiers ennemis de Charles, l'œil baigné de » pleurs, lèveront au ciel leurs mains chargées de chaînes... ; mais le ciel dont ils auront aussi trahi la cause, le ciel avec horreur les rejettera eux et leurs prières. — » Le ciel !.... s'écrie Ézilda d'une voix énergique ; le ciel pourra rejeter quelques » Français, mais jamais la France. Les Sarrasins, comme des envoyés de l'abîme, » traverseront le territoire sacré sur lequel » ils secoueront le flambeau des furies ; mais » ce même sol, dont ils pourront momentanément faire un champ des enfers, finira » par être le lac de feu qui les dévorera. »

Elle dit, et de son regard jaillit une flamme prophétique. — « Quelle est, se dit en luimême le paladin surpris, quelle est cette » femme étonnante qui, au printemps de la » vie, ose juger les rois, interroger les cieux,

» peser les nations, et prononcer les desti-
» nées!...

» — Chevalier! poursuit la fille de Théo-
» bert, maintenant ne pourrai-je être in-
» formée du sujet de votre message? — Les
» défenseurs de Béziers, répond Ostalric,
» ont tous péri. Tel que le roi du carnage,
» Agobar combattait suivi d'un drapeau
» noir; et ce signal commandait à ses hordes
» barbares de n'épargner ni le sexe ni l'âge.
» Le fatal drapeau de l'exterminateur flotte
» en ce moment sur d'immenses ruines, sur
» une vaste tombe....; et ces ruines, cette
» tombe, c'était Béziers.

» Quelques troupes françaises, campées
» hors de la ville, et repoussées de toutes
» parts, ont fui vers les Cévennes, qui seu-
» les leur offrent un refuge. J'ai devancé
» leurs pas. Dans peu d'heures ces guerriers
» seront sous les murs de ce formidable
» castel qu'ils vous supplient de leur aban-
» donner, et qu'ils défendront jusqu'au tré-
» pas. Le féroce Agobar les poursuit. Si ce
» fort, dernière ressource, leur est fermé,
» les précipices des Cévennes engloutiront

» leurs bataillons. J'attends votre réponse.
» — Et cette réponse sera celle d'une française. Ézilda n'est point l'amie de Charles, mais elle est l'ennemie des Sarrasins. J'ai déjà fourni des armes et des soldats au camp du duc de France; j'abandonne encore aux défenseurs de la patrie, non-seulement ma forteresse, mais les trésors qu'elle renferme. Demain, au lever de l'aurore, je quitterai Lutève : je ne veux ni ne dois séjourner en une citadelle assiégée. Demain, au monastère de Sainte-Amalberge, j'irai prier pour vous et pour la Gaule. »

En achevant ces mots, elle se retire; et, préparant son départ, donne ordre d'ouvrir les portes de Lutève aux guerriers de Charles Martel.

La princesse des Cévennes, née à la cour des rois, en bas âge avait perdu sa mère. Destinée à être l'épouse de Clodomir, unique enfant de Thierri III, elle avait reçu de son père une éducation digne de ses hautes destinées. Théobert redoutant les orages qui, à

ces époques de troubles et d'anarchie, poursuivaient les têtes couronnées, avait formé la grande ame de sa fille autant pour le malheur que pour la gloire.

Elle comptait dix printemps lorsqu'à Lutèce, conduite au pied des autels, elle fut fiancée à Clodomir sous les voûtes de la chapelle royale. Les deux anneaux d'hyménée, exactement semblables, et portant leurs deux noms, avaient été échangés entre elle et l'héritier de la couronne. La bénédiction nuptiale avait seule manqué à cette auguste cérémonie qui jamais ne s'était effacée du souvenir d'Ézilda.

Mais Thierri meurt; le jeune lis tombe frappé de la foudre; un usurpateur, nommé Geoffroi, s'empare du pouvoir suprême; et Théobert se retire avec sa fille dans les Cévennes.

Inséparable ami de son roi, le suzerain de Lutève lui avait consacré sa vie entière; il ne survécut que peu d'années à Thierri. En sa solitude, tout à sa fille, il sut, par de sages leçons, élever son ame au-dessus des adversités; et tandis que la nature douait

Ézilda de toutes les grâces de son sexe, il développait en son cœur le mâle courage des héros, l'enthousiasme des génies sublimes, et la foi des premiers chrétiens.

Quoique possédant de rares connaissances en tout genre, Ézilda, humble comme la fleur d'une rive inculte, paraissait ignorer sa haute supériorité. Les craintes de son père ne s'étaient que trop réalisées. Sur la race souveraine avait soufflé le vent de la colère céleste, et la future reine de Lutèce n'était plus qu'une simple châtelaine. Cependant, ne pouvant oublier le sort auquel elle fut un instant appelée, la princesse, renonçant au monde après la mort de son père, s'était promis de n'être jamais l'épouse d'aucun mortel, ayant dû l'être du roi de France.

Répandre des bienfaits autour d'elle, rendre heureux ses vassaux et prier l'Éternel étaient ses seules occupations. Pourquoi donc au fond de son ame une voix secrète et prophétique, troublant la paix de ses jours, venait-elle sans cesse la menacer d'un avenir de gloire et de merveilles ?.... Hélas! nul ne saurait expliquer les mystères de

l'humaine intelligence. Il semblait à la vierge de Lutève qu'en une mer semée d'écueils et de tempêtes elle devait être jetée ; et chaque jour, avec une sorte d'épouvante, elle croyait voir se rapprocher le terrible et brillant lointain.

Il était nuit. Comme une immense mer suspendue au-dessus du globe, le firmament s'était parsemé d'étoiles brillantes semblables à des îles lumineuses. Une humide rosée couvrant la bruyère des Cévennes paraissait étendre sur la verdure une gaze à reflets d'argent. Les vents dormaient sous le feuillage; et le cri rauque des sentinelles du fort troublait seul à longs intervalles la solennité des heures du sommeil.

O nuit! divin voile de la création! qui peut contempler tes mystérieuses clartés, qui peut écouter ton harmonieux silence sans redescendre dans son ame, ou sortir tout entier de son être !... Mortels préoccupés de la vie, le soleil n'est habituellement, à vos yeux distraits par les intérêts humains, que l'astre d'une région obscure; ombre

étoilée ! alors que finissent les travaux du jour, c'est en ton sein que la pensée contemplative puise souvent les vraies clartés.

Le béfroi de la haute tour de Lutève a fait retentir le signal d'alarmes. Ses tintemens funestes et prolongés réveillent en sursaut les habitans du fort. Des cris lointains répétés par les cavernes de la montagne ont franchi les torrens des Cévennes, et se font entendre au manoir de Lutève comme les premiers sifflemens de la tempête.

La fille de Théobert, arrachée au sommeil par le son funèbre de l'airain, monte précipitamment au donjon de la citadelle. Du côté de la plaine, à l'horizon, le rideau nocturne s'est revêtu d'une teinte sanglante. Ézilda prête l'oreille au murmure croissant, aux sourdes clameurs dont se sont chargés les vents glacés de la douzième heure. Bientôt au loin l'air paraît embrasé : des tourbillons de flammes et de fumée se détachent de la ligne où la terre semble s'arrêter, et le ciel commencer. Du côté des Cévennes les hauteurs se couvrent de montagnards. Des femmes, des enfans, des vieillards, une

population tout entière fuit égarée de rochers en rochers. Chassés de leurs demeures incendiées, poursuivis par le glaive des barbares, ces malheureux ne poussent qu'un seul cri, mais un cri d'horreur que l'écho des abîmes répète épouvanté comme s'il s'échappait des enfers. « *Agobar! Agobar!* »

Sur la route tournante qui conduit au pont-levis, et que l'art sut percer à travers les masses de granit d'une montagne escarpée, des bataillons français s'avancent à la hâte : le désordre est dans leurs rangs et la terreur dans leurs ames. Ils n'obéissent plus à leurs chefs; leurs esprits sont comme égarés; et tous, à la voix des chevaliers qui commandent en vain, ne répondent que par l'effroyable cri des montagnards fuyans : « *Agobar! Agobar!* »

Sans doute les Sarrasins et le vainqueur odieux dont les montagnes et les vallées se repoussent le nom terrible, seront bientôt aussi aux portes de Lutève : le noir drapeau d'Agobar flottera peut-être sur ses murailles avant que l'aurore ait salué deux fois encore la blanche bannière d'Ézilda. Déjà le pont-

levis retentit sous le poids des cohortes d'Ostalric. La princesse rassemble autour d'elle les chefs désespérés. « — Ma forteresse est » à vous, leur dit-elle. Occupée par des » braves, elle est imprenable. Ici le nom » d'Agobar perd son infernale puissance, » je le prononce et ne tremble point : hé» ros ! se pourrait-il qu'une femme pût vous » surpasser en courage!... Au sommet des » tours de la citadelle l'étendard des Chré» tiens s'élève ; invincible, il y demeurera » fixé. Qu'il soit défendu par les Francs, il » sera protégé par les cieux ! »

Elle dit, et sa voix éloquente a produit l'effet accoutumé. Les chevaliers français ont retrouvé leur courage; et, prêts à fléchir le genou devant l'auguste princesse, ils contemplent avec admiration l'étonnante beauté qui ne connaît point les alarmes, qui commande la confiance, et qui leur promet la victoire.

« — Princesse! s'écrie Ostalric avec feu, » saisissant un drapeau suspendu à l'un des » trophées de la salle d'armes, et sur lequel » s'offrait une croix d'azur, que vos paroles

» sacrées deviennent notre cri de guerre et » la devise de vos défenseurs!... »

Et, sous le signe révéré des chrétiens, à l'instant il trace ces mots : «*Défendu par les* » *Francs, protégé par les cieux.* »

Fidèle au plan qu'elle s'est tracé, la vierge des Cévennes se sépare des guerriers auxquels elle a rendu l'espoir et la vaillance : avant le retour de l'aube, suivie d'une escorte peu nombreuse, elle sort du manoir de ses ancêtres, et se rend à Sainte-Amalberge.

Tournant ses regards vers la demeure chérie de sa jeunesse : « Adieu, Lutève, «Adieu! » s'écrie Ézilda presque malgré elle, et comme agitée par un sombre pressentiment. Il lui semblait en ce moment qu'une épaisse nuée s'abaissait entre elle et le berceau de son enfance, et que le toit de ses pères allait disparaître à ses yeux et du présent et de l'avenir. Hélas! il est quelques êtres prédestinés qui ont l'instinct funeste des souffrances futures : ainsi doublement ils connaissent le malheur, et par l'attente des orages, et par les orages eux-mêmes. Moins à plaindre est

l'homme qui, comme tous ses semblables, né parmi les incertitudes, et marchant parmi les infortunes, n'éprouve que l'inattendu.

Tandis que, montée sur son docile palefroi, la princesse s'abandonnait à ses tristes pensées, Lutève, au détour d'un rocher, se présente encore à sa vue. Des torches allumées couraient alors çà et là avec rapidité sur les plates-formes de la citadelle. Ces lumières errantes annoncent quelque nouvel événement; elles signalent une agitation tumultueuse parmi les soldats. La cloche sinistre fait retentir les airs. Ézilda ne doute plus que déjà les Sarrasins n'aient attaqué la forteresse.

. . . .

Elle s'enfonce à la hâte au milieu des montagnes. De brillantes étoiles éclairent sa marche. A travers d'inaccessibles rochers et le long des précipices, elle suit une route infréquentée. A chaque pas, la nature, en ces lieux que diverses révolutions ont tour à tour bouleversés, présente d'inexplicables horreurs. Ici s'offrent des coulées de laves basaltiques, d'épaisses couches de pouzzo-

lane (1) rouge, du spath calcaire et des pyrites dorés qu'ont vomis de nombreux volcans. Étrange contraste ! le ravage des eaux succéda sans doute au ravage des feux : là, des pétrifications diaphanes, des coquillages marins, de sonores congélations, des scories scintillantes, des prismes cristallisés, mêlent au hasard les ouvrages de plusieurs règnes confondus. Un cratère est parfois un lac ; un ancien lit de flammes, une cascade. Les vagues d'un océan ont retourné sur eux-mêmes des volcans embrasés, ont placé la pointe des pics où fut jadis leur base, et pêle-mêle ont roulé la zéolithe et le silex, les cendres et les cristaux, les stalactites et le tripoli (2). D'un cône renversé que la neige recouvre, et où se trouvent des sources gla-

---

(1) Cendres volcaniques.

(2) *Le tripoli.* Les naturalistes ne sont pas d'accord sur ce qu'est le tripoli : les uns le regardent comme un bois fossile, d'autres comme un schiste altéré par le feu, d'autres comme une argile cuite, ferrugineuse et compacte. (Voyez Faujas de Saint-Fond.)

cées, des eaux bouillantes jaillissent (1): aux siècles inconnus, là semblent avoir lutté l'un contre l'autre les deux effroyables génies de la dévastation, l'inondation et l'incendie (2); et de même que les mystères de la Providence confondent la raison du philosophe, là les mystères de la nature brouillent tous les systèmes du savant.

Le ciel s'est couvert de nuages, une pluie fine et légère commençait à tomber; et devenant à chaque pas plus périlleux, le che-

---

(1) Au Mont-d'Or en Auvergne, la chaleur des *bains de César* monte jusqu'à 36 degrés et demi; à trente pas sort de la même montagne une fontaine extrêmement froide, nommée *Sainte-Marguerite*. Sur les bords de la Dordogne, au hameau nommé *la Bourboule*, est une source à 40 degrés de chaleur; à quatre pieds d'elle est une fontaine d'eau froide.

(2) Voyez, sur ces phénomènes de la nature — Faujas de Saint-Fond, Recherches sur les volcans éteints du Vivarais; — Voyage en Auvergne, par Legrand; — Statistiques du midi de la France.

min étroit taillé dans le roc, n'offre aux voyageurs qu'une longue suite de précipices.

Après quelques heures de trajet, la princesse côtoie un torrent dont les eaux roulent avec fracas entre une double colonnade de basaltes. Au fond d'une gorge presque inaccessible, la route s'élargit. Sur une plage déserte entourée de pics escarpés, hérissée d'énormes pierres calcaires, la vierge de Lutève aperçoit une sorte de camp sauvage éclairé par des feux épars : la terreur était inconnue à son ame : persuadée, que couverte par le bouclier du Seigneur, elle marcherait dans la vie à travers d'horribles événemens, Ézilda s'était résignée à son orageuse destinée.

Des flambeaux résineux, de distance en distance, réfléchissaient leurs clartés sur des groupes confus et bigarrés, sur des masses noires et indéterminées. La fille de Théobert approche; rien n'est encore distinct à sa vue. Elle écoute.... des voix se font entendre; des cris frappent son oreille; elle avance.... elle se trouve au milieu d'une

foule de montagnards de tout âge et de tout sexe, population errante exilée de sa terre natale.

Ces malheureux ont fui des environs de Lutève déjà saccagés par les Musulmans; les uns vont chercher un asile aux rives du Liger; d'autres, ne pouvant se résoudre à quitter les Cévennes, se font descendre avec des cordes et munis de provisions dans les gouffres des volcans éteints (1).

Sans se faire connaître, Ézilda demande à plusieurs de ces infortunés quels hameaux ils ont désertés. — « Hélas! répond » l'un d'eux, nos hameaux n'existent plus, » ils se sont trouvés placés sur le passage » d'Agobar. — Et les milices de Charles

(1) Dans le département de l'Aveyron, les montagnards installent leurs bestiaux et leurs conducteurs au fond de ces vastes abîmes. Ils y descendent par le moyen de très longues cordes; et n'y manquant d'aucun des alimens nécessaires à la vie, ils y passent l'hiver entier à l'abri du froid qui est excessif en leurs contrées. (Voyez Statistique de l'Aveyron, par J. Peuchet.)

» Martel?... s'écrie la princesse.—Ont péri,
» répond un vieillard. Quelles troupes
» pourraient résister aux hordes féroces
» de l'exterminateur des chrétiens!—Ah!
» puissent vos enfans et vous échapper à
» ce chef barbare! dit Ézilda aux femmes
» qui l'environnent. — Nos enfans!... ré-
» pond une mère désespérée; est-il des au-
» tres, dans les Cévennes, qui puissent
» dérober à la mort les malheureux que
» poursuit Agobar!...

» — Avez-vous vu ce terrible Sarrasin?
» poursuit la fille de Lutève. — Non, ré-
» pond une jeune femme qui par ses vête-
» mens paraît au-dessus de la classe vul-
» gaire; mais ce musulman, dit-on, est
» hideux. On assure que du blanc cadavé-
» reux de son œil infernal se détache une
» prunelle sanglante, et que sur son large
» front s'imprime en caractères de feu le
» sceau de la réprobation; impie et blasphé-
» mateur, tandis que son cimeterre est l'arme
» du carnage, il se croit l'homme du néant.

» — L'effroyable portrait!.. s'écrie Ézilda.»

Puis traversant le camp des montagnards proscrits, en soupirant elle poursuit sa route.

Au bout d'une longue chaussée toute en *pavés des géans* (1), elle s'enfonce en une épaisse forêt de châtaigniers et de sapins. A la faible clarté d'un premier rayon de l'aube, elle aperçoit tout à coup une figure blanche et vaporeuse qui se glisse à travers le feuillage. Ce fantôme s'arrête auprès d'une habitation rustique dont un arbre colossal forme le principal appui. « — *C'est le vieux de la roche noire !* » s'écrie un des serviteurs de la princesse ; et répondant à ces mots par un cri de joie, Ézilda, descendue de son palefroi, s'élance avec transport sous la cabane du vieillard.

---

(1) Voyez sur les fameux *pavés des géans*, formés de colonnes prismatiques en basalte, — Faujas de Saint-Fond, Recherches sur les volcans du Vivarais ; — Voyage aux Cévennes ; — Voyage en Auvergne, par Legrand, etc.

Connu de toute la province, *le vieux de la roche noire* était depuis nombre d'années l'oracle des Cévennes. Toujours vêtu d'une robe de laine blanche, et portant la harpe des bardes, il eût rappelé aux fils d'Ossian le roi des nuées ceint d'une mante de frimas, et prêt à chanter les Héros de Selma; une épaisse barbe tombant jusque sur sa poitrine en longs flocons de neige donnait à son regard vif et perçant une expression neuve et bizarre : image à la fois de la force et de la caducité, il réunissait en lui les attributs divers de deux âges : sa marche était lente et sévère, sa physionomie mobile et animée; son teint d'une pâleur extrême signalait les ravages du temps; et ses lèvres d'un vif incarnat, exhalant une douce haleine, conservaient toute la fraîcheur de la jeunesse.

Doué d'une voix harmonieuse il chantait sur sa lyre les souvenirs des anciens jours, semblable au scalde des Scandinaves. Il était habituellement grave; et cependant, comme emporté par un esprit

prophétique, soudainement et quelquefois malgré lui, sortant d'un calme profond, il agitait violemment les cordes sonores de sa harpe, prononçait des sentences terribles, et paraissait atteint d'une sorte de démence.

Il portait une large ceinture de peau de renard blanc bigarrée de croix, de cercles et de figures astronomiques. Disciple d'Esculape, il connaissait la vertu des plantes et faisait des cures merveilleuses. Initié à quelques secrets de la nature, il passait aux yeux des uns pour nécromant, aux yeux des autres pour astrologue. Son vrai nom était Gondaïr, mais le peuple l'avait surnommé *le vieillard de la roche noire*, ou *le prophète de la montagne*.

Dès son enfance la princesse avait entendu résonner au manoir paternel la harpe du barde gaulois ; et à peine au sortir du berceau, jouant avec les plis nombreux de la blanche robe du prophète, elle avait conçu pour lui la plus sincère affection.

Errant de châteaux en châteaux avec sa lyre chérie, le vieux ménestrel semblable au chantre du Scamandre, mais non aveugle comme lui, avait étendu fort loin sa renommée. Quelques jours avant la prise de Béziers, par ses hymnes guerriers appelant aux armes les Français, il leur prédisait les désastres s'ils ne se soulevaient tous contre les Sarrasins. Arrêté par une horde de Musulmans et conduit devant Agobar, il avait disparu de la contrée ; les Cévennes le croyaient mort, et la fille de Théobert avait pleuré son vieil ami.

« — Bon vieillard ! dit Ézilda ; vous » ici !... et comment pûtes-vous échapper » aux satellites d'Abogar ? — Le ciel a se» couru ma vieillesse. — Vous ne fûtes » donc point livré au chef des infidèles ? » — Je fus conduit en son palais, et j'ai » paru en sa présence. — Quoi ! dit la prin» cesse, vous êtes son ennemi, vous l'avez » vu, vous étiez son captif ! et.... — Et » j'existe encore, » interrompt en souriant le vieux de la roche noire.

« — Ce Maure impitoyable, reprend » Ézilda, est, dit-on, un blasphémateur, un » impie? — Il est tellement l'ennemi du » ciel, dit Gondaïr, que le nom de Dieu ne » peut être prononcé devant lui sans allu- » mer en son âme un transport de fureur. ». — S'il faut en croire le bruit public, pour- » suit la princesse, c'est un monstre : il est » hideux. — Hideux! s'écrie le barde étonné; » ceux qui le peignent ainsi ne l'ont sans » doute jamais vu. Agobar est une œuvre » antisociale, une exception à l'ordre éter- » nel, Agobar est véritablement un mons- » tre; car la difformité de son âme ne peut » être égalée que par la beauté de sa per- » sonne.

» — Par la beauté de sa personne!... ré- » pète la princesse étonnée.

» — A la première vue, il est vrai, con- » tinue Gondaïr, sa physionomie sombre et » barbare porte une empreinte repoussante; » mais son visage n'en est pas moins d'une » admirable régularité. Lorsque la fureur » s'empare de lui, des reflets sinistres sem- » blent éclairer ses traits; et l'éclat même de



» leur beauté offre je ne sais quoi de discor-
» dant qui change l'admiration en terreur.

» Ses grands yeux remarquablement
» beaux, que surmontent des sourcils gra-
» cieusement arqués, et qu'ombragent de
» longs cils noirs, sont d'une couleur indé-
» cise que ne peut saisir l'observateur. Ils
» paraissent d'un gris bleuâtre et douteux,
» lorsqu'Agobar est en courroux; et dans
» ces momens, ils jettent une sorte de lueur
» satanique : mais s'il est calme, si une va-
» gue distraction l'arrache momentanément
» aux pensées de son âme bourrelée, alors
» son œil est d'un bleu céleste, ses traits
» sont d'une perfection sublime; et l'on
» croirait voir en lui l'image du plus beau
» des archanges avant la plus horrible des
» chutes.

» Son front noble est plein de majesté,
» mais l'orgueil en révolte avec le ciel y dé-
» ploie sa téméraire audace. Son sourire
» quoique bizarre a quelque chose d'en-
» chanteur; il séduit, il attire, et cependant
» on ne peut le considérer sans éprouver un
» malaise indéfinissable, car il est à la fois

» celui de l'ange et du démon. Sa voix éloquente et mâle est une puissance irrésistible; elle est comme un prestige qui captive l'oreille et qui fascine l'entendement. » Rien n'est libre autour de lui, non rien, » pas même la pensée.

» Sa haute taille est semblable au peuplier du vallon : ses membres sont aussi » robustes que ceux des enfans de Titan, » et ses mouvemens non moins impétueux » que l'âpre vent des monts glacés. Energique comme le cri du désespoir, sauvage » comme la ronce du désert, sinistre comme » la pensée du néant, Agobar est plus qu'un » homme. Il semble qu'une puissance perfide, le tirant d'un limon inconnu, a prétendu faire de lui quelque divinité, et que » cette création, presque achevée, est retombée frappée d'anathème entre le surnaturel et l'humain.

» Tel est, noble princesse, le portrait du » chef ennemi, l'imparfaite image..... du » *Renégat!*

» — Du renégat! s'écrie la fille de Théobert : il n'est donc point un musulman?

» — Agobar était né chrétien. — Se pourrait-il! Et comment avez-vous découvert » ce secret entièrement inconnu jusqu'à ce » jour? — A l'instant je vais vous l'apprendre.

» Arrêté par les Musulmans, je comparus » devant Agobar. Ce chef superbe, assis » sous un dais royal, dictait ses ordres aux » vils esclaves qui l'entouraient. Le front » prosterné dans la poussière, muets et soumis, ces lâches adorateurs d'Allah semblaient enchaînés par la terreur aux pieds » du maître, ainsi que devant la tempête » s'arrête l'animal éperdu pressentant la » destruction.

» Un silence profond régnait autour du » vainqueur de Béziers. La main appuyée sur » la poignée de son large cimeterre, il me » parut, au premier abord, enveloppé de » tout ce qu'avait de sinistre la fatalité qui » remit la foudre en ses mains. En considérant ses formes colossales, son farouche » maintien, sa majesté guerrière, je commençai à m'expliquer, par mes propres

» sensations, comment à son seul aspect » avaient pu reculer des bataillons entiers, » et comment parmi les humains s'était éta- » bli son empire.

» D'un geste il me fit approcher. Son front » s'était éclairci. Une vague rêverie l'avait » sans doute arraché à lui-même, car son » regard était calme, distrait et presque se- » rein. Si je n'avais su que ce mortel était » Agobar, il m'eût semblé le plus accompli » des êtres créés, l'idéal de la beauté hu- » maine, le songe de la perfection.

» — Barde gaulois, me dit-il, on vante » le pouvoir de tes chants et l'harmonie de » ta voix; approche, j'ai désiré t'entendre. » Sans crainte fais résonner ici les cordes de » ta lyre. Que tes hymnes soient profanes » ou sacrés, impies ou religieux, peu m'im- » porte! tes vers, dirigés contre les enfans » d'Ismaël, fussent-ils de sanglantes sati- » res, je pardonne tout au génie.

» Tandis qu'il proférait ces paroles, mes » yeux avec horreur venaient de reconnaître » parmi les Musulmans qui formaient sa

our, plusieurs suzerains de l'Occitanie, raîtres à leur prince, à leur patrie à leur ieu. Révolté de leur perfidie, en un transort d'indignation, je saisis la harpe qui l'est offerte; et nouveau David, en préence de l'esprit des ténèbres, je fais rentir les airs des sons de la lyre sacrée. 'oublie entièrement l'affreux danger auuel je m'expose : l'aspect des riches turans de mes compatriotes réprouvés acroît à tous momens ma fureur; je ne puis lus me contenir, et m'abandonnant à de oudaines inspirations, je fais entendre ces ccens :

» O crime affreux ! honte éternelle !
» Parmi d'infâmes conquérans,
» Sous les drapeaux de l'infidèle,
» Il se peut voir *un Fils des Francs !*....
» Les lois, le prince et la patrie
» Ont parfois absous l'assassin,
» Le brigand, le lâche, l'impie,
» Le blasphémateur, l'inhumain;
» Mais est-il un pouvoir suprême
» Qui, jugeant tout noir attentat,
» Sur la terre, comme au ciel même,
» N'ait foudroyé...... *le Renégat !*....

» A ce dernier mot je m'arrêtai : le visage

» d'Agobar, entièrement décomposé, cher-
» chait vainement à demeurer impassible.
» Sa rage comprimée donnait à toute sa per-
» sonne une sorte d'immobilité convulsive
» qui tenait en même temps de la violence
» et de la stupeur. J'osai continuer.

» En vain la victoire ennemie
» Couronne ce monstre insensé;
» Par le ciel, du livre de vie
» Son nom disparaît effacé.
» Il suspend long-temps sa vengeance,
» L'Éternel par l'homme offensé;
» Mais nul salut, nulle espérance,
» Quand son arrêt est prononcé.
» Ah! tremble!.... L'oiseau du carnage
» Appelant le dernier combat,
» Attend déjà sur le rivage
» Le corps sanglant.... *du Renégat.*

» C'en était trop!... Agobar, hors de lui-
» même, s'élance de son siége royal, comme le
» prince des abîmes de son trône enflammé.
» Son fer, levé sur ma tête, allait terminer
» ma carrière; lorsque, entre nous se précipi-
» tant, un jeune Sarrasin ose arrêter son
» bras. — Agobar! s'écrie-t-il, jamais, jus-
» qu'à ce jour, tu n'avais violé tes sermens.
» A cette voix tendre et suppliante, le

» courroux d'Agobar s'apaise. Ses yeux se » tournent vers le guerrier dont l'étrange » audace a détourné ses coups ; c'est *Alaor :* » et le jeune Alaor, sans autre art que la » magie de l'innocence, sans autre élo- » quence que les grâces naïves du bel âge, » seul entre tous les Musulmans, peut im- » punément tout oser, tout essayer sur » Agobar. C'est le vent qui chasse la foudre, » le bouclier qui sauve du glaive, une source » dans le désert.

» — Qu'on éloigne ce vieillard ! dit sou- » dain le chef des mécréans. Et dans une » salle basse et voûtée du palais je suis en- » chaîné contre une colonne par les satel- » lites du tyran.

» Demeuré seul, je me retrace la scène » dont je viens d'être le témoin. Agobar » m'est en partie expliqué, ce vainqueur est » *un fils des Francs.* Un de ses secrets » m'est dévoilé, Agobar est *un renégat.*

» La porte de ma prison s'ouvre... Alaor » se présente à moi. Aucun turban ne cei- » gnait sa tête et ne cachait ses blonds che- » veux élégamment bouclés par la nature.

» Il était vêtu de blanc. Un rayon de so-
» leil tombant sur lui d'une des hautes croi-
» sées de la salle, éclairait ses formes gra-
» cieuses. Je crus voir l'ange de lumière qui
» brisa les portes du cachot de l'apôtre, et
» j'écoutai sa douce voix.

» — Barde imprudent ! me dit-il, bénis
» la Providence qui t'accorda l'inspiration
» poétique et t'initia aux grands secrets de
» l'harmonie. Ton talent rare est incontes-
» table ; et le chef des vrais croyans, esclave
» de sa parole, avait d'avance prononcé ta
» grâce, en t'adressant ces mots : *Je par-*
» *donne tout au génie.*

» Si tu tiens à recouvrer ta liberté, main-
» tenant réponds-moi sans feinte. L'illustre
» Agobar est-il connu de toi ? — Ce matin,
» pour la première fois, j'ai paru devant lui.
» — Que sais-tu de ce célèbre guerrier ? —
» Qu'il n'est point ce qu'il paraît être ; que
» le héros de l'Espagne est un enfant de la
» Gaule, et le musulman un renégat. —
» De qui tiens-tu ces révélations ? d'un Sar-
» rasin ou d'un Français ? — Je ne les tiens
» d'aucun mortel. — Tu lis donc dans les

» destinées ?... Devin de la montagne, con-
» naîtrais-tu aussi le vrai nom d'Agobar,
» sa naissance et sa vie ? — Nón : ces se-
» crets me sont cachés. — Dois-je t'en
» croire ? — Je te le jure.

» — En ce cas, vieillard, tu es libre : re-
» tourne parmi les tiens, et dis-leur que
» l'impitoyable Agobar peut se montrer
» l'homme de la clémence aussi bien que
» l'homme de la victoire.

» En tenant ce langage, Alaor détachait
» mes fers. Ce même jour j'ai revu la fo-
» rêt des Cévennes et la cabane de mes
» pères. »

Vivement émue, la fille de Théobert avait écouté le vieillard sans l'interrompre. L'effrayante image du Renégat absorbait tellement sa pensée, que, long-temps après le récit du barde, elle gardait encore le silence. Cependant une ligne blanchâtre éclairant l'horizon annonçait l'aurore naissante. Ezilda, s'arrachant à ses sombres rêveries, instruit à son tour Gondaïr des événemens qui l'ont forcée à quitter Lutève ;

puis, se séparant à regret de son ancien ami, elle continue son pénible voyage.

Il est des impressions profondes qui, comme des jalons dressés le long de la carrière humaine, marquent les époques dans la vie : un de ces signes impérissables venait de s'élever sur le passage terrestre d'Ezilda. Le terrible chef musulman va peut-être en son existence commencer une ère nouvelle.

Sortie de la forêt, la princesse descend au fond d'un étroit vallon. En une prairie isolée coulait un ruisseau limpide à travers des bosquets fleuris. Le premier chant de l'oiseau des bois charmait l'heureuse solitude. Ezilda suit des yeux tristement le cristal errant qui serpentait sur des gazons émaillés. « — O nature ! s'écrie-t-elle, vous » n'êtes véritablement pure que loin du » voisinage de l'homme. Charmant ruisseau » qui, calme et bienfaisant, arrosez des » prairies fertiles et n'y servez qu'au bien » et qu'à la vie, approchez du séjour des » mortels, traversez les cités humaines, et » bientôt, en un lit impur, entre des bords » souillés par l'art, vous ne roulerez plus

» qu'une eau mélangée, fétide et corrompue! Image de l'homme, qui, sorti vierge et serein des retraites de l'innocence, va s'enfoncer au gouffre de la civilisation, ruisseau paisible, où courez-vous !... »

Enfin les toits de l'abbaye et le clocher de la chapelle se présentent aux voyageurs. Bientôt la princesse est aux portes du cloître. Hélas! elle espérait y trouver la paix; et toutes les horreurs de la guerre l'attendent encore en ce séjour : plusieurs chevaliers français échappés au massacre de Béziers, et long-temps poursuivis par les Sarrasins, sont venus demander asile aux saintes femmes d'Amalberge. Blessés, épuisés de fatigue, expirans, ils sont étendus aux parvis sacrés de la chapelle, sur des lits dressés à la hâte; et les religieuses pansent leurs blessures.

Parmi ces infortunés se trouve Léodat, prince des Avernes (1), paladin renommé.

---

(1) Avernes ou Arvernes. C'est l'ancien nom de l'Auvergne.

La fille de Théobert accueillie au monastère avec transport, s'approche du noble guerrier. Elle a renvoyé son escorte à Lutève; elle est restée seule au couvent. De son lit de douleur le prince a tourné la tête vers elle, et la vierge des Cévennes dans tout l'éclat de sa beauté se montre à ses regards surpris.

Émerveillé des charmes de la princesse, interdit et troublé, Léodat cherche en vain à recueillir ses esprits.... lorsque tout à coup d'horribles cris percent les airs. Les portes de l'abbaye et de l'église se ferment avec fracas. Des hordes guerrières ont découvert la pieuse retraite. Un bruit effrayant d'armes et de chevaux retentit autour de l'enceinte révérée. De féroces accens menacent le temple chrétien. Des imprécations en un langage barbare sont répétées par l'écho des voûtes antiques. Le cloître est entouré de Musulmans, et n'a pour défenseurs que des femmes.

Les sœurs hospitalières tombent éplorées au pied des autels. Nul espoir de salut ne peut leur être offert; ni la clémence ni la

pitié n'ont jamais été connues des inflexibles Musulmans. Les outrages et la mort, voilà le destin qu'ils réservent à leurs victimes sans défense.

De nouveaux éclats de voix se font entendre à l'extérieur. C'est un guerrier survenu tout à coup en ces lieux, c'est sans doute un chef suprême que salue l'acclamation générale qui vient de partir des rangs sarrasins. Une voix, celle de la terreur elle-même, au fond du sanctuaire a répété le cri du dehors : — « Agobar ! »

Ce nom fatal achève d'étendre les crêpes de la mort sur la chapelle d'Amalberge. Chaque religieuse agenouillée demeure glacée d'épouvante, et l'air manque à sa poitrine défaillante comme à celle de l'infortuné qui cherche à prendre sa dernière respiration sous la hache levée du bourreau.

Les féroces Musulmans demandent à grands cris que les guerriers français recueillis au monastère et surtout le prince des Avernes leur soient livrés à l'instant même... Aucune réponse ne leur est faite. Des gémissemens étouffés sont les seuls accens qui

partant de l'enceinte sacrée, voix doulou-reuses que ne peut ouïr l'infidèle, mais que le ciel peut écouter.

La fille de Théobert, telle qu'un génie supérieur étranger aux agitations de l'humaine nature, seule est restée debout au milieu de ses compagnes expirantes. Aussi calme que le rocher du phare qu'entourent les vagues soulevées de la mer et les débris épars du vaisseau naufragé, la princesse a levé sa main vers le dôme éternel; et comme appelée d'en haut, elle s'écrie d'une voix énergique et sonore : — « Dieu des Chré- » tiens! inspire-moi! »

Puis s'adressant aux saintes femmes: — » Levez-vous, filles du Seigneur! Ce temple » est la maison de Dieu. Le sauveur des » hommes est ici : aux portes de cette ab- » baye, sa voix en ce moment ne peut-elle » crier au peuple dévastateur dont les flots » sanglans roulent vers nous... « *Arrête! tu* » *n'iras pas plus loin!* »

Elle dit; et semblable au souffle de l'esprit divin, son accent sublime, annonçant des secours miraculeux, a comme changé

l'humble chapelle en imprenable forteresse. Les religieuses écoutent; les fronts abattus se relèvent; la confiance rentre dans les cœurs; l'espérance reprend ses rayons; la foi retrouve sa puissance; et comme en une atmosphère nouvelle, respirant avec liberté, les captives de l'abbaye se groupent autour de l'inspirée, attendant les ordres célestes.

— « O mes sœurs! poursuit Ezilda, sous » le portique du saint édifice nous sommes » appelées en ce jour soit au triomphe, soit » au martyre : entre ces deux genres de » gloire l'Éternel a choisi pour nous; et » quelle que soit notre couronne, d'un front » serein, d'un cœur soumis, marchons tou- » tes au-devant d'elle.

» Filles du ciel! couvrez-vous de vos plus » riches vêtemens; parez-vous de vos plus » beaux voiles; apparaissons au peuple in- » fidèle entourées de toutes les pompes de » vos saintes solennités; que nos images ré- » vérées ouvrent la marche triomphale; » que l'encens fume autour de nous; qu'aux » divins accords de vos harpes se mêlent

» vos voix innocentes; entonnez l'hymne
» du salut; et qu'à l'instant devant nous
» s'ouvre la façade du temple, ainsi qu'une
» entrée immortelle, comme la porte de
» l'éternité!...., Filles du Tout-Puissant! sui-
» vez-moi. »

Elle dit; Léodat et ses guerriers blessés contemplent en une muette extase l'angélique beauté qui commande au pied des autels; et dans l'excès de leur admiration, ils vont jusqu'à craindre au fond de leurs cœurs de l'avoir outragée en ne la prenant d'abord que pour la plus parfaite création de la nature et des amours.

L'enthousiasme est dans toutes les âmes: chacun des ordres de la princesse est à la hâte exécuté. Les religieuses sont prêtes à la suivre. Ezilda détache d'une des colonnes du sanctuaire une bannière de drap d'or au-dessus de laquelle s'élève le signe de la rédemption; et déjà vers le portail qui va s'ouvrir le cortége s'avance à pas lents.

Cependant, hors de l'enceinte vénérée le Renégat furieux a dicté ses ordres bar-

bares. Un profond silence ayant été la seule réponse aux sommations de ses janissaires, il fait approcher la troupe armée de haches qui doit briser les portes du couvent : et le massacre général va sans doute être commandé.

Vis-à-vis l'entrée de la chapelle, l'astre du jour s'élevant à l'horizon chassait en ce moment les nuages pluvieux de l'atmosphère. Alors d'un fond brumeux se détache la blancheur du monument pieux que viennent éclairer les feux de l'orient. Un magnifique arc-en-ciel, tel qu'une voûte lumineuse, couronne soudain l'antique édifice ; le firmament est tout prestiges ; la nature est toute magie ; et l'air a retenti de chants mélodieux, semblables aux concerts des anges.

Agobar, étonné, retient les rênes de son superbe coursier arabe.... Quel spectacle a frappé ses yeux !... il commande à ses soldats de s'arrêter, lui-même demeure immobile. Les portes de l'église ont roulé sur leurs gonds ; et du fond du sanctuaire voilé par un nuage d'encens et de parfums s'avance une légion angélique. Les sons

brillans de la harpe s'échappent de ces harmonieuses nuées, à travers lesquelles marchent de belles et modestes vierges. Leurs fronts radieux d'un pressentiment d'immortalité sont couverts de voiles du tissu le plus transparent et d'une éclatante blancheur. Palladiums de l'innocence, des symboles mystérieux, des images révérées, étincelans de pierreries, resplendissent du haut des airs autour de ces milices virginales. Des flambeaux de cire odorante lançant leurs pâles et mobiles clartés parmi de fuyantes vapeurs, tantôt vus et tantôt cachés, semblent les étoiles inconnues d'une région miraculeuse.

Les inspirées du Tout-Puissant ont franchi le seuil du portique. Semblables aux filles des Hébreux après la défaite de Pharaon, elles chantent en chœur le cantique de la délivrance; et, les couvrant d'une auréole de lumière, le signe de l'alliance apparu après le déluge à la famille conservée jette sur les sœurs d'Amalberge ses mille couleurs enchanteresses.

Mais quelle est cette femme, cette in-

concevable beauté, cette figure surnaturelle qui dirige la troupe sainte?... un cri de surprise échappe au Renégat. Devant le péristyle du temple est un espace circulaire, pavé de marbre, et que terminent de nombreux degrés. A la première marche élevée de ce perron, l'étonnante Ezilda s'arrête. Sa tunique d'un bleu d'azur est parsemée de lis d'argent : une ceinture de diamans presse les contours de sa taille élégante : quelques boucles de ses longs cheveux noirs tombent sur ses épaules d'albâtre : une guirlande de roses blanches couronne son front gracieux. Le ciel tout entier est dans son regard éblouissant. Sa main tient un étendard sacré dont le drap d'or agité par le souffle du matin s'arrondit et flotte autour d'elle comme la voile de l'esquif enflée par un vent favorable. Les plis mouvans de la bannière étincelant aux feux de l'aurore, Ezilda semble environnée des rayons d'une apothéose.

La fille de Théobert jette un regard paisible sur la horde sauvage qui s'offre au pied des degrés du temple. Son œil cherche

le Renégat. Ce chef ne lui est point connu; là, parmi les Musulmans, nul vêtement remarquable, nulle marque distinctive ne le désigne à sa vue; et cependant c'est à lui-même qu'elle s'adresse. « — Agobar! » dit-elle, écoute-moi! »

Et comment Ezilda l'eût-elle méconnu! le récit du vieux de la roche noire retentissait encore à son oreille. Un guerrier d'une stature héroïque, immobile et silencieux, la suivait, et pour ainsi dire la couvrait de son regard inexplicable. L'expression seule de sa mâle figure révélait en lui le grand homme. Les yeux de ses barbares satellites le fixant tous et l'interrogeant, semblaient attendre de lui quelque mot ou quelque geste pour le dénouement de ce drame...; mais Agobar n'est plus à lui-même, il demeure enchaîné par une admiration inconnue. La voix d'Ezilda venait d'agir en tout son être comme une conjuration magique. Une pensée douce et inhabituée s'est élevée de son âme de feu; et pourtant ses noirs sourcils restent froncés. L'empreinte féroce n'a point disparu de

ses traits, mais une sorte de solennité sauvage s'est imprimée sur son noble front. Près de lui flotte le noir drapeau de l'extermination. Autour de lui se lèvent pour le meurtre et le crime des cimeterres nus et sanglans. Tel qu'un sombre désert hérissé de rochers et de forêts qu'éclaire la foudre au milieu d'une noire tempête, Agobar, génie puissant, se présente enveloppé d'horreurs, mais n'en est pas moins une création sublime.

« — Agobar! poursuit la princesse, les » chevaliers blessés que tu réclames, réfugiés en ce temple, sont sous la garde du » Seigneur. Ce n'est qu'après avoir fait » massacrer les vierges qui les environnent, » ce n'est qu'en marchant sur nos corps » inanimés, que tu parviendras jusqu'à eux. » Entre ces infortunés et toi s'élèvent en ce » moment deux des plus fortes barrières » que le ciel ait pu placer entre l'homme » et le crime....... l'innocence et la religion.

» Cruels! oseriez-vous percer de vos » glaives les saintes gardiennes du malheur!

» La fortune ici peut changer.... Qu'un jour
» des Sarrasins vaincus, mourans, et pour-
» suivis par des Français, cherchent un asile
» sous ces voûtes, les mêmes vierges qui vous
» résistent combattraient aussi vos vain-
» queurs.

» Musulmans! la renommée porte au loin
» le bruit de vos exploits guerriers... Pour-
» riez-vous sans honte égorger quelques
» victimes sans défense! Non, vous fûtes
» trop grands dans les combats pour être as-
» sassins hors du champ d'honneur. Le fer
» victorieux reculera devant l'innocence
» suppliante : nos voiles seront nos égides;
» le vaillant soldat n'est héros que lorsqu'il
» s'est montré généreux; et sur la terre il
» n'est point de brave qui n'ait une ame
» magnanime.

» Et toi, chef des Sarrasins!.... Oh que
» devant tes pas la carrière des iniquités est
» immense! Peut-être en est-il temps encore,
» arrête-toi!.... Sinon tremble qu'il ne soit
» maudit à jamais le jour où ta mère, après
» les douleurs de l'enfantement, ouït une

» voix qui disait.... *Un homme est né* (1)! »

Elle dit : une expression d'horreur a couvert d'un nuage effrayant le visage du Renégat. Une sueur froide mouille son front pâle ; ses dents se choquent avec violence, et sa main s'agite sur ses armes. Un des janissaires qui l'observent, a remarqué ces mouvemens funestes. Il voit des signes de courroux, il croit y lire un ordre ; et pour venger son chef outragé, levant son cimeterre, il s'élance sur Ezilda... mais, ô surprise! Agobar se jette entre elle et lui, frappe l'audacieux de la poignée de son sabre, et le renverse sur les marches de la chapelle.

« — Agobar! s'écrie Ezilda, je le vois, le
» temple est sauvé. Reçois les actions de grâ-
» ces des filles d'Amalberge. Leurs prières
» s'élèveront désormais pour toi vers l'arbi-
» tre suprême. Mon cœur te voue une éter-
» nelle reconnaissance ; et ton souvenir ne
» me quittera plus ; adieu !... Mes sœurs,
» chantez l'*Hosanna*. »

---

(1) Job, chap. 3, vers. 3.

Elle dit; et saluant la phalange arabe de sa bannière triomphante, elle reporte ses pas vers l'église à travers les flots d'un lumineux encens. Ses compagnes la suivent. Le cortége reprend sa marche. De nouveau les harpes se font entendre. Les échos de la montagne répètent l'Hosanna des vierges. Les chants sacrés s'éloignent par degrés, et les portes du temple se referment. A l'instant l'astre du jour se cache sous les nues : la brillante arche du firmament s'évanouit dans le lointain; et l'essaim presque fantastique des filles du Seigneur disparaît à tous les regards comme les enchantemens d'un songe merveilleux.

Près des autels les sœurs hospitalières en un trouble inexprimable attendent leur destin. Les Musulmans et leur chef les ont regardées s'éloigner sans prononcer un seul mot pour les arrêter, sans faire un seul pas pour les retenir. Le Renégat en un morne silence, et comme fixé au sol, est encore à la même place...... Lorsqu'il sortira de sa noire rêverie, quelles seront ses ré-

solutions ? Que décidera l'homme terrible?...

Quelque tumulte s'est fait entendre.... Les filles d'Amalberge écoutent... La redoutable voix du héros sarrasin vient de prescrire un ordre. Autour de l'abbaye aussitôt retentissent les pas des coursiers qui se reforment en escadrons, les accens confus des soldats qui reprennent leurs rangs, et le cliquetis des armes qui se heurtent. Le bruit diminue... bientôt il se perd entièrement... une paix profonde succède à la plus horrible agitation. Les Sarrasins ont quitté la plage, et le monastère est sauvé (1).

---

(1) L'auteur a été témoin, il y a quelques années, pendant la funeste guerre d'Espagne, d'une scène exactement semblable à celle qu'il vient de décrire. *Le cloître* était en Catalogne ; *les blessés* étaient des officiers français ; *les assaillans*, des guérillas ou brigands armés ; *les religieuses*, des Espagnoles ; et *l'héroïne*, une femme d'origine française.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II.

Que de pensées diverses agitent l'ame de la princesse ! Il s'est enfin montré à ses regards ce favori de la victoire, cet inflexible conquérant, ce fils de la terreur, cet odieux Renégat dont la marche n'est éclairée que par les torches des furies. Qui pourra le croire ! au couvent d'Amalberge l'innocence a désarmé le crime : le tigre subjugué s'est laissé ravir sa proie sans résistance. Triomphant de l'homme invincible, une puissance inattendue s'est élevée devant Agobar, et cette puissance est Ezilda.

Comme un charme accablant jeté sur elle, l'ineffaçable image du héros sarrasin la poursuit constamment. Tel que le génie des

orages, Agobar semblait ne l'avoir un instant environnée de sombres nuées et de foudres, que pour, en quelque sorte, précipiter vaincus à ses pieds les ouragans et les tempêtes. Le vainqueur superbe et redouté, qui paraissait commander à la nature entière et n'avoir jamais rencontré l'obstacle, venait pour la première fois de reconnaître une barrière. Le regard fixe du Renégat se représentant continuellement à elle, fascinait, pour ainsi dire, ses esprits, comme l'œil des serpens de l'Amérique engourdit les sens du voyageur. Elle ne pouvait s'expliquer encore le sentiment que lui avait inspiré le célèbre triomphateur; car ce sentiment se composait de mille sensations opposées. Agobar renégat lui paraissait un monstre; Agobar chef guerrier lui semblait presque un immortel. A cette époque de barbarie, l'ennemi féroce s'inclinant avec respect devant la beauté sans défense offrait une inconcevable merveille; c'était comme une œuvre nouvelle créée à l'aspect d'Ezilda. Fière de son empire sur le héros de l'Ibérie, la princesse redoutant sa présence, et

se surprenant un vague désir de le revoir; au fond de sa pensée enveloppait son souvenir d'un mélange confus de haine, de terreur, de reconnaissance et d'admiration.

Plus de douze heures s'étaient écoulées depuis l'effrayante attaque de l'abbaye. Un vieillard se présente aux portes du cloître: c'est Gondair. Introduit parmi les sœurs hospitalières, le barde s'adresse à la fille de Théobert: « — Princesse! vos jours sont en » danger. Vous et les saintes femmes d'A- » malberge, quittez sans délai ce couvent. » Déjà la province est aux Sarrasins. Agobar, » je le sais, a respecté ce matin votre demeure; » mais Agobar n'est point à la tête de tous » les bataillons infidèles qui couvrent nos » contrées; et vous n'ignorez point quel fut » le sort des religieuses de l'Occitanie qui » tombèrent en leur puissance. Fuyez toutes » cette nuit même.

» — Lutève est-il au pouvoir des vain- » queurs? s'écrie Ezilda. — Lutève résiste » encore, répond le vieillard. Mais bloqué, » sans renforts, abandonné, Lutève ne sau-

» rait arrêter les cohortes musulmanes.—
» Où nous réfugier ? dit une des sœurs.—
» L'armée de Charles Martel, poursuit
» Gondaïr, s'avance enfin au secours de la
» Gaule narbonnaise. Ses premières lignes
» s'aperçoivent, dit-on, vers le nord, à
» plusieurs journées du monastère. De ce
» côté dirigez vos pas. Quelques soldats
» de Léodat, sauvés du désastre de Béziers,
» se sont ralliés dans la forêt voisine; et
» non loin du rocher fameux qu'on nomme
» *la grotte miraculeuse*, ils ont reformé
» un bataillon. Faites-y transporter ce soir
» leur chef blessé, et les chevaliers qui vous
» doivent la vie. Accompagnez-les; rendez-
» les à leurs troupes; et, sous leur es-
» corte, rejoignez les terres encore fran-
» çaises. »

Ce prudent avis est adopté. « — Que
» Dieu protége votre fuite! » dit le prophète
de la montagne en se séparant des saintes
femmes. Puis s'approchant d'Ezilda : « —
» Demain, poursuit-il à voix basse, je vou-
» drais vous entretenir seule et secrète-
» ment. Demain, à la troisième heure du

» jour, princesse, vous me reverrez *à la*
» *grotte miraculeuse.* »

Les filles d'Amalberge ont tout disposé pour leur départ précipité. Sur des brancards portés par des villageois de la contrée, les chevaliers blessés sortent silencieusement de l'abbaye, favorisés par l'ombre nocturne : les religieuses suivent ce cortége funèbre ; la princesse, au milieu d'elles, marche tristement dans la forêt ; et les flots agités de sa pensée errent sur sa pénible position, comme ces blanches nuées inconstantes qui courent, chassées par les vents, sur les masses noires d'un orage.

Mécontente d'elle-même sans pouvoir s'en rendre raison, la fille de Théobert interroge son ame ; mais l'ame, illustre étrangère née dans les cieux, puis jetée captive et dépaysée en une enveloppe périssable, souvent ne se comprend plus sur la terre. Soit que l'immortelle bannie s'abreuve ici-bas à la coupe enchantée des plaisirs, soit

qu'elle y traîne le fardeau des misères humaines, elle passe mystérieuse au milieu des terrestres voies, et disparaît, inexpliquée d'elle-même et de ses semblables sous les voiles de l'éternité.

Le prince des Avernes, ainsi que l'avait annoncé Gondaïr, a retrouvé ses compagnons d'armes rassemblés au milieu des bois. Avec transport les soldats ralliés accueillent leur chef, et Léodat du côté du nord continue sa route. Les voyageuses, que protége maintenant une vaillante escorte, sentent se dissiper leurs alarmes; et bientôt à l'extrémité de la forêt la troupe parvient au lieu fixépour faire halte, à *la grotte miraculeuse*.

Au pied d'une montagne informe et crevassée s'enfonce cette grotte célèbre. Le pic fut jadis un volcan : son sommet aride, excorié par des embrasemens, couvert de laves noires, de schorl verdâtre, de molécules métalliques, de substances calcinées, fondues et vitrifiées, porte partout l'empreinte du feu; tandis que les effondremens du terrain, ses pierres schisteuses, ses couches de

limon, le mélange désordonné des matières volcaniques avec les produits marins, et les renversemens réguliers des prismes basaltiques, prouvent l'action d'un élément contraire (1).

L'entrée de la caverne est au bas de ce mont volcanique dont le cratère a été enseveli et abîmé par les révolutions d'une onde furieuse. De grands arbres l'avoisinent. Un taillis épais l'entoure; et des ronces sauvages en obstruent les avenues. Au fond de l'effrayante roche dont une partie seule ouvre ses flancs, bouillonne un torrent inconnu que l'œil cherche en vain sous l'excavation redoutée. De quel côté fuit ce fleuve ou ruisseau souterrain? où tombent ses invisibles cascades? on l'ignore. Son cours inconcevable a l'effrayant du surnaturel; son murmure est semblable à un amas confus de voix sourdes et menaçantes : terrible

(1) Voyez la description des grottes de l'Auvergne, du Velay, du Vivarais et des Cévennes, par Faujas de Saint-Fond, Legrand et autres voyageurs.

il parle à la pensée comme le remords à la conscience.

Effroi du vulgaire, cet antre est habité, selon la tradition, par des puissances ennemies de l'homme. Depuis nombre d'années aucun pas humain n'a écarté la haute bruyère et les épines enlacées qui croissent à l'extérieur. D'étranges récits l'ont fait surnommer *la grotte miraculeuse* : d'infâmes brigands poursuivis par la justice, s'y étant réfugiés, y disparurent par enchantement. Deux amans y ayant un jour cherché un abri contre la fureur d'un orage, y périrent suffoqués par les exhalaisons subites d'une terre bitumineuse : une flamme invisible et subtile dévora l'infortuné couple; et l'on ne retrouva pas même leurs cendres. Un ermite à barbe blanche, aussi perfide que sa retraite, y demeure, dit-on, depuis trois siècles; et le prétendu murmure du torrent qu'écoute le voyageur alarmé n'est, sous la voûte ténébreuse, que le bruissement des paroles magiques de l'invisible conjurateur.

Les tremblantes colombes du Seigneur, introduites dans la caverne, se pressent autour d'Ezilda. Quelques heures de sommeil sont nécessaires à l'escorte, et les guerriers blessés ont besoin d'un repos salutaire. De nombreuses torches sont allumées sous le vaste rocher dont les parois sont tapissées de blancs lichens et de capillaires au vert feuillage. Au fond de l'antre est une sorte de coupole incrustée de scories à facettes, qui, par la dissolution du fer qu'elles contiennent, se colorent d'un rouge violet. Ici s'offrent des masses de quartz bleuâtre; là, de longs filets de cristal, stillation d'une eau limpide et filtrée.

Sur les armures que les chevaliers français ont çà et là suspendues, et sur les concrétions diaphanes de la grotte, les flambeaux résineux réfléchissent leurs clartés brillantes. Le chant presque joyeux du soldat insouciant qui sous les arbres de la forêt prépare auprès d'un feu mourant sa couche humide et douloureuse; l'agitation guerrière qui règne autour de la caverne; l'intimité franche née d'un mal commun;

prêts du repas nocturne; tout a pris,
:her sauvage, cette teinte aventureuse
:valeresque qui parmi les hommes fait
souffrance un plaisir, et donne un
ıe inexprimable à la vie errante des
s.

ɔdat, exclusivement occupé d'Ezilda;
it en tous lieux qu'elle; et l'on dirait
ce moment nul autre objet n'existe
le lui. Ses soins égalent son enthou-
e. Il fait élever au milieu de l'antre
ıur d'épais feuillages, qui dérobe les
euses aux regards du soldat; et sous
enceinte séparée autour de laquelle
une sentinelle assidue, la princesse
tève s'est paisiblement endormie parmi
ilées d'Amalberge.
is sa paupière venait à peine de se fer-
ıu'il lui semble voir la voûte du ro-
lisparaître, et le ciel étoilé étendre seul
ssus de sa tête sa majestueuse solen-
ɔoudain l'un de ces astres merveilleux
oulant au sein de l'infini, semblent,
t, voyageurs silencieux, respecter le

repos de l'homme; l'une des sphères du firmament paraît se détacher du dôme azuré, franchir l'espace immensurable, et, député des mondes éthérés, descendre vers la fille des hommes. L'étoile inconnue, en s'approchant, accroît son disque lumineux. Il s'avance éblouissant; il couvre déjà la moitié des cieux : bientôt c'est un ciel tout entier. A travers des gerbes de feux, nouvelle atmosphère d'un nouveau globe, Ezilda cherche le Très-Haut; mais une voix seule se fait entendre, et cette voix prononce ces mots :

« — Héroïne des Cévennes, où portes-tu » tes pas?... Appelée par le Seigneur à servir la cause sainte et la patrie, écoute-» moi! Ce n'est ni à la cour fastueuse d'un » monarque, ni au camp royal d'un conquérant, qu'Ezilda peut secourir les Chré-» tiens et la France. Demeure en ces mon-» tagnes; parle aux cœurs égarés; ramène » au vrai Dieu tes frères infortunés qui, » vaincus par la terreur, ont abjuré la foi » de leurs pères; au nom de l'Eternel, arme

» leurs bras, guide toi-même leurs phalan-
» ges, et garantis-leur la victoire! »

A ces mots, la cascade enflammée, qui jaillissait de la nue, change en noires étincelles ses paillettes scintillantes; et, devenu une boule d'ébène, le globe radieux, enlevé par des tourbillons, s'est perdu dans l'immensité.

Aussitôt d'épouvantables cris frappent les airs; et la princesse, réveillée en sursaut par ses compagnes alarmées, juge aux clameurs des soldats de Léodat qu'ils viennent d'être attaqués par les Sarrasins.

Un combat effroyable se livre à l'entrée même de la grotte. Le prince des Avernes se fait porter parmi les siens, et les anime du geste et de la voix. Mais les troupes musulmanes se renforcent à tout moment, tandis que celles de Léodat s'affaiblissent à chaque effort. Le succès ne peut être long-temps douteux; la valeur doit céder au nombre; et déjà les religieuses implorent la mort comme la seule puissance secourable.

Il n'est qu'Ezilda qui, d'un front calme,

voit le danger, et paraît sûre du salut. Sa pensée est tout entière au songe qui l'appelle aux grandes destinées, et lui montre comme venue l'époque glorieuse qu'elle redoute et pressent depuis nombre d'années. Sa nouvelle carrière va s'ouvrir; cette caverne ne peut être sa tombe. L'attaque des mécréans ne saurait alarmer ses esprits.
« — Les Musulmans triomphent, s'écrie
» une de ses compagnes. — Vous ne périrez
» point, répond-elle. — Mais, reprennent
» plusieurs sœurs, nous tomberons en leur
» puissance. — Filles de peu de foi, si-
» lence! dit Ezilda, priez le ciel, et sachez
» attendre. »

Leurs défenseurs sont au combat. Cachées à tous les yeux par les rameaux de verdure dressés au milieu de la grotte, les saintes femmes sont seules. L'aurore ne paraît point encore. Soudain au fond de l'antre obscur, un rayon de lumière se glisse à travers les fentes du rocher. Une énorme pierre se détache de sa base, et tourne lentement sur elle-même, soutenue par des gonds inaperçus; un vieillard à longue

barbe blanche, semblable au célèbre nécromant de la tradition, s'avance vers la princesse, tenant une lampe allumée. Un nouveau cri d'épouvante allait faire résonner la voûte ténébreuse, lorsqu'Ezilda tendant la main à l'apparition, « — Le voici ! » s'écrie-t-elle, salut *au vieux de la roche* » *noire !* salut à l'envoyé du ciel !

» — Le temps est précieux, répond » Gondaïr, soyez sans crainte, et suivez-» moi. »

Le vieillard est obéi. Par un passage étroit, par une entrée inconnue, la princesse et les religieuses s'enfoncent à sa suite en un nouveau souterrain; la pierre tournante a été refermée derrière elles; et lorsque l'instant d'après les Sarrasins vainqueurs se précipitent vers leur proie, la troupe sainte avait disparu.

Munies de quelques provisions amassées à la hâte, les filles d'Amalberge s'avancent sous les excavations volcaniques qui, peut-être long-temps, leur serviront de demeure. En ces entrailles de la terre, antiques four-

naises d'un pic brûlant, tantôt sur des coulées de laves semblables à des flots métalliques, tantôt sur des cendres semées de paillettes de fer luisant, tantôt sur des prismes de charbon de terre réduit en braise, elles marchent au milieu d'une sorte d'enfer éteint et abandonné (1).

Non loin du vieux lit de flammes qu'elles parcourent, roule un torrent écumeux qui, jaillissant contre les aspérités du gouffre, remplit les airs d'une bruine continue et glacée; ici les feux d'un embrasement hor-

---

(1) Pour ne point multiplier les notes, je renvoie le lecteur incrédule aux descriptions de Faujas de Saint-Fond, de Legrand, et à celles de tous les voyageurs qui ont écrit sur les montagnes volcanisées du midi de la France, tels que Montlosier, Essai sur la théorie des volcans d'Auvergne; — Depping, Merveilles et beautés de la nature en France; — Delile de Salles, Histoire du monde primitif; — Giraud Soulavie, Histoire naturelle des provinces méridionales de France; — Gensanne, Histoire du Languedoc; — Piganiol de Laforce, Description de la France; — Sallaberry, Voyage au Mont-d'Or.

rible, remontant aux premiers jours du monde, ont fait éclater la roche vitrifiée, et suspendu aux voûtes, en formes bizarres, de longues pointes d'un azur cuivreux, minéraux confondus et torréfiés. Là, se présente en rayons divergens, comme des aigrettes, la zéolite cristallisée. A chaque pas, des précipices arrêtent les religieuses effrayées. Éclairées par la lampe sépulcrale de leur guide, elles errent silencieusement en ces funéraires caveaux de la nature, comme un blanc cortége de fantômes.

Le basalte, aussi retentissant qu'une cloche de métal, répercute les moindres sons : et, répété par l'écho des nocturnes cavités où jamais n'a pénétré le soleil, le bruit sourd et prolongé d'une lointaine cataracte semble les derniers murmures de la vie au seuil de l'éternité. Plus effrayans que les tombes orgueilleuses où la cendre des rois d'Égypte s'entourait encore de flatteurs, ces abîmes à perte de vue, où jadis bouillonnèrent des eaux précipitées dans des brasiers, n'étant point des œuvres de

l'homme, et non moins impénétrables que le destin, joignent à tout le vague de l'infini toute l'horreur de l'inconnu (1).

« — Arrêtons-nous ici, » dit Gondaïr, posant sa lampe sur un éboulement de pierres calcaires : et sous un large enfoncement à quelque distance des froides ondes du torrent, il fixe le lieu de la station. « — Vous êtes maintenant en sûreté, continue le vieillard. Nul ennemi n'oserait » jusqu'ici vous poursuivre.. Trois routes » sont devant nous : celle de la droite con- » duit à la cataracte, et ne peut être suivie » sans un affreux danger. Celle de la gau- » che a son issue près d'un château occupé » par les Sarrasins ; et celle du milieu, qui

(1) Ces descriptions, qui paraissent merveilleuses, sont loin d'être exagérées. Les personnes qui ont parcouru l'Auvergne, le Vivarais et les Cévennes, qui ont visité leurs volcans éteints, reconnaîtront la vérité de mes tableaux. (Voyez tous les auteurs que j'ai cités.)

» plonge au centre de la terre, est tout-à-
» fait impraticable.

» Demeurez calmes en cette retraite inac-
» cessible. Ces vastes souterrains, inconnus
» de nos jours, servirent jadis de refuge aux
» troupes du héros de Gergovie (1) luttant
» contre Jules César. Fiez-vous à la Provi-
» dence qui veille sur vos jours : et ne vous
» laissez point abattre par l'adversité.

» Je vais vous quitter quelques instans
» afin d'aviser aux moyens de vous arracher
» de ce funèbre asile. J'essaierai de me
» rendre au camp de Charles Martel, et
» peut-être obtiendrai-je de lui des troupes
» pour venir vous délivrer. Avec ma harpe,
» ma robe et mes chants, je parcours libre-
» ment ces montagnes. Demain je serai de
» retour parmi vous. Adieu, filles du Sei-
» gneur ! songez que les souffrances et l'in-
» fortune supportées avec une pieuse rési-
» gnation sont pour arriver à l'éternelle
» félicité les plus beaux titres des humains. »

---

(1) Vercingintorix. Gergovie, capitale de l'Auvergne, était sa patrie.

Il dit : son visage serein, ses promesses rassurantes, ses saintes exhortations, ont calmé l'effroi des sœurs hospitalières. Il allume autour d'elles plusieurs lampes, examine les provisions qu'il leur laisse, et retourne seul à la grotte miraculeuse.

Sans trouble et sans inquiétude, la fille de Théobert parle à ses compagnes : elle leur montre les merveilles de leur palais souterrain, et leur fait admirer les sublimes horreurs des bouleversemens volcaniques. De même que la terreur est un souffle contagieux qui abat ce qu'il peut atteindre, le courage est une flamme électrique qui vivifie ce qu'il approche. Les religieuses, auprès de l'auguste princesse, ont retrouvé la paix de l'ame. La journée s'achève en prières.

Mais hors de ces sombres régions, aux lieux habités par les mortels, vingt-quatre fois la clepsydre avait marqué l'heure écoulée, et Gondaïr n'est point de retour. Arrêté par les infidèles, le vieillard, que n'au-

ont protégé ni la harpe ni l'habit de barde, peut-être péri sous le glaive. Le prophète le la montagne ne reparaîtra plus peut-être n ces cavernes ; et que deviendront les captives!.... Leurs lampes, faute d'aliment, ne arderont pas à s'éteindre ; leurs provisions ont épuisées ; déjà toutes les horreurs de la aim les menacent.

Privées de nourriture, oppressées par l'air nsalubre, en proie à mille souffrances, elles e résignent à leur sort sans pousser aucune plainte, sans verser aucune larme. Couhées sur les cendres froides des vastes fourleaux éteints, elles se sentent défaillir par legrés ; et le ciel, ému de pitié, les arrahant à la douleur, étend un sommeil bienfaisant sur leur paupière appesantie.

Ezilda seule ne dort point. Depuis son ève merveilleux, son avenir est constamment devant elle ; à peine voit-elle le préent. « — La route du milieu, dit-elle en regardant les trois allées souterraines, cette voie que Gondaïr croit impraticable, est peut-être un chemin sauveur. Saintes femmes, reposez en paix ! que le

» ciel m'éclaire et me guide, deux fois je
» vous aurai sauvées! »

Prenant à ces mots une des lampes qui brûlaient contre les rochers, elle s'éloigne et descend la route inconnue. Vainement l'air glacé de l'abîme engourdit ses membres; vainement le sol labouré par les eaux et sillonné par les feux est hérissé de scories aiguës semblables à du verre brisé; vainement la rapidité de la pente ne promet qu'un gouffre pour but; rien ne décourage son âme, rien n'intimide sa pensée, rien ne porte obstacle à ses recherches.

Cependant le sentier ténébreux a cessé de descendre. Une sorte d'escalier remontant à gauche, et tournant le long des précipices, change la direction de sa marche. La route, à chaque instant plus périlleuse, est coupée par des masses de laitier (1) détachées de la voûte; la mort, sous mille formes affreuses, multiplie ses horreurs autour d'elle : à travers d'étroites crevasses,

(1) Lave vitreuse.

Ezilda demi-courbée, quelquefois à genoux, s'ouvre un téméraire passage. Parvenue à gravir ces degrés calcinés, noircis par les bitumes, et d'où tombèrent jadis des nappes de fonte rouge, cascades dévorantes, elle se trouve en une espèce de rotonde que traverse une nouvelle allée souterraine. A la hâte elle s'y enfonce. Peu à peu la voie s'élargit; le schorl et la calcédoine y brillent de tous côtés. Plus de gouffres à ses pieds. Le terrain qu'elle foule est ondulé comme des vagues subitement glacées. On remarque aisément qu'il fut autrefois fréquenté : donc il promet une issue. La fille de Théobert presse ses pas. Le torrent qui, sous les profondeurs qu'elle a parcourues, roulait avec le fracas du tonnerre, ne porte plus qu'un léger murmure à son oreille; quelques traces de végétation entre les pierres, quelques plantes pâles et traînantes, annoncent que l'air extérieur et le jour du dehors, tels que deux sentinelles perdues, ont pu jusque-là s'avancer. Une température douce, semblable au souffle de la vie, se glisse au séjour de la mort. Ezilda se trouve

enfin arrêtée par un amoncèlement de laves poreuses, de pouzzolane, de terres et de rochers au milieu desquels croissent de hautes bruyères, des arbustes, et des herbes sauvages.

A travers ces derniers obstacles, la princesse de Lutève se fraie une sortie; et bientôt, du sein des ruines, à la clarté des étoiles, sa lampe à la main, seule sur une plage inconnue, elle s'élève blanche et demi-voilée, comme une fille des tombeaux, comme un ouvrage fantastique des ténèbres et du chaos.

Ezilda, respirant avec délices les douces haleines d'une atmosphère pure, porte avec étonnement sa vue autour d'elle. Transportée en un jardin ravissant, elle se trouve au milieu d'un bosquet fleuri, sous des berceaux de myrtes et d'orangers. Des statues de marbre sont semées avec art à l'entour d'une pelouse émaillée. D'un bassin du plus beau granit jaillissent des eaux limpides; en des vases d'un rare porphyre s'épanouissent d'odorantes fleurs; un vent

doux et caressant court de bouquets en bouquets, et chargé de parfums s'étend sur les bocages. Tout est suave en ces lieux enchantés ; un instant Ezilda ravie se persuade que sortie des entrailles d'un vieux monde, et découvrant une nouvelle terre, elle est aux champs d'un Élysée.

La nuit était peu sombre, et semblable à ces soirées d'été de la Provence dont la température chaude et la brise embaumée portent dans tous les sens une voluptueuse langueur. La princesse errante sur une terre de féeries, aperçoit au détour d'une allée une colonnade magiquement éclairée. C'est un bâtiment d'architecture orientale attenant à un vaste édifice. Elle s'approche du pavillon arabe dont les arceaux élégans et à jour s'offrent parés de guirlandes et de draperies. Des urnes d'albâtre rose en décorent l'intérieur : toutes renferment des flambeaux ; et de leurs globes diaphanes transpirent les plus tendres clartés.

Au fond de ce temple mauresque (1),

(1) Les Maures à cette époque avaient déjà plu-

une jeune beauté, négligemment assis
des coussins d'une étoffe d'azur, bord
franges d'or, rêve tristement et soupir
tête est languissamment appuyée co
une colonne, et ses beaux yeux versen
larmes. Une riche tunique de pourpre,
dée de perles orientales, relève l'écl
ses charmes. L'odalisque est seule :
main est un luth. Ses doigts errans su
corde sonore en tirent des accords plai
Puis après le plus douloureux prélude, d
voix mélodieuse elle fait entendre ce c
d'amour :

« Ô doux climat de l'Arabie !
» Heureuse terre des amours !
» Il n'est plus pour moi de patrie,
» Il n'est plus pour moi de beaux jours.
» Beauté célèbre, don céleste,
» En vain tu brillas au bazar !....
» Périsse ton éclat funeste !
» Tu n'as pu charmer Agobar.

---

sieurs fois envahi la Gaule narbonnaise, s'y ét
établis, y avaient bâti des palais, en avaie
chassés et y étaient revenus.

» Et pourquoi dédaigner Zarèle !....
» Belle, vierge, et fille de roi,
» Qui fut jamais aussi fidèle !
» Qui t'aima jamais comme moi !....
» Mais nul harem, aucune amie
» Ne suit l'insensible César.....
» Ciel implacable ! éteins ma vie ;
» Je n'ai pu charmer Agobar.

» Tu crains l'amour, tu fuis ses charmes;
» Héros terrible, astre vainqueur,
» Le sang, la guerre et les alarmes,
» Voilà donc pour toi le bonheur !
» Mais pourquoi chanter mon martyre?..
» Ma voix est sans force et sans art :
» Brise-toi donc, ô vaine lyre !
» Tu n'as pu charmer Agobar. »

A ces derniers mots, les accens de l'oda-
que, interrompus par la douleur, se per-
nt au milieu des airs comme d'harmo-
eux gémissemens. Son luth, dont elle
ent de briser les cordes, est tombé sur le
mptueux tapis de Perse étendu sous ses
eds; elle arrache de son front les voiles
acieux dont les plis à paillettes d'or
ntrelaçaient artistement, et jette au
n ses chaînes d'émeraudes et de rubis,
bracelets de pierres précieuses, magnifi-
nces orientales.

En des cassolettes d'ambre, découpées à jour et venues du golfe d'Ormus, brûlaient sur une table de bois de sandal les aromates renommés des Maldives et du Liban. De ces vases de parfums s'élevait une flamme azurée ; la jeune arabe s'en approche, et déroulant ses blonds cheveux dont un réseau serré captivait les longs anneaux : « — Brillante parure! s'écrie-t-elle, inutile » présent des cieux, disparais, tu ne m'es » plus rien. »

Et la flamme à l'instant dévore les tresses charmantes et les boucles éparses de la chevelure de Zarèle.

Ezilda jette un cri de surprise. Pâle, vêtue de blanc, et non moins mystérieuse que belle, elle monte à la hâte les degrés du kiosque asiatique, et se présente devant l'odalisque ; éblouie des charmes de la princesse, et demi-égarée par la souffrance, Zarèle la prend pour l'heureuse amante du grand prophète descendue vers elle de l'immortel palais des houris. Prête à tomber agenouillée devant l'image céleste, elle s'écrie d'une voix tremblante : « — Blanche

» rose du *Sidrah* (1) ! vierge souveraine du » fleuve de vie ! que me veux-tu ? Par la » pierre sacrée du temple de la Mecque (2), » par le pont terrible du *Poulsherro* (3), » réponds ! Mes larmes ont-elles fléchi le » destin ? le cœur de l'insensible pourra-t-il » être enfin attendri ? viens-tu me rendre » à l'espérance ? viens-tu me parler d'Agobar ?....

» — Pauvre jeune fille ! dit Ezilda, que » je te plains !.... Faible mortelle comme » toi, je ne saurais calmer tes peines. »

La vierge arabe revient à elle-même, et regarde attentivement la princesse : son étonnement égale son trouble. Rompant le silence avec une sorte d'effroi : » — Mortelle inconnue ! lui dit-elle, que

---

(1) Arbre merveilleux du paradis de Mahomet.

(2) Voyez sur cette pierre noire, — Pococke, Specimen hist., p. 311 ; — Roland, de Relig. Mohamed., p. 88 et seq.

(3) Pont infernal jeté sur une mer de feu : selon les Mahométans, là se tiendra le jugement dernier, là se fera la séparation des bons d'avec les méchans.

» viens-tu faire en ce séjour? qu'y cher-
» ches-tu? sais-tu quel est le maître de ce
» palais?—Non, répond Ezilda, je l'ignore.
» Serait-ce celui d'Agobar?...... — Ar-
» rête! interrompt vivement Zarèle; ne
» prononce point son nom, dans ta bouche
» il m'épouvante. Incomparable beauté! te
» connaît-il? t'a-t-il vue? — Rassure-toi,
» reprend la princesse avec un sourire com-
» patissant, je ne suis ni ne peux être son
» amie. — Tu ne peux être son amie,
» répète lentement l'odalisque: jeune étran-
» gère, que ton sourire est triste! Pour-
» quoi la nuit erres-tu seule?.... Amante
» comme moi du héros, et comme moi sa
» victime, es-tu dédaignée, repoussée,
» avilie? tes jours s'écoulent-ils dans les
» larmes et tes nuits dans le désespoir? As-
» tu vingt fois approché le poignard de
» ton sein? As-tu fatigué la nature entière
» de tes amers gémissemens? du marbre
» des mosquées t'enleva-t-on évanouie?
» comme une lave de feux, l'image funeste
» d'Agobar dévore-t-elle ton existence?...
» — Le chef des Musulmans, répond

» Ezilda, m'est entièrement étranger. —
» Ah, garde-toi de le connaître !

» — A peine une fois l'ai-je vu... pour-
» suit la fille de Théobert. — Tu l'as vu
» une fois, s'écrie l'Arabe passionnée, un
» instant suffit pour aimer. Son premier re-
» gard décida de ma vie. Quoi ! tu l'as vu !...
» t'a-t-il parlé ?... — Sa voix m'est encore
» inconnue. — Garde-toi de jamais l'en-
» tendre.

» — Infortunée ! il t'a donc aisément sé-
» duite ? — Séduite ! non. Je n'eus pas le
» bonheur de l'être. Par de feintes paroles
» de tendresse il n'a pas même daigné me
» tromper ; une amante abandonnée con-
» nut du moins des jours heureux : jamais
» il n'en a lui pour moi.

» Tu parais bonne et bienveillante, con-
» tinue Zarèle ; je ne sais pourquoi, mais
» vers toi je me sens entraînée... ; tu m'in-
» spires la confiance ; assieds-toi : je veux
» t'apprendre qui je suis. »

La princesse attendrie cède à sa prière,
et l'odalisque parle en ces termes :

« — Fille du roi d'*Hadramut* (1), je na-
» quis sur les bords fertiles du golfe d'A-
» rabie, aux champs fortunés de l'Yémen.
» Sous les odorans portiques de Sana, aux
» bocages enchantés de *Taham* (2), j'a-
» vançais dans la vie, environnée de toutes
» les délices de l'Orient. Que de songes
» enchanteurs embellissaient mon avenir!
» Née sous la pourpre, douée de quelque
» beauté, pure comme un premier rayon
» de l'aube, enivrée des jours présens, je
» ne voyais mes jours futurs que brillans
» d'honneur et de gloire. Hélas! au prin-
» temps de l'existence il n'est point de
» vues menaçantes, il n'est point de ciel
» orageux, il n'est point de teintes sinis-
» tres: le malheur lui-même a son charme,
» et la douleur a son sourire. L'homme est
» alors comme un vase embaumé qui, re-

---

(1) Province située au fond de l'Arabie-Heureuse, près le détroit de Babelmandel.

(2) Autre partie de l'Arabie sur les bords du golfe.

» cevant en son sein mille substances di-
» verses, en parfume jusqu'aux poisons.

» Entre mon père et le roi des *Troglo-
» dites* (1), une guerre affreuse est décla-
» rée. Le barbare Méroé, suivi d'une ar-
» mée levée aux rives de l'*Astapus* (2) et
» sous la zone brûlante de l'Ethiopie, tra-
» verse le golfe qui séparait nos états des
» siens. En vain mon père avec vaillance
» combat ces hardis assaillans, à la tête de
» ses belliqueux Arabes ; il périt au champ
d'honneur, atteint d'une flèche empoi-
sonnée. Les Africains l'emportent. Le roi
des Troglodites entre triomphant dans
Sana; et, livrée sans défense au conqué-
rant, ma famille est réduite à l'escla-
vage.

» Un pirate de la Nubie avait fourni des
vaisseaux aux troupes de Méroé : je fus
au nombre des présens que lui offrit le
vainqueur reconnaissant. Tombée du

---

(1) Peuples anciens des côtes de la Nubie.
(2) Branche du Nil.

» faîte des grandeurs au comble de l'hu-
» miliation, je pris la vie en horreur; et
» une longue maladie me mit aux portes
» du tombeau.

» Pendant plusieurs semaines une fièvre
» ardente me priva de toute connais-
» sance; je perdis la pensée et presque la
» raison : et long-temps après la prise de
» Sana, quand je revins à moi, j'avais
» traversé les mers, et j'étais débarquée sur
» les côtes de l'Occitanie où mon farouche
» Éthiopien avait fait transporter ses plus
» belles esclaves. J'appris que, destinée
» au sérail de quelque émir sarrasin ou de
» quelque grand de l'Ibérie, je devais,
» aussitôt mes charmes revenus, être pré-
» sentée au plus célèbre des héros, au plus
» redoutable des conquérans, au bel et
» puissant Agobar.

» Je n'implorais que la mort, la mort
» rejeta ma prière. Mes forces revinrent
» par degrés, et de toutes les captives du
» bazar je fus réputée la plus belle. Cha-
» que jour j'entendais vanter l'immortel
» Agobar; mes compagnes enviaient le

» bonheur d'être choisies par ce héros.
» Les uns célébraient ses vertus, les autres citaient ses cruautés. A le juger d'après les récits publics, à la fois inflexible et généreux, magnanime et féroce, il paraissait se plaire, en sa bizarre conduite, à placer constamment une action barbare à côté d'un trait sublime. Etre indéfinissable, environné de cet éclat de vaillance et de gloire qui subjugue si promptement le vulgaire, il occupait l'Europe alarmée. Marqué d'un sceau terrible et mystérieux, assemblage de contrastes, il semblait, parmi les hommes, étranger à la masse humaine, un mortel à part sur la terre.
» J'avais d'abord redouté son approche; bientôt je désirai sa vue.

» Agobar triomphant traverse la province où le pirate de la Nubie avait fixé quelques instans son errante demeure. Le chef musulman, à la prière de l'Éthiopien, s'arrête auprès du bazar. C'était donc en misérable esclave que la fille des souverains allait paraître

» en sa présence. A cette affreuse pensée
» un torrent de larmes inonde mon visage ;
» et lorsque, traînée devant le héros, je l'en-
» tendis s'approcher de moi, un nuage obs-
» curcit ma vue, et je me sentis défaillir.

» L'impitoyable africain, arrachant le
» voile qui couvrait mon front, parut ir-
» rité de ma douleur, mais Agobar en
» fut touché. Ses dernières paroles à l'a-
» vare pirate retentissent encore à mon
» oreille. — Deux mille sequins !... Ils sont
» à toi. Puis m'adressant la parole : —
» Jeune esclave, vous êtes libre.

» — Libre ! répétai-je avec étonnement :
» et pour la première fois j'osai lever les
» yeux sur le célèbre Sarrasin. Je tres-
» saillis ; son regard calme me fixait avec
» intérêt. L'éclatante beauté de ses traits
» égalait la majesté de son maintien. Plus
» merveilleux qu'un songe enchanteur,
» plus parfait qu'un modèle antique, non,
» ce n'était point un homme, ce n'était
» point un dieu, c'était plus que tout ce
» que rêva la pensée, que tout ce que
» divinisa l'enthousiasme.

» Dans l'ivresse de la reconnaissance, de
» l'admiration et déjà même de l'amour,
» prête à me jeter dans les bras du
» guerrier libérateur, je cherchais à lui
» peindre mes sentimens. Mon ame était
» toute dans mes regards, il ne put se
» méprendre aux transports d'une flamme
» naissante. Sa physionomie devient som-
» bre; ses sourcils froncés marquent le
» courroux; il me repousse durement, et
» d'une voix farouche me crie: — Jeune
» Arabe, tu n'as plus de maître; mais si
» ton cœur est reconnaissant, ne reparais
» plus devant moi.

» Je restai muette et comme frappée de
» la foudre. Agobar s'était éloigné. — J'é-
» tais libre, m'avait-il dit. Hélas! c'est
» alors seulement que venait de commencer
» pour moi la véritable servitude. Esclave
» du maître le plus absolu, de l'amour le
» plus tyrannique, de ce moment je n'ai
» plus goûté de repos, je n'ai plus connu
» d'espérance. »

Zarèle à ces mots s'interrompt. Sa voix

étouffée ne trouve plus de sons. Tous ses souvenirs sont amertume, toute son existence est douleur.

« — Tu pleures, reprend-elle en regardant la princesse avec surprise, tu es » sensible; oh! que de telles âmes sont » rares! douce créature, je te remercie. »

Puis lui tendant la main d'un air presque égaré: « — Ne me quitte pas encore, » lui dit-elle; parler de lui est un sup- » plice, mais j'ai besoin de ce supplice, il » me soutient dans la vie comme ces re- » mèdes âpres et factices qui de quelques » heures retardent l'agonie. Vois ce beau » palais, ces bosquets harmonieux, cette » nuit suave et pure, ce pavillon volup- » tueux! ce ne sont pour moi que cachots » et ténèbres. La terre n'a plus d'enchan- » temens. Cette nature est aride et morte, » je ne lui demande qu'une tombe..... Et » cependant s'il était là! si contre mon » cœur je sentais battre le sien, où seraient » les cieux ailleurs qu'ici!....

» Étrangère compatissante, ah! si tu n'as » point encore connu l'amour, regarde-

» moi, écoute Zarèle, et tremble de jamais aimer. Que tes traits sont calmes et » sereins ! Que tes charmes ont d'éclat ! Je » le vois, ton âme est en paix. Et moi je » fus belle aussi !... Mais le vent des passions, comme ces sinistres orages qui tout » à coup séparent les saisons, m'a jetée » hors de mon printemps.

» — Agobar connaît-il vos souffrances ? » interrompt Ezilda. — Que trop, hélas ! » répond Zarèle. Après notre première entrevue, loin de profiter de ma liberté, je » suivis ses pas en captive. A plusieurs reprises je m'offris à sa vue, et chaque fois » je fus repoussée avec mépris ou avec » fureur. Enfin, bravant ses menaces, » aujourd'hui le sachant seul en ce château, je suis encore parvenue jusqu'à » lui. Plus inexorable que jamais il me » chassait de sa présence, lorsque tombant » en pleurs à ses genoux : — Agobar ! m'écriai-je, par pitié prends ton cimeterre, » et délivre-moi de la vie ; sans Agobar » qu'est l'univers, qu'est le destin, qu'est » le ciel même pour Zarèle !... Barbare !

» songe que j'étais la fille d'un roi, qu'en
» tous lieux je fus trouvée belle, que ja-
» mais je n'aimai que toi... Méprise mes
» attraits, dédaigne ma tendresse; mais
» du moins, si tu refuses de trancher mes
» jours, permets qu'esclave de tes esclaves,
» de loin j'accompagne tes pas! dans la
» foule qui t'environne, que je puisse, obs-
» cure et gémissante, lever parfois mes
» yeux sur toi! Homme cruel! qui te plais
» à torturer les cœurs, ne pourrais-tu
» m'accorder cette grâce! Craindrais-tu
» qu'elle fût le bonheur!

» Vaines supplications! Agobar appelle
» ses gardes; et s'adressant à Franguestin,
» chef de ses janissaires: — Cette es-
» clave, dit-il, est à toi. Parmi les filles
» de ton harem, tu peux dès demain
» l'introduire; elle est belle, je t'en fais don.

» Mon sort est-il assez affreux!... pour-
» suit l'odalisque désespérée: demain l'hé-
» ritière des rois sera l'esclave d'un janis-
» saire. Franguestin, parti cette nuit pour
» une expédition guerrière, m'a donné

» pour prison cette enceinte, et m'a fait
» revêtir par ses esclaves de ces somp-
» tueuses parures, premiers présens de sa
» tendresse; je suis en sa puissance, et
» demain.. Mais non, il n'y aura point
» de demain pour moi. Déjà cette cheve-
» lure tant admirée n'existe plus; bientôt
» il ne restera rien des charmes de Za-
» rèle.... et ce poison... — Arrête! s'écrie
» Ezilda, lui voyant tirer de son sein
» une boîte enfermant la mort; infortunée
» qui ne vois ici-bas que l'amour, lève
» donc tes yeux vers le ciel!

» Non, tu ne périras pas, continue-t-
» elle avec feu, tu ne seras point à Fran-
» gnestin; Agobar est-il en ces lieux? —
» Ce pavillon, répond Zarèle étonnée,
» est attenant au château qu'il habite.
» Cette porte ouvre sur une galerie qui
» mène à ses appartemens dont personne
» n'ose approcher. Etrangère! quelle est
» ta pensée? — Le chef sarrasin est-il
» seul?—Entièrement seul en ce moment;
» mais au nom du ciel, que prétends-tu
» faire? Par tes attraits, espérerais-tu le sé-

» duire? ou veux-tu devenir aussi la cap-
» tive d'un janissaire? — Sois sans crainte,
» dit Ezilda, Dieu protégera mes desseins;
» et de retour auprès de toi nous fuirons
» ensemble ces lieux. »

Elle dit, et malgré les prières de Zarèle, qui ne peut pénétrer sa secrète résolution, elle ouvre la porte indiquée; et le long d'un passage étroit, faiblement éclairé, elle s'avance d'un pas léger vers la demeure d'Agobar.

Oh! que d'êtres sur la terre ont passé froidement auprès de l'enthousiasme, de l'exaltation, des sacrifices, et du dévouement, comme devant les énigmes de la nature, sans les comprendre ni les expliquer! Elles sont en petit nombre sans doute les âmes énergiques et pieuses d'où s'élèvent ces grandes pensées, ces sublimes inspirations qui semblent partir du ciel même; mais il s'en offre à tous les siècles. Parmi ces astres bienfaisans, alors, sur l'horizon de la Gaule, l'étoile d'Ezilda se levait.

Tandis que Zarèle, en peignant son amour, déplorait ses malheurs, la fille de Théobert se rappelant les captives du souterrain, et se trouvant près d'Agobar, avait soudain conçu le projet d'aller faire un appel à la grande ame du guerrier, pour qu'il sauvât encore ses compagnes. N'a-t-elle point déjà fait sur lui l'essai de sa puissance ! Son premier succès au monastère encourage son ame. Une voix intérieure, comme une révélation divine, lui parle, et la poussant vers le chef ennemi lui promet un nouveau triomphe.

La longue galerie que parcourt la princesse est coupée de corridors obscurs. Une énorme tenture la termine, et en ferme l'issue ; Ezilda va la soulever.... Mais derrière la tapisserie, à quelques pas d'elle, deux musulmans se parlent à voix basse ; et ces mots frappent son oreille : «—A la seconde » heure du jour, Agobar n'existera plus. » — Et qui le poignardera ? — Le chef des » conjurés, *Nalrassan* lui-même... Je te » laisse.... N'oublie point de remettre cet

» écrit à la jeune esclave de *Mesrod*, ami » dévoué de *Nalrassan*.— Que renferment » ces papiers ? — Le plan de la conspira- » tion, et quelques ordres importans que » notre chef donne aux rebelles. — Quand » Mesrod enverra-t-il sa jeune esclave ? — » Sous peu d'instans. Elle se présentera à » toi par la grande galerie que masque cette » tenture... Je suis attendu... L'écrit donné, » viens nous joindre à la salle basse, et » rappelle-toi ces mots de ralliement, qui » partout feront reconnaître nous et les » nôtres : *Confiance, espoir et silence.* »

Les paroles que vient de recueillir Ezilda sont des traits de lumière. Quoique plusieurs des phrases qu'elle vient d'entendre aient été interrompues, elle n'en a point perdu le sens. Un noir complot lui est révélé. La détermination la plus hardie vient d'être prise par l'héroïne.

L'un des Musulmans est parti, l'autre est seul. La fille de Théobert soulève la tapisserie qui la cache, et se montrant au Sarrasin : « — Janissaire, dit-elle, as-tu » l'écrit de *Nalrassan* qu'attend l'esclave

» de *Mesrod*? — Le voici, répond le sol-
» dat. — Donne, poursuit la princesse, et
» va rejoindre les conjurés : *Confiance, es-*
» *poir et silence.* »

Elle dit : le sarrasin s'incline, lui remet ses papiers et s'éloigne. Ezilda, sans perdre un moment, traverse la salle d'armes, qui, d'après les indications données par Zarèle, précède l'appartement d'Agobar. Autour d'elle sont de nombreux trophées, des faisceaux de lances, des drapeaux et des cimeterres. De pâles flambeaux éclairent à peine la vaste enceinte où, telle qu'une ombre légère, elle se glisse silencieusement. Aucun obstacle ne l'arrête; et sans rencontrer un seul garde, elle parvient jusqu'à la chambre du Renégat.

Sur un riche sopha de brocart au-dessus duquel s'élève une couronne d'or soutenant des draperies orientales, un guerrier étendu négligemment, à moitié armé, s'abandonne au plus doux sommeil. Contre une croisée ouverte, et donnant sur des jardins enchanteurs, se déploie l'étendard de

Mahomet. Près du lit de repos, en des candélabres précieux, brûle une cire parfumée exhalant de suaves odeurs; et non loin est une table encore servie, couverte de sorbets d'Italie, de grenades d'Amlas, d'oranges de Ziri, de liqueurs des îles Cyclades et d'aromates de la Syrie.

Ezilda s'approche. Agobar est devant ses yeux. Sans doute un songe fortuné vient charmer les sens du héros, car le sourire est sur ses lèvres; son calme est celui du bonheur. L'odieux turban des fils d'Allah n'enveloppe point sa tête. Ses cheveux touffus et bouclés couvrent son front noble et martial. Sa poitrine à demi découverte, blanche comme le marbre de Paros, est celle de l'athlète de Crotone. Non moins vigoureux que le vainqueur du Minotaure, aussi colossal que l'Ajax de l'armée grecque, plus beau que l'Antinoüs des Romains, Agobar, en sa seule personne, réunit toutes les perfections humaines des demi-dieux de l'antiquité.

Ezilda n'ose éveiller le héros. Un trouble vague, une pensée indécise, un charme

inexplicable, une émotion inconnue, viennent enchaîner ses facultés. Son cœur palpite violemment. En regardant l'homme des victoires, quelque chose d'odieux et de tendre s'est emparé de tout son être : une puissance qui la révolte lui commande de l'admirer. « — Voilà donc, se dit-elle à voix
» basse, le farouche ennemi des Chré-
» tiens, le conquérant impie et blasphé-
» mateur, le réprouvé des cieux, le René-
» gat !.... »

Elle entasse les épithètes outrageantes, et se retrace tous les crimes d'Agobar pour s'exciter à le haïr, pour le considérer avec horreur. Mais il est là... les forfaits du Renégat se perdent dans le vague de sa mémoire, comme un lointain confus; et l'admirable beauté du guerrier, dont rien ne peut effacer l'éclat, reste seule présente à sa vue.

En ce moment Agobar s'éveille. Se soulevant à demi, il aperçoit la vierge des Cévennes, et croit d'abord continuer un rêve. Son regard à la fois doux et brillant achève de troubler la princesse; elle recule de quel-

ques pas. « — Qui que tu sois, reste! dit-il,
» vision charmante, parle-moi! »

Mais pour Ezilda cette voix mâle et sonore est un nouvel enchantement. Elle écoute et ne peut répondre. Quelles paroles vient-elle d'entendre! Est-ce là ce soldat féroce qui ne s'exprime qu'en barbare! Est-ce là ce chef inhumain que chacun tremble d'approcher, dont nul sentiment doux n'est connu, que nulle beauté ne désarme!

Un long silence a suivi les premiers mots du célèbre guerrier. Il a reconnu l'héroïne du monastère. Ce n'est point un songe, il se lève; et, passant sa main sur ses yeux, il semble, attendant l'explication de cette étrange entrevue, se demander quelque conseil.

Revenue à elle-même, Ezilda rompt le silence : « — Agobar! dit-elle en lui pré-
» sentant l'écrit des conjurés, un affreux
» danger vous menace, lisez! » Plus surpris que jamais : « — Qui donc es-tu, répond le
» héros, beauté mystérieuse qui t'intéresses
» à mes destins? — Qui je suis! répète
» Ezilda; une française, une chrétienne,

» votre ennemie. — Mon ennemie! si véri-
» tablement tu l'étais, viendrais-tu m'a-
» vertir des dangers qui me menacent!...—
» Le ciel le veut ainsi.

» — Le ciel!... » s'écrie Agobar avec une ironie amère : et son front soudain s'obscurcit. « — Femme! poursuit-il brusquement, » qui t'introduisit près de moi? — Celui » que tu blasphêmes et que tu renies, mais » qui ne t'a point, je l'espère, entièrement » rejeté, Dieu lui-même. — Encore!... » interrompt le Renégat avec emportement. « — Toujours.... » répond avec force Ezilda.

Agobar interdit la regarde; l'homme accoutumé à ne voir devant lui que des esclaves prosternés et tremblans, ne peut concevoir tant de courage en une jeune et simple mortelle. Prenant l'écrit qu'elle lui présente, il le parcourt des yeux avec distraction. Sa lecture est achevée, et rien du contenu des papiers n'a fixé son attention; il ne paraît ni surpris ni courroucé : car bien qu'il ait suivi chaque phrase de la lettre, il n'a rien appris ni rien lu.

« — L'heure avance, dit la fille de Théo-
» bert, les rebelles vont frapper; ils sont
» réunis; hâte-toi de déjouer leurs complots.
» — Quels complots? répond Agobar. —
» Malheureux! s'écrie Ezilda, tes yeux ici-
» bas seraient-ils fermés à toute lumière!
» dois-tu rejeter tout salut! veux-tu renon-
» cer à la vie comme tu renonces à l'éter-
» nité! — C'en est trop! dit le Renégat, au-
» dacieuse inconnue, retire-toi! »

Il dit; l'expression de son visage est menaçante et sinistre. Il pâlit; sa figure se décompose: il semble qu'un rayon terne et plombé, frappant son front orgueilleux, reflète en ce moment sur ses traits une des couleurs livides de l'abîme. D'abord, il cherche à se contenir, il s'éloigne d'Ezilda; puis tout à coup, comme venant de se retremper par la pensée dans l'africaine barbarie, il revient précipitamment vers elle, l'œil étincelant et le cimeterre levé: « — Son-
» ge ou réalité! s'écrie-t-il, vierge céleste
» ou furie infernale! que t'ai-je dit? retire-
» toi! — Chrétien ou musulman! répond la
» princesse, enfant des hommes ou œuvre

» des démons! n'approche point, et écoute-
» moi ! »

Confondu d'étonnement, le Renégat reste immobile. « — Avant l'aurore, poursuit-
» elle, le poignard de Nalrassan aura percé
» ton cœur. Tu descendras dans la tombe
» où plusieurs portes attendent l'homme.
» Tremble! une d'elles s'ouvrira; aucune
» ne conduit au néant.

» — Le poignard de Nalrassan! répète
» Agobar, se pourrait-il!... » Et reprenant l'écrit du perfide janissaire, cette fois il en lit attentivement le contenu; l'indignation, le dédain, la rage, se peignent tour à tour sur son visage. « — Alaor, cher Alaor!
» s'écrie-t-il, ami fidèle! où donc es-tu ?...»
Puis, par une issue dérobée, il se précipite hors de la salle.

Tandis qu'à ses gardes dévoués il donne au dehors ses ordres pour l'arrestation des factieux, Ezilda, près du lit de repos d'Agobar, aperçoit une brillante épée. Ce n'est point un fer musulman, c'est une arme française; et le travail de la poignée, les ca-

ractères qu'on y voit gravés, les diamans qui la décorent, tout annonce une épée royale.

La fille de Théobert prend le glaive, et le considère avec une surprise toujours croissante. Les souveraines armoiries de France, peintes sur émail, y sont entourées de pierres précieuses; et l'auguste nom de Thierri III y brille en caractères d'or.

Agobar rentre à l'instant. Quel changement en lui! Ce n'est plus l'homme sanguinaire, ce n'est plus le soldat féroce, c'est le guerrier reconnaissant, c'est le héros des jours de gloire. Il s'approche de la princesse. Noble en sa marche comme la majesté suprême, calme en son maintien comme la magnanimité, beau comme la création nouvelle au sortir du chaos, Agobar s'exprime en ces termes :

« — Pardonnez, belle étrangère, j'ai dû » vous paraître un barbare. Hélas! au prin- » temps de ma vie, l'adversité, me poursui- » vant avec furie a, telle qu'une flamme » dévorante, desséché au fond de mon âme » les sources pures de la bienveillance et

» de l'humanité : la modération, la bonté,
» la bienfaisance, y reparaissent pourtant
» quelquefois, mais à la dérobée, et comme
» de malheureux exilés qui de nuit et
» furtivement se glissent sous le toit pa-
» ternel.... »

A ces accens qui l'attendrissent, Ezilda détourne la tête. « — Agobar ! dit-elle avec
» trouble, à qui ce glaive appartient-il ? »

Le chef sarrasin pousse un profond soupir. « — Cette épée est la mienne, répond-
» il. — La tienne ! interrompt la princesse,
» j'y vois le nom du roi de France. — Elle
» est à moi, répète Agobar d'une voix
» sombre. — Et comment..... de qui la
» tiens-tu ?.... — Fille des Gaules, pour-
» quoi ces questions ?.... toi-même ici que
» me veux-tu ?

» — Je viens implorer ta générosité, dit
» Ezilda. Les religieuses d'[illegible]berge que
» tu sauvas à ma prière de [illegible]ge des in-
» fidèles, périssent en ce mo[illegible] abandon-
» nées et sans secours, au [illegible] d'une ca-
» verne inaccessible ; daigne [illegible] racher à
» la mort : choisis parmi te[illegible]ts quel-

» ques guerriers aussi magnanimes que leur » chef; et par cette vaillante élite, jusques » auprès du camp français, fais conduire à » l'abri de toute insulte et de tout péril » les saintes filles du monastère.

» — Tes vœux seront remplis. Cette nuit » tu m'as conservé l'existence, et je ne puis » rien te refuser. Où trouverai-je tes com- » pagnes? Comment se nomme leur ca- » verne? — La *grotte miraculeuse*.

» — Il suffit. Au lever de l'aurore les » captives seront délivrées. Je t'en fais ici » le serment; les religieuses d'Amalberge » seront respectées et sauvées.

» Mais qui t'a conduite en ces lieux? — » Une heureuse inspiration. — Qui t'a » révélé le complot de Nalrassan? — Ce » que tu nommerais le hasard; ce que j'ap- » pelle la Providence.

» — Et sais-tu quel homme tu sauves? — » Un renégat, » dit l'inspirée.

A ce mot, qui porte en lui la surprise à son comble: « — Un renégat! s'écrie le chef » courroucé; d'où le sais-tu? qui te l'a » dit? — Pourquoi ce nom te trouble-t-il?

» répond la vierge de Lutève; qui ne s'ef-
» fraya point d'un crime, peut-il donc s'a-
» larmer d'un mot? »

Impétueux en ses sentimens, doué d'une âme non moins mobile qu'exaltée, Agobar toute sa vie s'était laissé emporter par la violence de son caractère. Passant alternativement d'un excès à l'autre, souvent dans l'espace d'un instant il offre en lui deux hommes divers. Aux dernières paroles d'Ezilda il ne peut plus contenir sa rage.
« — Eh bien oui, un renégat,... répète-t-il
» hors de lui-même, un renégat !... Fille
» insensée ! prétendrais-tu le convertir !...
» Téméraire ! ôte-toi de mes yeux ! Je hais
» également ton culte, ton Dieu, ton peuple,
» ta patrie; je les ai tous rejetés avec indi-
» gnation, je les rejette encore tous, et toi-
» même avec eux. Guerre éternelle aux
» Chrétiens, race ennemie de l'humanité !
» guerre à leur implacable divinité, mons-
» tre rêvé par la démence ! La terre, le ciel,
» les hommes, la vie, j'abhorre tout....;
» dans l'immensité tout est malédictions,
» dans l'infini tout est horreurs; il n'est de

» vrai que la souffrance, il n'est d'absous
» que le néant. »

A ces odieux blasphèmes Ezilda jette un cri d'horreur.

« — Infortuné ! lui dit-elle, tes tourmens
» affreux, ta fureur, prouvent encore qu'il
» est un Dieu; malgré toi tu le reconnais :
» sous tes imprécations qui révèlent tes
» doutes, tu ne saurais cacher tes craintes.
» L'on ne s'emporte point ainsi contre ce
» qu'on croit imaginaire. C'est le remords
» qui parle en toi.. La voix de ta conscience
» troublée est la première condamnation.
» Tu te juges, tu te réprouves : mais en
» vain avec épouvante tu rejettes l'immor-
» talité; homme, tu ne peux t'anéantir ! »

Étonné de l'énergie sublime des réponses de l'héroïne, irrité de l'ascendant irrésistible qu'elle a pris sur son ame, l'apostat, en un sombre délire, parcourt la salle à grands pas. « — Agobar, poursuit la prin-
» cesse d'une voix pleine de douceur et de
» charmes; le premier des disciples, le chef
» des apôtres, renia trois fois le Seigneur....
» et cependant il fut sauvé. Tu as imité sa

» faute, ne pourrais-tu imiter son repentir ?.... Le Dieu de clémence te cherche, » le Dieu de miséricorde t'appelle....

» — Ici !.... » dit le héros sarrasin avec égarement, montrant la bannière du faux prophète. « — Partout,.... » répond la princesse avec enthousiasme en montrant la voûte des cieux.

La fille de Théobert a repris sa lampe, et s'éloigne en achevant ce mot. Les flambeaux entourant la grande salle d'armes ne jettent plus aucune clarté ; derrière elle, soudain elle entend le Renégat qui, revenu à lui, suit ses traces et va la joindre. Elle est auprès de la tapisserie mystérieuse : elle éteint sa lampe ;..... et dans l'obscurité la plus profonde, se glissant sous la noire tenture, la jeune et courageuse vierge disparaît aux yeux d'Agobar.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE III.

Après un long sommeil, les saintes filles d'Amalberge s'éveillent sous l'obscure caverne. Gondaïr est au milieu d'elles; et chargé des provisions nécessaires à la vie, il est de retour au souterrain. Rassurées à son aspect, les religieuses se disposaient à remercier l'Eternel de sa puissante protection, lorsque, cherchant l'héroïne de Lutève à la clarté des lampes, elles s'aperçoivent de sa disparition. Saisies d'inquiétude et d'effroi, elles appellent à grands cris leur compagne; et, d'abîmes en abîmes, de rochers en rochers, les échos douloureusement répètent le nom d'Ezilda.

Mais au fond de l'allée ténébreuse qui, tournant à gauche, conduit au manoir occupé par les Sarrasins, une lumière lointaine a brillé. La clarté s'approche. « — C'est » la princesse! » crie Gondaïr; et le vieillard s'élance à sa rencontre.

Une femme suit Ezilda; portant les plus riches vêtemens, couverte de pierreries, mais pâle et chancelante, l'inconnue se traîne à pas lents. La douleur paraît l'accabler, et ses forces sont épuisées. Sous le roc sauvage et le long des précipices, l'éclat brillant de sa parure offre les plus bizarres oppositions. L'élégante recherche de ses ajustemens, et le désespoir peint sur son visage, ajoutent encore aux contrastes. Enlevée aux adorations humaines, là, tremblante au milieu des gouffres, elle semble une idole parée, mais foudroyée, du temple de la volupté.

Parmi les sœurs hospitalières, Zarèle s'est évanouie, et les plus tendres soins lui sont prodigués. A l'aspect d'Ezilda, les religieuses avaient fait éclater leurs vifs transports

de joie. Sensible à leurs témoignages d'amour et de respect, la princesse leur fait part du succès de son voyage nocturne, leur raconte son entrevue avec le chef des Sarrasins, et leur répète le serment que lui a fait Agobar de les secourir et de les sauver.

Oh! que d'expressions de reconnaissance ont suivi le récit d'Ezilda! Moins heureux qu'elle, le vieux de la roche noire n'avait pu réussir en ses desseins. Léodat et ses trois cents guerriers, attaqués par des milliers d'ennemis, et vaincus malgré la plus héroïque résistance, étaient prisonniers du Renégat. Les troupes royales venaient d'être repoussées de nouveau par les infidèles. Charles Martel, attendu chaque jour à son camp, n'y était point encore arrivé; et loin de pouvoir diriger ses détachemens du côté des forêts d'Amalberge, l'armée française évacuait sur tous les points la Septimanie, et remontait le cours du Rhône.

Retournée sans obstacles au pavillon de Zarèle, après son entretien avec Agobar, la

princesse avait arraché l'odalisque à son affreuse captivité. Déjà, sous la voûte caverneuse, elle avait par sa religieuse éloquence tourné les pensées de la jeune Arabe vers l'Éternel. Elle avait soutenu son courage : Zarèle s'était résignée à vivre ; et d'après les conseils d'Ezilda, devant suivre les sœurs d'Amalberge, elle avait pris la résolution de se retirer, du moins pour un temps, en quelque monastère français.

La vierge de l'Yemen a repris ses sens. Apercevant la princesse, elle saisit sa main et pleure. « — Ainsi donc, tout est fini, » dit-elle ; je ne le verrai plus. Oh ! refermez sur moi le cercueil ; j'y suis à moitié » descendue. Par pitié ne me laissez plus » revoir la lumière des cieux. La vie, ses » espérances, ses enchantemens, tout est » derrière moi, tout m'a abusée, tout m'a » échappé. La fleur flétrie est tombée au » bord des abîmes ; jetez sa tige au fond du » gouffre. Qui saura qu'elle eut une au» rore ! qui saura quel fut son tombeau !

» — Chasse ces funestes pensées, répond

» Ezilda. Non, Zarèle, tu ne disparaîtras
» point comme la plante abandonnée qui
» naît et périt au désert, sans que ses par-
» fums la révèlent, et sans laisser la moin-
» dre trace. Être qui sais aimer! pour t'a-
» breuver, non-seulement un jour, mais
» éternellement, à la coupe des félicités,
» puise à la véritable source. Que ton cœur
» sensible appartienne à celui qui jamais ne
» trompe. Viens, suis-nous au pied des au-
» tels: la voix du Dieu des Chrétiens se fera
» entendre à toi. Ce Dieu te révèlera ses
» mystères; il te promettra des cieux où
» jamais l'orage ne tonne, et des palais où
» jamais l'amour ne trahit. En ton ame le
» souvenir d'Agobar s'effacera comme un
» ancien reproche; et le creuset de l'infor-
» tune présentera l'or pur au Seigneur. »

La jeune Arabe écoute : des larmes silencieuses inondent sa poitrine. Ses esprits se calment par degrés. « — Ange inconnu!
» dit-elle, ton accent, tes actions, tes dis-
» cours, tout émane en toi de Dieu même.
» Ordonne de mon sort, dispose de Zarèle, je
» t'obéirai... je reverrai le jour, la voûte

» azurée, les humains, la nature, tout....
» excepté lui. J'essaierai encore l'existence.
» Entre lui et moi je placerai le ciel. Tout
» entière à l'éternité, je repousserai les
» souvenirs... et tu prieras pour ton amie. »

En prononçant ces mots elle se dépouillait de sa riche parure : et sous le modeste voile des sœurs hospitalières, la fille du roi d'Arabie cache ses charmes dangereux.

Mais le temps s'écoule; Agobar n'a jamais manqué à ses sermens; il est temps de se rendre à *la grotte miraculeuse*. Les captives en reprennent la route; les vivres portés par Gondaïr ont entièrement rétabli leurs forces.

Le vieux de la roche noire les précède. Il rappelle à la princesse l'entretien secret qu'il désire avoir avec elle; et bientôt marchant à quelque distance de ses compagnes, il lui parle seul en ces mots :

«—Je connais le chef des Sarrasins, prin-
» cesse; guerrier loyal, il tiendra scrupuleu-
» sement ses promesses. Les filles d'Amal-
» berge seront conduites au camp français

» sans courir le moindre danger : elles se-
» ront respectées par les Musulmans, et
» leur salut est assuré.

» Mais vous, fille de Théobert! pour-
» suit-il d'un ton solennel, pourquoi suivre
» leurs pas! en vous rendant au camp de
» Charles Martel, que prétendez-vous faire!
» Non, ce n'est point là que vous remplirez
» vos hautes destinées ; ce n'est point là
» qu'une mission divine vous appelle. »

Feignant de ne point remarquer l'extrême surprise d'Ezilda : « — Une voix d'en
» haut m'a parlé, continue-t-il avec éner-
» gie. Une vision céleste vous a montrée à
» moi parmi les vierges immortelles que
» l'Éternel a jadis, et de loin en loin, fait
» apparaître à la terre pour la conversion
» des pécheurs ou la délivrance des peu-
» ples. Je vous ai vue au milieu des nuées,
» environnée de troupeaux égarés que vous
» rameniez au bercail; j'ai vu sous vos
» pieds un cercle d'étoiles; et sur votre
» front couronné j'ai vu les palmes de la
» gloire..... »

Il s'interrompt. Un rocher le cache aux

religieuses qui le suivent. Il s'arrête; et, comme saisi de l'esprit divin, le barde des Gaules s'écrie en son enthousiasme chrétien : « — Fille du Seigneur, lève-toi !...
» Vierge élue, appelle tes frères !... Astre
» sauveur, luis sur la France ! »

Il dit. Ses paroles mystérieuses, son accent sublime, son exaltation sainte, ont pénétré l'ame d'Ezilda d'une religieuse confiance. La merveilleuse analogie de la vision de Gondaïr et du songe de la caverne, ne peut lui paraître une œuvre du hasard. C'est un nouvel avertissement qu'elle reçoit du ciel. Les yeux baissés, elle poursuit sa marche. « — Non, je ne puis plus en douter,
» se dit l'héroïne en elle-même : les pen-
» sées de ma jeunesse sur mon avenir n'é-
» taient point des rêveries bizarres; ainsi
» donc les élans secrets de mon ame étaient
» des inspirations, et mes pressentimens
» des prophéties.... »

Gondaïr la suit et l'observe. « — Prin-
» cesse ! reprend-il avec calme, Charles
» Martel n'ignore point la haine qu'ont
» portée vos nobles aïeux à tous les maires

» du palais, usurpateurs de la puissance.
» Il sait que la fiancée de Clodomir, alliée
» des Mérovingiens, est entièrement dé-
» vouée à la dynastie légitime. Il doit vous
» craindre et vous haïr. Gardez-vous donc
» bien aujourd'hui de vous remettre en sa
» puissance. La belle et riche héritière de
» Lutève, prisonnière en son camp, serait
» par lui contrainte peut-être à devenir l'é-
» pouse de quelque parvenu téméraire, ou
» de quelque ambitieux de l'armée dont il
» aurait besoin de s'assurer la fidélité par
» des trésors et des honneurs.

» Demeurez en ces parages. Une brillante
» carrière vous est ouverte. Les habitans des
» Cévennes voient avec horreur les Musul-
» mans dans leurs forêts et leurs montagnes.
» Pour jeter l'odieux turban que plusieurs
» d'entre eux ont déjà ceint, pour secouer
» un joug infâme, pour courir de toutes
» parts aux armes, il ne leur faut qu'un
» chef... Paraissez !

» — Moi !... interrompt Ezilda, vierge
» faible, armer tout un peuple ! — Il n'est
» de faibles, ici-bas, répond le vieux de la

» roche noire, que ceux qu'abandonne le
» ciel. A la voix du Tout-Puissant, le géant
» devient le pygmée, et le roseau devient
» le cèdre. Lorsqu'il veut rabattre l'orgueil
» des chefs superbes de la terre, souvent
» il choisit la faiblesse pour anéantir la
» puissance. Le colosse des Philistins tomba
» devant le jeune pâtre. Du torrent dévas-
» tateur qu'Attila roulait sur Lutèce, quelle
» fut la digue? Une houlette. Pour établir
» le culte évangélique et changer la face
» de l'univers, fallut-il au juge suprême
» des conquérans et des armées?... Non,
» douze villageois ont suffi. Une femme per-
» dit le monde, une vierge l'a racheté....
» Parais, nouvelle Débora! viens guider
» le peuple de Dieu!.... »

Ezilda paraît ébranlée. — « Où dois-je
» me rendre? dit-elle, où rassemblerai-je
» ce peuple? — En nos forêts, en nos ro-
» chers, sous les remparts inaccessibles
» qu'ici nous offre la nature. Armés pour
» leur patrie, combattant pour leur Dieu,
» guidés par leur souveraine, nos mon-
» tagnards seront invincibles; ils affran-

» chiront leur province; et, n'en doutez
» point, l'exemple héroïque donné par
» les Cévennes sera suivi par la France en-
» tière. »

En ce moment, la princesse et le barde étaient arrivés à *la grotte miraculeuse*. Par l'entrée inconnue ils repassent sans obstacle; et les exilées d'Amalberge ont avec ravissement revu la lumière du jour.

En dehors de la grotte un bruit confus d'armes et de chevaux se fait entendre. C'est le secours promis; ce sont les libérateurs attendus. Les Musulmans approchent: le guerrier qui les commande est descendu de son coursier; il s'avance vers la princesse; il baisse la pointe de son cimeterre; et mettant un genou en terre, il demande humblement ses ordres.

La fille de Théobert l'examine avec surprise. Le Sarrasin est au printemps de la vie. Ses traits respirent à la fois la bravoure et la modestie, la candeur et la fermeté; il lui rappelle ces héros fabuleux que la Grèce immortalisa. C'est le bel et tendre

Hyacinthe, ami du dieu de la lumière; c'est le séduisant Ganimède, que le ciel envie à la terre; c'est l'orphelin de l'Arabie, l'adolescent de Cythérée (1).

Se rappelant le portrait fait par Gondaïr du frère d'armes d'Agobar, Ezilda reconnaît Alaor, et recommande à sa loyauté les saintes femmes d'Amalberge.

Quelle désolation parmi elles! Ezilda ne les suivra point.... Sans leur communiquer ses secrets, la princesse leur fait entendre qu'un vaste dessein occupe ses esprits; et que pour le salut de la patrie, pour servir la cause sacrée, elle est retenue en ces lieux. Zarèle ne peut s'arracher de ses bras; les sœurs hospitalières versent d'abondantes larmes. Leurs touchans adieux, leurs regrets, ont déchiré le cœur d'Ezilda.

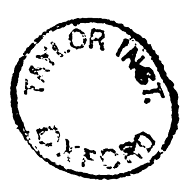
Elle est demeurée seule avec Gondaïr. Sa pensée confuse encore n'est arrêtée à aucun plan déterminé; mais poussée par quelque

---

(1) Adonis.

force supérieure, obéissant à quelque volonté mystérieuse, elle se laisse diriger par le prophète de la montagne. Son ame troublée, inquiète, est dans une attente inexplicable de triomphes et d'infortunes, d'enchantemens et de souffrances. Devant elle est une carrière de périls, à ses pieds un immense abîme : reculera-t-elle épouvantée?...Non. Le Dieu des Chrétiens lui parle; et la foi, qui sur le gouffre de la mort jette l'arche de l'espérance, l'isthme de l'immortalité, la foi, fille de l'Éternel, recouvrant à ses yeux chaque écueil de son manteau religieux, lui trace une céleste voie, le long des précipices mêmes. O piété sainte! guide sauveur des pélerins du val terrestre, rayon pur et consolateur, communication des deux mondes, lorsque tu daignes éclairer l'homme, tu viens dans toute sa longueur dorer la chaîne de ses jours.!

« — Princesse! dit le vieux de la roche » noire, j'avais prévu vos résolutions. Mes » compatriotes infortunés désespéraient du » Tout-Puissant : pour relever leurs cou- » rages abattus, ce matin même j'ai osé



» leur promettre une libératrice, leur an-
» noncer une envoyée du ciel. Non loin de
» cette caverne, au milieu des Cévennes,
» aux rochers de Carénal, ce soir vous êtes
» attendue.

» — Qu'entends-je! interrompt Ezilda:
» Nos montagnards sont déjà rassemblés?
» disposés à combattre, ils m'attendent?
» — Ils ignorent, reprend Gondaïr, que
» la vierge qui les appelle est la princesse
» des Cévennes, dont le nom chéri court,
» porté par la reconnaissance, de chaumière
» en chaumière, de montagne en monta-
» gne : ce soir il leur sera révélé à la fois et
» le nom de la souveraine et la mission de
» l'inspirée.

» — Sont-ils armés? dit l'héroïne. —
» Non, répond le barde des Gaules; ces mal-
» heureux que glace le seul nom d'Agobar,
» n'osent point encore hautement lever l'é-
» tendard de la révolte. Plusieurs même,
» n'ayant pu résister à l'ascendant de la
» terreur, ont renié le Dieu de leurs pères,
» et couvert leurs fronts du turban; mais
» le remords les poursuit, les accable; et

» pour expier leur forfait, ils voudront
» mourir en héros.

» Parmi de nouveaux Macchabées qu'E-
» zilda soit vue! qu'ils l'entendent! et,
» j'en ai le pressentiment certain, l'au-
» rore de la liberté se lèvera de nos monta-
» gnes. Que nos frères découragés retrou-
» vent leur antique vaillance, ils sauront
» retrouver leurs glaives.... Pour le Fran-
» çais, tout est armes et triomphe dans les
» Cévennes; pour le Sarrasin, tout est pré-
» cipices et trépas.

» Fille de Théobert, n'hésitez plus! que
» la Septimanie vous doive son double
» salut! qu'arrêté par une Gauloise, l'im-
» pitoyable Renégat connaisse à son tour
» les désastres! qu'il voie encore en frémis-
» sant l'enfer vaincu par une femme! et
» que sa haute renommée, venant expirer
» sur nos plages, ne résiste à la foudre des
» monts Cévennes que comme le pavillon
» du vaisseau submergé qui flotte et sur-
» nage un instant, puis sombre englouti
» pour toujours!

» — Eh bien, marchons! dit Ezilda; je

» suis prête à vous suivre. L'Eternel qui lit
» dans mon cœur sait que nul désir de
» gloire terrestre, nul orgueil de comman-
» dement n'est le mobile qui me guide;
» l'espoir de sauver la patrie, le désir de
» ramener au Seigneur de transfuges Chré-
» tiens, déterminent seuls ma résolution.
» J'irai, j'armerai les Français, je parlerai
» aux ames égarées, j'affronterai les périls
» et la mort, mais jamais je ne revêtirai
» d'armure guerrière, et jamais le sang ne
» coulera par mes mains. Gondaïr! je
» n'aurai d'autre force que la foi, d'autre
» éloquence que la piété, d'autres armes
» que la prière, et d'autre égide que le ciel. »

Au coucher du soleil, à l'heure où les montagnards au rocher de Carénal comptent se réunir et l'attendre, Ezilda doit quitter la grotte miraculeuse. La chaleur de la saison s'était répandue dans l'atmosphère en étouffantes vapeurs. Sur un sol desséché, les plantes et les fleurs expiraient; l'azur des cieux était ardent; l'espace silen-

cieux paraissait frappé de stupeur; la végétation rétrogradait interrompue; l'oiseau se taisait sous l'ombrage; et la nature, telle qu'un malade assoupi, s'offrait privée de mouvement.

Mais l'astre de la lumière est à la fin de sa course; de brûlantes nuées voilent ses derniers rayons; le vent du midi s'élève; et de longs éclairs de chaleur sillonnent au loin l'horizon.

Au nord de Lutève, adossé contre un pic élevé qui fut un volcan effroyable aux premières années du monde, le rocher de Carénal réfléchit les derniers feux de l'occident. O merveille de la nature! ce roc est une énorme masse de basaltes cristallisés, régulièrement taillés en colonnes, et perpendiculairement dressés vers la nue sans le secours d'aucun mortel. A quelque distance, au sommet de la montagne qui domine leur plateau, est un vaste cratère transformé en bassin d'où tombent en légères cascades des nappes d'eau vive et transparente. L'onde argentée se brise en sa chute contre des laves bleuâtres, puis

vient se perdre dans la vallée en un limpide ruisseau, sur un lit de sable brillant, où roulent des paillettes d'or, des grenats et des saphirs, comme aux rivières enchantées que peignent les contes arabes (1).

Au pied du roc de Carénal, aux bords du tranquille ruisseau, se penche le saule au pâle feuillage ; là, se groupent les noirs sapins : et moitié arbre, moitié racine, le frêne croît entre les pierres.

Le soleil a disparu. Des villageois de tout âge et de tout sexe sont rassemblés au lieu marqué. Le *prophète de la montagne*, dont en ces contrées l'ascendant est irrésistible, dont les ordres sont toujours suivis, en les mandant à Carénal, leur a promis une vierge libératrice; et l'espérance, la curiosité, d'heureux pressentimens, ont réuni la foule impatiente.

---

(1) Voyez Faujas de Saint-Fond, etc., et tous les écrivains déjà cités.

O honte! une partie de cette population infortunée a embrassé l'islamisme; le turban des vainqueurs ceint ignominieusement le front des apostats. Le remords, il est vrai, déchire en secret leurs cœurs; mais moins attachés à l'honneur qu'à la vie, esclaves de la terreur, les lâches n'osent ni se dévouer entièrement aux Musulmans, ni se révolter ouvertement contre des oppresseurs abhorrés. Quel projet les attire donc en ces solitudes?.... ils l'ignorent. Ils sont malheureux en eux-mêmes comme hors d'eux-mêmes; tourmentés par leur conscience, opprimés par leurs nouveaux maîtres, ils ont besoin d'un changement quelconque, d'un évènement quel qu'il puisse être. Ils cherchent vaguement un refuge, un sauveur; ou plutôt sans but ils se fuient.

L'heure n'est point écoulée, et déjà les montagnards, semblables aux Hébreux du désert, toujours avides de merveilles, et toujours doutant de leur Dieu, se lassent d'attendre et murmurent. Ceux d'entre eux qui ont abjuré la foi chrétienne joignent le

blasphème au sarcasme. Le bruit lointain de la foudre roulant sous les nuées ne retentit point dans leurs ames en prophétiques échos. Les sublimes espérances n'appartiennent qu'aux cœurs sublimes; et l'apostat, être déchu, tombé par son crime plus bas que la créature animale, a pour reprendre un noble rang un espace immense à franchir.

O merveilleuse vision!.... Tout à coup un vieillard à cheveux blancs, imposant comme le destin, calme comme la confiance, solennel comme l'éternité, semble, en s'avançant sur l'esplanade basaltique, sortir des flancs de la montagne. Une femme, une vierge, un ange suit ses pas. Le vieillard s'agenouille; d'une main il montre au peuple le ciel, et de l'autre présente Ezilda.

La fille des Gaules, du haut de sa tribune sauvage, porte ses regards vers l'assemblée. Sa tunique blanche, sur laquelle le ciel chargé d'éclairs lance par intervalles des reflets pourprés, paraît un vêtement

fantastique, tantôt de diaphanes vapeurs, tantôt d'éblouissantes flammes. En sa belle chevelure noire, dont le vent agite les boucles, s'entrelacent des feuilles d'or ainsi qu'un royal diadème. D'une lumière intérieure et divine allumée par la foi, le visage de la princesse s'offre resplendissant à la foule. Sur ses lèvres est un sourire enchanteur, doux comme un vœu de l'innocence, radieux comme un présage céleste. Les hautes colonnes de basalte, verdâtres, lustrées, recouvertes de cristaux (1), et servant de trône à l'héroïne, se colorent des teintes rougeâtres qui traversent la voûte orageuse. Alors la vierge des Cévennes, comme au milieu d'une aurore boréale, semble marcher sur les éclairs.... et devant elle, d'un front calme, chasser la foudre et les tempêtes. Ce n'est point une beauté

---

(1) A Rochemaure, dans le Vivarais, le basalte s'offre recouvert de cristaux de spath calcaire blanc et transparent. (Faujas de Saint-Fond, Mémoire sur le basalte.)

mortelle, ce n'est point la fille des hommes; non : sur ce nouveau Sinaï, devant un nouvel Israël, c'est un appel de la Providence sous une apparence visible, sous une image enchanteresse.

Parmi les villageois rassemblés l'étonnement est à son comble. De longs cris d'admiration font retentir les airs. La foule ravie, émerveillée, contemple l'envoyée du Seigneur.

D'un geste noble et gracieux, à la fois clément et sévère, Ezilda prescrit le silence. La multitude pressée obéit. Les montagnards lui prêtant une oreille attentive se défendent tout mouvement, et cherchent à retenir jusqu'à leur respiration. Le tonnerre ne roule plus; le ruisseau qui dans son onde pure réfléchit le roc merveilleux, semble s'arrêter en sa course; le bruit des cascades lointaines n'arrive plus jusqu'à ces bords. Aucune feuille ne s'agite, aucun nuage ne se meut. La nature entière se tait.

« — Peuples des Cévennes ! s'écrie » Ezilda, votre territoire est envahi, vos

» toits ont changé de maîtres, vos hameaux
» sont aux Musulmans, votre Dieu lui-
» même est chassé de vos temples, et l'an-
» tique glaive des Francs repose oisif dans
» le fourreau!.... Enfans des montagnes!
» qu'est devenue l'âpre énergie qui distin-
» guait votre nation!.... L'air pur de nos
» rochers, aujourd'hui souillé par l'Afri-
» cain impie, n'a-t-il plus un souffle pour
» la liberté! Vos filles vont peupler les
» harems des vainqueurs. Vos enfans, es-
» claves abjects, traîneront le char de leurs
» tyrans. Vous ne recueillerez vos mois-
» sons que pour le camp des fils d'Allah.
» Vos femmes, vos foyers, vos trésors, vos
» montagnes, ici rien n'est plus à vous.....
» que la honte. Méprisés, avilis, sans
» présent, sans avenir, vermisseaux fou-
» lés sous les pieds, sans être encore avec
» la mort vous n'êtes plus avec la vie.

» Gaulois dégénérés! la plaine est l'hum-
» ble territoire de la conquête et de la ser-
» vitude; mais les montagnes, les marais
» et les lacs, voilà les imprenables cita-
» delles du courage et de la liberté. Ar-

» mez-vous ! nos rochers, nos torrens,
» nos forêts et nos précipices, tout com-
» battra pour la patrie. Elle est couverte
» de défenseurs ; parmi ses nombreux ci-
» toyens, elle a de vigoureux athlètes; son
» sol énergique et fécond produit de l'a-
» cier et du fer; il ne lui manque... que
» des hommes.

» Peuples ! rappelez-vous vos aïeux.
» César et ses vaillantes armées avaient
» soumis l'Europe entière : il s'avança vers
» ces contrées... O prodige de l'héroïsme !
» ici, devant un montagnard (1) recula
» le maître du monde.

» Fils des Cévennes ! l'Arabe et ses
» coursiers, le Sarrasin et ses légions, Ago-
» bar et ses janissaires, les croyez-vous
» donc invincibles? Ah ! que le patrio-
» tisme rentre en vos ames; et devant
» l'héroïque espérance fuiront les honteu-
» ses alarmes. Dieu seul est maître de la
» victoire, et nous combattrons pour sa

---

(1) Vercingintorix.

» cause. Il brise comme un vase d'argile
» le conquérant audacieux, et d'un atome
» imperceptible fait souvent un colosse im-
» mense. La colonne de feu d'Israël peut
» apparaître à nos déserts, et sur son
» passage enflammé dévorer, en guidant
» nos pas, les bannières du faux pro-
» phète. »

L'inspirée des Gaules s'interrompt... de bruyantes acclamations l'applaudissent...... Alors, tels que ces langues enflammées qui descendirent l'esprit saint aux apôtres, les rayons orageux qui par intervalles tombent sur elle en rubans de feu semblent autant de messagers célestes, autant de révélations divines.

« — Mais je vous parle du Seigneur,
» reprend-elle avec véhémence ; et sur
» cette rive, en croirai-je mes yeux ! des
» Français ont ceint le turban !... Malheu-
» reux ! entendez la foudre ! elle joint sa
» voix à mes accens ; elle entr'ouvre à vos
» pieds l'abîme... Descendez au fond de
» vous-mêmes, interrogez votre cœur nu,
» et, seuls en face de votre conscience,

» osez subir son jugement! Lâches! votre » indigne peur de la mort ici vous immole » à jamais. Hommes frappés par l'infor- » tune! prisonniers! esclaves! proscrits! si » votre vie est sans reproche, ah! sur la » terre où tout est passager, pour vous » que de consolations!... L'arbitre divin » récompense, et l'éternité vous attend. » Mais vous, hommes souillés par le » crime! quand l'adversité vous accable, » apostats! traîtres! sacriléges! est-il un » espoir pour vos ames, un soulagement » pour vos maux? Le souverain juge pu- » nit, et l'éternité vous attend! »

Elle dit : et le lointain roulement du tonnerre accompagne ces derniers mots. On dirait qu'un triste et douloureux reproche est parti des cavernes retentissantes; elles semblent prononcer lentement, en leurs murmures prolongés, quelque sourde réprobation. La nature, si calme l'instant d'avant, paraît violemment agitée. Un cri de repentir et de douleur s'élève du pied de la montagne, et répété

par les échos porte au loin ce terrible mot : « *l'éternité ! l'éternité !* »

Humiliés, désespérés, les apostats tombent à genoux. Leurs regards, à la fois dirigés sur le ciel et sur Ezilda, demandent grâce à tous les deux. Avec transport ils ont arraché de leur front le tissu déshonorant qui le couvrait. Ils déchirent avec fureur le turban du prophète arabe; et l'œil baigné de larmes, les bras tendus vers l'inspirée, ils implorent le pardon céleste.

Sur le visage de l'héroïne éclate une divine joie, une vive reconnaissance. Son regard sublime se lève vers l'immortel séjour comme une prière de salut, puis se baisse vers la foule repentante comme un rayon de miséricorde.

« — Fils des Gaules ! dit Ezilda d'une voix
» ferme et solennelle ; ainsi qu'après une
» tempête, le soleil reparaît vainqueur,
» et se dégage des nuées, sortez des té-
» nèbres du crime ! relevez-vous de vos
» douleurs. Brisez-vous, chaînes de l'en-
» fer ! Tombez, vêtemens de l'impie !
» Cœurs repentans, le ciel pardonne. »

En prononçant ces paroles, la princesse, un genou en terre, étend sa main pure et clémente vers la multitude prosternée. Son ame tout entière semble s'épandre sur les esprits; le pardon céleste est sorti de sa bouche; et la bénédiction de Dieu même semble, aux coupables montagnards, descendre du rocher d'Ezilda. Des nuages pommelés traversent en ce moment les cieux avec rapidité. Se divisant au-dessus des montagnes de Carénal, ils prennent des formes fantastiques; et la foule enthousiasmée croit voir soudain des légions d'anges balançant, du sommet des airs, des palmes sur le front de la vierge.

Les ombres commençaient à remplacer la lumière. Les montagnards au bord du ruisseau, dressent un bûcher au Seigneur, en guise d'autel expiatoire. Bientôt une flamme brillante s'en élève; elle monte en droite ligne comme le feu sanctifié des holocaustes d'Abel. En ce brasier, tombent jetés avec horreur, les croissans, les écharpes, les turbans, toutes les marques d'apostasie, tous

les vêtemens des enfans d'Ismaël. Là, parmi ce peuple assemblé, plus de découragement! plus d'alarmes! Son aveuglement se dissipe : et par ses cris multipliés, il proclame, ivre d'espérance, la régénération des Cévennes.

L'onde du ruisseau et les arbres qui l'avoisinent, le rocher de Carénal et ses colonnes de basalte, éclairés par les flammes du sacrifice, présentent un spectacle magique. La nature sombre et sauvage s'offre en un sublime appareil.

Ezilda s'est relevée : « — Chrétiens! s'écrie-t-elle, le ciel est satisfait; la terre ne » l'est point encore. Les Musulmans occupent la Gaule; l'Europe tremble épouvantée; soldats français, où sont vos » glaives?... donnons l'exemple à l'univers, » brisons le joug de l'infidèle! Guerre aux » hordes du faux prophète! Guerre à l'infâme Sarrasin! Enfans de la victoire, aux » armes!

» — Aux armes! aux armes! » répète la population entière.

De farouches accens de guerre et de ven-

geance ont éclaté de toutes parts. Près de l'autel expiatoire une troupe de vieillards s'avance : « — Fils des Cévennes, s'écrient-» ils, vous combattrez jusqu'à la mort : ju-» rez de ne plus prendre de repos que la pa-» trie ne soit sauvée!

» — A la face de l'Éternel, nous le ju-» rons! nous le jurons! » répètent mille voix confondues; et d'un accord général, d'un mouvement unanime, toutes les mains étendues vers le bûcher accompagnent le serment guerrier.

« — Demain, à cette même heure, s'écrie » à son tour Gondaïr, du rocher où pen-» dant toute la scène il était demeuré en » prières, réunissez-vous en ces lieux! l'hé-» roïne qui vous appelle, que Dieu vous a » députée, et qui pour le salut de la France » va vous conduire à la victoire, est la » princesse des Cévennes, est la magnanime » Ezilda. »

Il dit; un nouvel enthousiasme a saisi tous les cœurs. Les montagnards veulent s'élancer aux pieds de leur souveraine adorée, mais le ruisseau large et profond qui les sé-

pare du rocher met un obstacle à leurs désirs. N'importe!... à la nage ils vont le traverser. D'un geste Ezilda les arrête. « — De» main, je reviendrai, leur dit-elle.... » et la princesse a disparu.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE IV.

Nobles élans de l'imagination, essor des grandes âmes, vous que le mortel envieux, égoïste et vulgaire, nomme dédaigneusement, dans le cercle étroit de son esprit, exagérations et délire, pensées sublimes du génie! ah, vous êtes les révélations de la puissance primitive de l'homme, ou les pressentimens de sa grandeur future. Ezilda! vous dont l'exaltation des sentimens éternisera la mémoire! vous êtes en harmonie avec les cieux, le serez-vous avec la terre? Substance trop forte pour l'humanité, l'enthousiasme, flamme immortelle, dessèche ce qui n'est que terrestre, et, pour échap-

per à sa prison, dévore le sein qui le nourrit. L'astre déplacé, hors du système universel, peut-il rouler calme et paisible! Hélas! calomnié par l'injustice, mal compris par la multitude, persécuté par l'envie, le génie arrive à la gloire, mais il n'atteint pas le bonheur; et souvent, enfant des orages, il disparaît dans les tempêtes.

L'heure marquée par Gondaïr pour le nouveau rassemblement des montagnards à Carénal, cette heure impatiemment attendue, est enfin arrivée. Les vassaux d'Ezilda, secrètement armés, se sont réunis à la hâte. Le feu sacré de l'honneur et de la vaillance étincelle en leurs regards. A leur voix, à leur appel, à leurs récits, une foule de jeunes Francs s'est déjà jointe à eux; la troupe à chaque instant s'est grossie; et quinze cents soldats, les uns portant l'arc des Scythes, les autres le glaive des Sicambres, attendent le signal des combats.

Le jour fuit. La belle vallée de Carénal, comme une jeune veuve d'un matin, s'est couverte de crêpes sombres, et cache mo-

mentanément ses riches parures et ses charmes. Parmi les montagnards, la vierge de Lutève a paru; les plus vives acclamations l'accueillent. Tous les guerriers se pressent autour d'elle : les uns cherchent à toucher les vêtemens de l'inspirée; les autres avec transport baisent la trace de ses pas. Aussi calme que belle, aussi confiante que pure, Ezilda, vêtue de blanc, s'avance au milieu de la foule enthousiaste; ses cheveux noirs sont couverts d'un long voile dont le tissu léger flotte au gré des airs; son maintien est grave, auguste et solennel : sur la plage ténébreuse et sauvage, c'est le génie de la patrie se réveillant au cri des peuples, c'est l'ange des inspirations héroïques souriant aux fils de la gloire.

La naissante armée s'était nommé des chefs : c'est à eux qu'Ezilda s'adresse. Un cercle guerrier prend ses ordres. Elle expose en partie aux principaux montagnards le plan qu'a conçu sa grande ame; elle reçoit de nouveau leur serment patriotique, de nouveau harangue les troupes; puis se pla-

çant à leur tête, et les guidant à l'ennemi, elle s'enfonce dans les montagnes.

Non loin de Carénal, au sommet d'un roc escarpé, s'élevait le fort de Ségorum jadis bâti par les Romains, et d'un abord presque inaccessible. Sur le penchant de la montagne, une chapelle célèbre attirait depuis nombre d'années tous les pélerins de la Gaule; consacrée à Notre-Dame des Cévennes, elle avait été bâtie par Thierri III, dernier roi de France, en accomplissement d'un vœu; et de nombreux miracles s'opérant dans cette église à plusieurs époques de l'année, les étrangers affluaient à Ségorum.

Cette place de guerre appartenait à la princesse des Cévennes : mais plusieurs bataillons français venant au secours de la Septimanie s'étaient emparés de ce poste important, par ordre de Charles Martel, et pour en assurer, disaient-ils, la défense. Une forte garnison s'y était établie; et cependant Agobar venait d'enlever par surprise la citadelle qui, protégée par Notre-Dame des Cévennes, passait aux yeux du

peuple pour imprenable. Cette nouvelle conquête des infidèles, en faisant évanouir le prestige merveilleux qui jusqu'à ce jour avait environné la chapelle, portait le coup le plus funeste à la sainte cause des Chrétiens. Ayant perdu toute confiance en leur divine patrone, les montagnards de tous côtés se soumettaient sans résistance à leurs vainqueurs. Le fameux temple est abandonné. N'attirera-t-il plus en ses murs les pélerins et leurs offrandes, les étrangers et leurs richesses!...

Il importait donc, pour rendre à l'opinion publique son antique énergie, pour relever la foi des montagnards et rallumer en eux le flambeau du courage, de reconquérir Ségorum. La princesse a formé ce hardi projet : il ne peut réussir que par des moyens surnaturels, que par un céleste secours. Cette idée eût arrêté toute autre, elle détermine Ezilda. Pour réhabiliter la chapelle, un miracle était nécessaire.

Et n'est-il point indispensable d'assurer à ses troupes quelque refuge protecteur : l'héroïne a tant de périls à braver! Une ar-

mée innombrable de Sarrasins entourait Lutève, et lui en défendait l'approche. Sans une citadelle guerrière, que deviendraient ses soldats errans, ses cohortes aventurières!... nulle espérance, nul salut, s'ils ne frappent un coup hardi. Le dessein en est pris; il faut réveiller les provinces françaises au bruit d'un exploit inattendu, étonner les vainqueurs eux-mêmes, arrêter le char des conquérans; il faut qu'une fille des Gaules, en s'emparant de Ségorum, reprenne la clef des Cévennes, lève l'étendard de la liberté, montre au royaume son devoir, présente aux peuples un prodige, et, couronnée par la victoire, prélude au salut de l'Europe.

Cependant le découragement est dans les armées de Charles Martel. Montpellier, Nîmes, Avignon, sont tombés au pouvoir du Renégat. *Moronte*, duc de Provence, vient de livrer lâchement à l'ennemi sa personne et son territoire. Une partie du Dauphiné, Arles, Marseille et autres villes, appartiennent aux Musulmans. Luitprand, roi des

Lombards, traite avec Agobar. L'Italie est menacée du sort de l'Ibérie et de la France méridionale : la terreur est dans tous les royaumes chrétiens (1).

O bizarrerie de la destinée!... ô contrastes inconcevables! tandis que les plus puissans potentats de l'Europe ne songent qu'aux moyens d'échapper aux féroces Mahométans par de honteuses concessions ou des retraites déshonorantes, une femme et quelques montagnards, inaccessibles à l'effroi, inconnus des grands de la terre, ne s'occupent que de conquêtes, n'aperçoivent que des lauriers; et sans alliés, sans richesses, phalange errante, à peine armée, vont en se jouant des périls attaquer les maîtres du monde.

Au milieu de gorges profondes, à travers les rochers et les précipices, Ezilda conduit ses guerriers et prescrit à tous le silence. Gondaïr n'est point auprès d'elle; par son

---

(1) Voyez Daniel, Mézerai et autres historiens.

ordre, il est allé parcourir le nord des Cévennes. Annonçant partout une libératrice, s'introduisant dans les manoirs ainsi que dans les chaumières, le vieux barde appelle aux combats les habitans de la province : tel depuis, prêchant la croisade, l'ermite Pierre armait les peuples. Gondaïr, prophétisant la victoire aux montagnards soulevés, somme, au nom du ciel et de la patrie, les châtelains et leurs vassaux, de se porter vers Ségorum où les attend leur suzeraine.

La nuit est obscure; son pâle flambeau ne luit point encore. Les troupes de l'héroïne hâtent leur marche audacieuse : ils descendent le long d'un sentier rude et escarpé pratiqué sur le flanc d'une haute montagne. Soudain Ezilda s'arrête. Un étroit vallon est à ses pieds; traversé par une rivière, il est terminé par un bois. De la rive opposée s'élève un immense rocher, hérissé d'arbres à l'orient, et dont le plateau est couronné d'imprenables fortifications. De loin, cachée par des taillis, la princesse examine les redoutes ennemies : elle distingue

confusément les sentinelles du rempart : elle observe les pâles feux des tours d'observation. « — Montagnards! voilà Ségorum,
» dit-elle; c'est le premier chaînon de nos
» fers; qu'il soit brisé, les autres tombent;
» un triomphe, et nous sommes libres!

» Sur le penchant du roc de Ségorum,
» voyez ce monument pieux dont la flèche
» pyramidale se détache d'entre les arbres...
» eh bien! là, demain nous rendrons grâces
» à Dieu d'une grande victoire. Soldats
» français! en ce moment, sous la chapelle
» miraculeuse, il nous est tressé des cou-
» ronnes par la patrone des Cévennes. »

A ces paroles prophétiques, des cris d'allégresse répondent. L'héroïne contient les transports de ses milices belliqueuses. Sa troupe était divisée en deux corps, elle en rassemble les chefs, et leur adresse ce discours :

« — La citadelle de Ségorum m'est con-
» nue; mon père l'a fortifiée, et j'ai souvent
» parcouru avec lui son enceinte et ses
» alentours. Vous, première cohorte! mar-
» chez au midi de la place, et vers la grande

» porte d'entrée : la route qui y monte est
» large et peu rapide : tâchez de la gravir
» sans bruit avant le lever de la lune qui
» bientôt éclairera les cieux ; et commencez
» l'attaque aussitôt mon signal donné.

» Vous, seconde cohorte, aussi vaillante
» mais moins nombreuse ! dirigez-vous à
» l'occident. Escaladant les rochers à la fa-
» veur des ténèbres, essayez de parvenir
» sans être vus au donjon crénelé que vous
» apercevez d'ici. Un fossé peu profond en
» défend l'approche : glissez-vous sous ces
» retranchemens. Au pied de la muraille
» est une poterne assez mal construite et
» presque toujours mal gardée. Vous avez
» des massues et des haches, renversez sur
» ses gonds vieillis la porte souterraine ; et
» dans la citadelle introduits, jetez-y le
» trouble et la terreur.

» Quant à moi, suivie de trente hom-
» mes seulement, c'est à la tour de l'orient,
» c'est au plateau nommé l'*inaccessible* que
» je vais conduire mes pas. Il est un esca-
» lier inconnu du vulgaire et de la nouvelle
» garnison, qui, taillé dans la roche et

» voûté d'arbustes sauvages, m'ouvre une
» secrète voie jusqu'à la fameuse esplanade.
» Chefs de la première cohorte, que vos
» regards constamment fixent le fort orien-
» tal. Sitôt qu'une flamme s'en élèvera, que
» l'attaque soit commencée, j'en aurai
» donné le signal. »

Elle dit, et continue sa marche. Bientôt, protégés par les ténèbres, ses bataillons traversent inaperçus la rivière et la vallée, puis au fond d'un bois se séparent. Chaque cohorte se rend à son poste; et la princesse de Lutève au loin déjà les perd de vue.

Quel moment pour Ezilda! Ses beaux yeux sont levés au ciel.... elle paraît en attendre quelque ordre, en implorer quelque secours, en recevoir quelque lumière. Elle est immobile, elle écoute.... ses lèvres pures d'où s'échappe comme un souffle divin, semblent échanger de secrètes paroles avec de célestes esprits. Une touchante mélancolie est empreinte sur son visage; son ame pressent la victoire, et cependant son ame souffre. En abordant une carrière de gloire, elle

sent que pour elle c'en est fait du repos et du bonheur... Une larme a coulé de sa paupière.... C'est le dernier adieu de l'humaine faiblesse.... Elle tourne la tête vers Ségorum; son front brille d'un nouvel éclat; la fille des hommes n'est plus, l'inspirée des cieux se révèle.

Les guerriers qui la suivent gravissent le roc oriental, mais déjà leurs pas sont arrêtés. Plus de route ouverte, plus de sentier praticable. Devant eux la montagne est à pic. A droite sont des masses informes de granit, obstacles insurmontables. A gauche est un ravin obscur et profond d'où s'élèvent des bois touffus. « — Ecartons » ces rameaux épais, dit l'héroïne, osons » descendre dans ce gouffre. »

Les montagnards obéissent. Avec une peine extrême, mais avec une infatigable persévérance, ils se frayent une voie. A l'aide de leurs sabres, ils se font jour à travers les buissons, et atteignent enfin le fond du précipice. O surprise! là, ainsi qu'Ezilde le leur avait annoncé, ils trouvent une sorte d'escalier qui, tournant entre les ro-

chers, monte au fort, et constamment obstrué d'arbustes conduit jusqu'à la plate-forme.

Arrivée presqu'au sommet de la montagne, la princesse, par une ouverture dans le taillis, regarde la tour peu élevée qui domine le plateau. Au pied de cet antique bâtiment est une porte en barreaux de fer solidement fermée, et d'une force inébranlable. Sur les créneaux veille une sentinelle assidue. Que peut faire Ezilda? S'approcher sans être vue est impossible. Donner le signal promis à ses cohortes est une entreprise inexécutable. Que résoudre! que devenir! le moment est décisif, l'heure est solennelle... un échec perd à jamais la patrie, un succès peut sauver la France.

Les montagnards observent Ezilda : aucun d'eux ne peut la comprendre; son projet est inexplicable. Ah! sans doute, tous les mortels furent créés d'une même substance; et cependant de la pensée de l'homme vulgaire à l'inspiration du génie sublime, combien l'intervalle est immense!...

« — Demeurez cachés en ces lieux, dit la

» fille de Théobert à son faible détachement;
» je vais seule aborder l'esplanade ; lorsque
» je lèverai ma main droite, et vous mon-
» trerai l'occident, emparez-vous de l'en-
» nemi. »

Surpris de ces étranges paroles, et ne pouvant se les expliquer, les montagnards entre eux se regardent, et ne font aucune réponse. Seule, montée à l'esplanade, que peut entreprendre Ezilda! où est l'ennemi dont il est possible de s'emparer!... Les guerriers restent interdits ; mais enthousiastes de la princesse, plus ils la trouvent incompréhensible, plus ils la trouvent admirable ; plus elle tente l'impossible, plus elle obtient leur confiance : ils attendent plus qu'une victoire, car ils comptent sur un miracle.

Alors l'astre des nuits se lève à l'horizon comme une vierge resplendissante apportant un divin message. Ses rayons argentés, se brisant contre la tour orientale, versent à grands flots sur le rocher inaccessible de mystérieuses clartés. Un léger vent du midi s'est élevé; se glissant à travers le feuillage,

il semble murmurer de magiques accens. L'air est suave et parfumé ; son souffle est asiatique et chargé d'harmonies ; la nature, telle qu'une amante voluptueuse que l'obscurité favorise, s'offre voilée et caressante.

Tout à coup, aux yeux de la sentinelle du fort, du milieu des touffes fleuries qui bordent le plateau solitaire, une vierge, éblouissante d'attraits, sort comme par enchantement. Les feux du disque nocturne éclairent l'apparition : le musulman, qui seul garde ces remparts, assuré que la plateforme est inaccessible à tout mortel, se persuade que les rayons de la lune se concentrant en un même lieu, et s'étant à la fois condensés, sont devenus une substance visible, ont pris une forme divine, et lui présentent par avance l'image d'une des houris qui l'attendent aux champs élyséens du prophète.

Saisi d'une admiration mêlée d'une sorte de terreur, le factionnaire la contemple. Son voile, que le vent rejette en arrière, découvre entièrement son visage : jamais rien d'aussi beau ne s'était offert au soldat.

Malgré lui-même, et sans savoir ni ce qu'il fait ni ce qu'il éprouve, il s'agenouille, laisse tomber son cimeterre ; et du haut de la tour, en son délire, lui tendant les bras, d'un air inquiet et passionné, il s'écrie : « — Etre céleste!... que me veux-tu?

» — Descends vers moi, jeune guerrier! » répond la fille de Lutève. La voix enchanteresse d'Ezilda, son doux appel, son irrésistible regard, achèvent la séduction. Dans les veines du Sarrasin circule une flamme brûlante ; son ame est dans le ravissement, et tous ses sens sont dans l'ivresse : « — Vierge » des régions éthérées ! a-t-il repris avec » transport, qui t'envoya vers moi? — Le » ciel. »

Le musulman n'hésite plus ; il abandonne les créneaux, descend à la hâte l'escalier intérieur de la tour, arrive à la porte basse, en tire les nombreux verrous, l'ouvre précipitamment, et vient aux genoux d'Ezilda tomber en esclave soumis.

La princesse a levé sa main vers l'occident... et les montagnards cachés non loin, s'élancent aussitôt sur le factionnaire pro-

sterné. Les uns le désarment, les autres s'emparent de la porte. Un glaive levé menace le sarrasin, il va périr : « —Non, s'écrie » Ezilda, qu'il vive! point de sang! dans la » carrière de la gloire ne débutons point par » un meurtre. Chrétiens! que jamais parmi » nous des captifs ne soient des victimes! »

Elle dit, et monte l'escalier du fort. Suivie des siens, elle est parvenue au sommet de la tour; puis là, tandis qu'en un réduit obscur on renferme le prisonnier, l'héroïne, rassemblant à la hâte quelques fascines, allume un énorme brasier, et donne le signal de l'attaque.

Mais déjà les combats avaient commencé. La première cohorte assiégeante qui gravissait la roche escarpée, aux rayons de la lune avait été aperçue des remparts du midi par les vedettes d'observation. Surpris de l'audace de cette poignée d'assaillans, le commandant de Ségorum avait fait sortir de la place un détachement de Sarrasins; et près de la grande porte du fort une action s'était engagée.

Les Sarrasins, fondant sur les Français, ont porté le désordre dans leurs rangs. Les montagnards déploient une intrépide bravoure; mais mal commandés, mal disciplinés, ils combattent sans ordre et sans plan; peu à peu leur belliqueuse ardeur se ralentit. Ezilda n'est point avec eux, et le découragement les gagne. Leur entreprise audacieuse commence à leur paraître une folle témérité. Entourés d'ennemis, ils ne songent plus à vaincre, mais à se défendre. Ils se débandent, ils vont fuir.... O prodige! une flamme étincelante brille aux remparts de l'orient; ce n'est point de l'esplanade du rocher qu'elle s'élève, c'est des créneaux mêmes de la tour. Plus de doute! la noble fille des Cévennes est sous les murs de Ségorum. Le premier signal d'une femme est le premier triomphe des Gaules.

Le feu du brasier d'Ezilda, qui, comme un phare de victoire, tourbillonne au milieu des airs, couvre de sanglantes couleurs les sentinelles musulmanes. Les noires murailles de la citadelle réfléchissent des clartés incendiaires. La terreur, ainsi qu'une

vapeur orageuse, court de vedette en vedette, de redoute en redoute, de bataillons en bataillons. Parmi les assiégés la consternation se peint sur tous les visages, la confusion est dans tous les rangs, et l'alarme est universelle. « — Aux armes! aux » armes! trahison! crient les sentinelles » arabes. — *Ezilda, victoire et miracles!* » répond la cohorte française.

Les montagnards ne songent plus à battre en retraite, ils foncent sur leurs ennemis avec la fougue de l'audace et l'assurance du succès. A leur tour ils portent la mort, et jettent devant eux le désordre. Les Sarrasins fuient, les Français les poursuivent; et sous la grande porte d'entrée, les vainqueurs avec les vaincus, pêle-mêle, se précipitent.

Cependant, calme au milieu de l'épouvante générale, le commandant de la forteresse a rassemblé sa garnison : il fait refermer sur les montagnards les portes de Ségorum. Il rallie les fuyards; et montrant à ses soldats combien est faible la troupe qui les attaque, il rend la vaillance à leurs ames, et cerne l'imprudente cohorte.

Mais le courage des Français s'accroît avec les dangers ; formant un bataillon carré, ils bravent les légions ennemies. Le carnage devient horrible.... les Musulmans combattent avec rage ; quelques-uns d'entre eux tiennent d'une main un flambeau résineux, et de l'autre leur cimeterre ; le sang ruisselle ; les casques, les turbans, les sabres, les boucliers, roulent du haut des remparts. La phalange française est rompue. De sinistres lueurs éclairent l'effroyable mêlée. Chaque soldat saisissant corps à corps un ennemi, ne lâche prise que lorsque le cri de la mort ou le râle de l'agonie, en proclamant son triomphe, lui commande de passer à une autre victime. Bientôt, obscurci par une noire fumée, le terrain jonché de cadavres et couvert de brûlantes torches que tiennent encore les Sarrasins expirans, s'offre comme un lac de sang, de bitume et de flammes, d'où s'élèvent des figures menaçantes, où s'entassent des corps livides, sur lequel des spectres se débattent.

Les guerriers chrétiens s'affaiblissent, ils désespèrent du succès, pour la seconde fois

ils succombent.... Soudain du donjon de la forteresse partent de nouveaux cris d'alarmes. Le commandant arabe y vole. Six cents montagnards en sont maîtres.

A peine introduite dans la place, Ezilda, de la tour où brûlaient les feux du signal, s'était rendue par des passages souterrains à la poterne occidentale. Elle avait ouvert cette autre issue à sa seconde cohorte, et marchait à sa tête au secours de la première.

« — Trahison! trahison!... » crient les Musulmans en fuite que poursuit la nouvelle armée. « — *Ezilda, victoire et mi-» racles!* » répondent les Français secourus. Leur triomphe n'est plus douteux.

Aux remparts où se fit le plus horrible carnage, la vierge des Cévennes paraît. De nombreux flambeaux l'éclairent et l'entourent. S'appuyant sur une blanche bannière elle tient une épée, c'est celle du commandant de Ségorum que sa troupe a fait prisonnier. « — La citadelle est rendue, dit » l'héroïne, que tout combat cesse à l'in-» stant! »

A ces mots, des acclamations redoublées portent aux nues le nom glorieux d'Ezilda; les Musulmans désarmés tendent leurs mains aux fers; tout est vaincu, tout est soumis; et portée en triomphe par les vainqueurs, la souveraine des montagnes plantant son drapeau sur le fort, prend possession de sa conquête.

Parmi les chefs sarrasins, relevés couverts de blessures du champ de bataille, se trouve le jeune Alaor. Après avoir conduit les filles d'Amalberge jusqu'aux premiers postes français, il s'était rendu à Ségorum par ordre de son maître, y avait porté des dépêches au commandant, et devait en repartir le lendemain. La princesse de Lutève environne l'ami d'Agobar des serviteurs les plus attentifs et des soins les plus empressés: égards flatteurs, secours de l'art, consolations de tout genre, rien n'est épargné pour sauver la vie d'Alaor.

Ezilda s'est fait conduire aux prisons de la forteresse, où sont renfermés, dit-on, plusieurs bataillons français. Elle en ouvre

elle-même les portes. Quelle est sa surprise! C'est Léodat et ses guerriers dont elle vient de briser les fers. Devant la grotte miraculeuse, blessé, ne pouvant combattre, cerné par des légions ennemies, le prince des Avernes avait été forcé de se rendre ainsi que son faible détachement; et c'était à Ségorum que les Musulmans avaient conduit leurs captifs.

« — Ange libérateur ! s'écrie Léodat en » apercevant Ezilda, ce sera donc toujours » à vous que je devrai la vie ! »

Et tombant à ses pieds il presse avec passion sa main contre ses lèvres. « — Ce n'est » point à moi, répond la vierge modeste, » qu'il faut adresser vos actions de grâces. » Quand la cause sainte triomphe, c'est » Dieu qu'il faut remercier. — Oui, répète » avec véhémence le noble chef, oui, c'est » Dieu qu'il faut remercier, ce Dieu qui, » créant en vous un chef-d'œuvre dont le » ciel lui seul était digne, daigna vous envoyer à la terre. »

A ces mots, une vive rougeur a coloré les joues d'Ezilda. Aux yeux de la foule

guerrière, agenouillé devant elle, le jeune et beau Léodat, presque guéri de sa blessure, a fait éclater, en son énergique réponse, plus que de l'admiration, plus que de la reconnaissance. « — Chevalier, levez-» vous, dit la fille de Théobert troublée; » ne songeons plus qu'à nos devoirs, ne » songeons plus qu'à la patrie. — Je ne me » lèverai, reprend vivement Léodat, que » quand vous aurez exaucé ma première » prière. Héroïne des Gaules! permettez » que désormais mes soldats et moi ne mar-» chions que sous vos bannières! souffrez » que Léodat à l'avenir soit votre premier » lieutenant!...

» — L'armée de Charles Martel vous ré-» clame, interrompt la princesse. — Me » réclame! répond le chef, à quels titres? » et de quels droits? Suzerain puissant des » Avernes, indépendant de la couronne, je » ne combats point pour le maire du palais, je » ne m'arme que pour la France. Charles, » auquel je prête assistance, n'a point de » lois à me prescrire. Je puis choisir mon » étendard, et ne reconnais plus que le vôtre

» — Le voici! dit Ezilda le lui présen-
» tant, je le remets entre vos mains. Prince,
» votre illustre nom m'est connu, votre
» vaillance est renommée, commandez à
» mes montagnards. — Sous vos ordres, »
s'écrie le chef; et saisissant la blanche bannière dont le pal doré resplendit à la lueur des flambeaux comme un brandon enflammé : « — Français ! reprend-il avec
» impétuosité, voilà l'étendard du salut,
» le drapeau de la liberté !... Et voici, pour-
» suit-il en montrant Ezilda, la provi-
» dence des Cévennes, le talisman de la
» victoire ! »

La fille de Théobert se retire à la tour de l'orient. Après tant de fatigues et d'agitations, elle a besoin de quelques momens de calme. Léodat veille sur le fort, tout est tranquille à Ségorum ; au fond de la retraite qu'elle s'est choisie, elle se dérobe aux hommages qui l'obsèdent. Les honneurs ne l'enivrent point : l'encens de la terre l'effraie. Quoique bien jeune encore, elle connaît les humains ; elle sait qu'ici-bas l'héroïsme et le

génie, tantôt repoussés par le dédain, tantôt accueillis par l'enthousiasme, bien que des lauriers les couronnent, n'ont que des palmes contestées; et que le mortel illustre, traduit au tribunal des contemporains, coupable de sa supériorité, a besoin de s'en faire absoudre.

Plusieurs heures de repos ont suffi pour ranimer ses forces; elle s'éveille avec le jour. Sa première pensée est à l'Eternel. La porte à barreaux de fer, par laquelle elle s'introduisit dans la place, est sous l'étage qu'elle occupe : la route inconnue qui la conduisit à l'inaccessible plateau mène à la chapelle révérée de Notre-Dame des Cévennes. La veille, avant la prise de Ségorum, la princesse avait fait le vœu secret, si le ciel secondait son entreprise, de se rendre seule avant l'aurore au saint temple de la montagne pour y remercier le Tout-Puissant, et pour y porter en offrande à sa sainte patrone quelque dépouille de l'ennemi.

Fidèle à sa promesse, Ezilda se lève; elle prend le glaive et le bouclier que lui remit

le commandant arabe en rendant sa citadelle; et, d'un voile épais enveloppée, elle descend l'escalier de la tour : reconnue par les factionnaires, elle se fait ouvrir toutes les portes : elle traverse rapidement l'esplanade ; et par le sentier taillé dans le roc elle descend à la chapelle.

L'église de Ségorum n'était bâtie que depuis vingt-sept ans. A cette époque la reine de France avait donné un héritier à Thierri III ; et des réjouissances publiques avaient célébré la naissance de Clodomir.

Mais l'enfant royal ayant à peine vu trois printemps, est tombé dangereusement malade ainsi que sa mère. Persuadé que l'air salubre du midi peut seul guérir la reine et son fils, le monarque se rend avec eux à Marseille, et de là s'embarque pour Narbonne. O malheur affreux ! une horrible tempête écarte le vaisseau de Thierri des nombreux bâtimens qui l'escortent ; et loin de tout secours, jouet de la tourmente, il est attaqué par un pirate algérien. L'équipage se défend avec intrépidité ; vains efforts !

il va succomber.... « — O Notre-Dame des
» Cévennes ! s'écrie le roi, sauve Clodomir,
» et sur le mont de Ségorum un temple te
» sera consacré ! »

Pour ranimer le courage de ses défenseurs, la reine, malgré sa faiblesse, s'élance à travers une nuée de flèches ennemies, et montrant son fils aux soldats ranime leur vaillante audace. Mais au milieu de la mêlée un javelot funeste atteint le jeune Clodomir, et s'enfonce dans sa poitrine. Son sang a rejailli sur sa mère.... Ce spectacle change la bravoure française en rage. Les soldats luttent en désespérés contre les élémens, les Africains et les orages ; leur persévérante énergie surmonte tous les obstacles. Bientôt la tempête s'apaise, et le pirate a fui vaincu.

Le vaisseau du roi regagna la côte ; Clodomir guérit de sa blessure ; et le vœu de Thierri fut loyalement accompli. Une chapelle magnifique fut élevée à la Vierge sous les remparts de Ségorum ; et près de l'autel fut placé un tableau représentant la reine au moment où parmi ses guerriers

une flèche atteignit son fils. A la droite de ce tableau s'offrait une statue en marbre : c'était Thierri à genoux prononçant le vœu solennel.

L'aurore éclairait les montagnes; et le dôme immortel était sans nuage; l'oiseau murmurait sous la feuillée les premiers accens du réveil. Ezilda marche à pas pressés. Que de fois, accompagnant son père, elle suivit ce même sentier! que de souvenirs il lui rappelle!.... La chapelle était peu éloignée du fort : déjà la princesse de Lutève est sous la voûte révérée.

De nombreux cierges, allumés dans la nuit par des fidèles reconnaissans, en réjouissance de la prise de Ségorum, illuminent le sanctuaire. L'autel est décoré de fleurs. Récemment l'encens y fut brûlé : et pourtant l'église est déserte. Sous les parvis sacrés la fille de Théobert est seule. Elle avance.... Voilà le temple où dans son enfance elle adressa ses premiers vœux au Seigneur! voilà le tableau qui charma ses

premiers regards ! Hélas ! il représente le jeune descendant de Clovis dont elle fut l'épouse aux yeux de l'Eternel ! Voilà la statue du dernier roi, de ce Thierri à la mémoire duquel elle a voué une sorte de culte !... Que d'images vénérées l'environnent ! Ezilda se prosterne.... Ce lieu ne lui rappelle que des pertes et des malheurs, et cependant un religieux attendrissement jette en ses sens un charme indéfinissable. Sa rêverie est douce, mais vague ; sa pensée est pour ainsi dire interrompue. Au temps de l'innocence, la réflexion a des suspensions solennelles ; en ce calme passager, l'ame que n'égare plus l'imagination s'arrête entre le ciel et la terre, et là semble faire une pause.

La princesse a déposé contre l'autel le glaive et le bouclier sarrasins. Revenue à elle-même, elle rend grâces au Dieu des armées de son éclatante victoire ; elle oublie les dangers qu'elle a courus, les maux qu'elle a soufferts ; et de favorables présages viennent porter la joie dans son cœur. Ah ! presque toujours à l'âge heureux de

la jeunesse, un inconcevable enchantement pare l'avenir : le mystère de nos destinées s'offre à nous coloré par l'espoir et l'inexpérience. Rejetant le positif pour l'idéal, nous refusons de comprendre la vie; et le besoin inné du bonheur nous en tient lieu quelquefois.

Ezilda prie avec ferveur. Ses mains sont jointes. A son doigt brille un anneau d'or. La fiancée du fils des rois regarde en soupirant la bague d'alliance qui jadis lui promettait le trône; elle se rappelle le jour de solennités où le descendant de Clovis conduisit ses pas à l'autel : « — O Clodomir! s'é» crie-t-elle, élevant sa douce voix et » regardant la statue de Thierri, Clo» domir!... »

Elle ne peut achever, un bruit inopiné l'interrompt... de sourdes rumeurs se font entendre : elle tourne la tête, et debout, derrière elle, aperçoit un guerrier d'une stature élevée, dont l'attitude est menaçante, et qui l'observe attentivement.

Il est seul. Appuyé sur son glaive il est immobile. Le casque d'or qui couvre sa

tête est surmonté d'un panache rouge et noir; sa visière est baissée : il n'a point de bouclier, point de cuirasse. Les plis d'un long manteau enveloppent sa taille. Sa contenance est martiale; son port est majestueux; et pourtant sa personne est entourée d'inexplicables terreurs. Semblable au froid simulacre d'un héros des temps reculés, il s'offre gigantesque et funèbre. Sa subite apparition à la vue est comme un pressentiment horrible à la pensée : homme ou spectre, l'inconnu semble une première sommation de la fatalité.

Non moins troublée que surprise, la princesse agenouillée se relève; puis recouvrant son courage habituel, elle examine le guerrier. A ses noires pensées il s'arrache brusquement; il s'approche d'elle, et d'une voix sombre et sinistre : « —Femme » imprudente! lui dit-il, quel Clodomir » appelles-tu? — Homme farouche! ré» pond Ezilda sans s'émouvoir, de quel » droit m'interroges-tu? — Je suis Ago» bar! » s'écrie le Renégat furieux, haus-

sant sa visière. — « Je suis Ezilda ! » répond la vierge paisible en relevant son voile.

Le chef des Sarrasins reconnaît l'héroïne d'Amalberge. Plus frappé que jamais de son éblouissante beauté, non moins étonné de son calme héroïque : « — Ezilda !... » répète-t-il, et quelque pénible souvenir paraît l'agiter vivement. « Tu te nommes » donc Ezilda ? »

Il croise ses bras sur sa poitrine, et la regarde fixement. « — Jeune fille ! reprend- » il, tu es belle ; on t'aime sans doute.... » Quel est donc celui qu'en ces murs, » seule, et la nuit, tu viens chercher ? » — Celui qu'en tous lieux on retrouve, » qu'on ne cherche jamais en vain, qui » veille sur moi, l'Eternel. — Et Clodo- » mir !.... dit le Renégat contraignant son » courroux et du ton le plus ironique, ce » Clodomir que je viens de t'entendre ap- » peler ! pourquoi lui adresser tes prières?... » Chrétienne ! à l'arbitre suprême as-tu » donné ce nouveau nom ? ou bien, de » l'être que tu chéris, as-tu fait ta divi-

» nité?..... S'il en est ainsi, je te plains;
» car, semblable à tout autre Dieu, ton
» Clodomir ne répond point, et me paraît
» sourd à ta voix.»

Trop grande, trop sublime, et trop pure pour s'irriter d'un tel discours, Ezilda garde le silence; mais le regard d'indignation qu'elle a laissé tomber sur le chef musulman est la plus éloquente des réponses. Elle a relevé ses yeux vers le tableau placé près de l'autel; c'est à des mânes augustes qu'elle s'adresse; et l'expression de son visage révèle, au Renégat troublé, le Clodomir qu'elle invoquait.

« — Se pourrait-il !.... s'écrie Agobar,
» tu pleurerais le fils des rois ?... » Son accent s'est adouci; la teinte féroce répandue sur ses traits a totalement disparu. Un attendrissement involontaire a subjugué cette ame terrible. « — Femme inconce-
» vable! a-t-il repris, pour donner des re-
» grets aussi touchans à la mémoire du
» prince français, je t'en conjure, ré-
» ponds-moi; de grâce, parle! qui es-tu?...
» — Qui je suis!... répond Ezilda; je

» n'ai jamais caché mon nom, je ne m'a-
» baisse point à la feinte. Je suis la prin-
» cesse des Cévennes, et fus en des temps
» plus heureux la fiancée de Clodomir. »

Agobar pousse un cri douloureux. Mille pensées diverses, toutes plus cruelles les unes que les autres, se succèdent tumultueusement en son ame; et le bouleversement de ses traits peint le désordre de ses esprits.

« —Vous! s'écrie-t-il hors de lui-même,
» vous la fille de Théobert! la fiancée de
» Clodomir !.... »

Ses dents fortement serrées laissent à peine un passage à sa voix; son œil est hagard; sa respiration est coupée; et son front, avec violence, frappe une des colonnes du temple.

« — D'où peuvent naître ces transports?
» reprend la fille de Lutève, à votre tour
» répondez-moi. Agobar! parmi les Chré-
» tiens quel nom portiez-vous autrefois?—
» Malheureuse! dit le Renégat, tremblez
» que je ne vous l'apprenne! — En quoi
» pourrait-il m'effrayer? répond l'héroïne,

» Entre nous qu'est-il de commun? Nous
» sommes étrangers l'un à l'autre.—Étran-
» gers l'un à l'autre! répète le chef égaré
» saisissant la main d'Ezilda : non, nous
» ne le sommes point, nous ne devions point
» l'être, nous ne le serons jamais.

» — Grand Dieu! quel accent! quel dé-
» lire! dit la princesse alarmée cherchant
» à retirer sa main d'entre les siennes;
» guerrier musulman, laisse-moi! — Vous
» avez cessé d'être libre. — Prétendrais-tu
» me retenir? — Je le puis, et j'en ai le
» droit.—Qui te l'a donné? —Votre père.
» A mon sort le vôtre est lié.... — C'en est
» trop, interrompt la vierge indignée, au-
» dacieux ennemi! rappelle-toi donc qui
» nous sommes. — Tu me braves! s'écrie
» Agobar, un mot va me venger de toi. Je
» suis..... — Achève. — Clodomir.

» — Clodomir!....» répète Ezilda, et reculant avec horreur jusqu'aux marches de l'autel, «Renégat, qu'oses-tu me dire!...»

Agobar maîtrise ses transports; et, calme, n'est que plus effrayant. L'effet qu'a produit sa fatale révélation ne l'étonne point;

et cependant son indomptable orgueil en est révolté. Sur ses traits est un dédain sauvage, c'est le défi du désespoir. En son regard est une ironie farouche, c'est un sarcasme à la destinée.

« — Fiancée de Clodomir! a-t-il repris,
» aux yeux du Créateur dont ici vous êtes
» venue implorer l'assistance, et qui veille
» à votre bonheur, vous êtes l'épouse d'A-
» gobar. »

Ezilda recouvre ses forces et toute l'énergie de son ame. « — Quel que soit l'homme
» à qui mes destins soient liés, répond-elle,
» je me soumettrai sans murmure à la vo-
» lonté du Seigneur. Le crime seul dés-
» honore, et je conserve une ame pure. Que
» je monte vers Clodomir, ou descende vers
» Agobar, je n'en suis pas moins Ezilda.

» Mais penses-tu que dans un guerrier
» apostat, dans un conquérant sarrasin, sur
» quelques paroles insensées, je reconnaisse
» Clodomir ? »

Agobar aussitôt jette son gantelet, tire un anneau d'or de son doigt, et le présentant à la princesse : « — Ouvrez cette bague

» nuptiale, lui dit-il, le nom du fils de
» Thierri, le vôtre, et les armes de France
» font reconnaître Clodomir. »

Ezilda prend l'anneau. Celui qu'elle reçut à l'autel ne l'a jamais quittée. Elle confronte les deux bagues. Exactement semblables, ils portent les mêmes armes, les mêmes dates, les mêmes noms.

« — Te faut-il d'autres preuves ? poursuit
» Agobar. Prends ce glaive, il a déjà frappé
» ta vue ; c'est l'épée royale de mon père,
» c'est le seul héritage de Clodomir... Jette
» les yeux sur ce tableau. Un javelot vint
» frapper à la poitrine le jeune descendant
» de Clovis. La blessure fut profonde ; l'em-
» preinte en dut être ineffaçable : regarde
» le sein d'Agobar ! »

Il dit, se débarrasse de son manteau, entr'ouvre sa cotte de mailles ; et, sur la poitrine du guerrier, la princesse aperçoit la cicatrice de Clodomir. Il ne lui reste plus aucun doute. Elle a reconnu cette même cicatrice que dans les jeux de son enfance l'héritier du trône français offrit souvent à ses regards.

Ezilda ne profère plus un mot. Pour la première fois de sa vie son cœur palpite avec violence, et son courage l'abandonne. Sur le glaive de Thierri qu'Agobar vient de lui remettre, et que sa main tremblante soulève, ses longues paupières baissées ont laissé tomber quelques larmes.

Qu'elle était belle en ce moment! Ce n'était plus l'amazone de la forteresse, triomphante inspirée des cieux; c'était la vierge des montagnes, simple fille de la nature. Ses touchantes larmes, sa muette résignation, son éloquente douleur, sont parvenues, ô nouveau prodige! à toucher l'ame d'Agobar. Il s'approche d'elle; son visage trahit son émotion. « — Ezilda!... » s'écrie-t-il, puis il s'interrompt.

Mais en son accent quelle expression! en ce seul mot que de paroles! en cet appel quel sentiment!... La princesse a reporté sur lui ses beaux yeux humides de larmes. Elle tressaille; auprès d'elle en un instant Agobar a changé d'aspect. L'homme des extrêmes s'abandonne au charme enivrant qui le captive; il la contemple avec admi-

ration; et sa mâle physionomie ne peint que tendres sentimens, n'exprime que pensées généreuses. Jamais guerrier plus majestueux, jamais mortel plus éclatant de beauté n'avait paru parmi les hommes. Quelque chose d'enchanteur s'échappait de son regard, un irrésistible prestige environne encore le héros. La vierge laisse retomber sa tête sur son sein, lui rend son anneau d'alliance, pousse un profond soupir, et se tait.

« — Tu me hais, reprend Agobar d'une » voix étouffée. Tu dois me haïr; sans doute » je l'ai mérité... Mais ne te crois pas liée » au Renégat; non, Ezilda; redeviens li- » bre! Clodomir te rend tes sermens. Re- » prends sa bague et brise-la !...

» — Jamais! dit l'héroïne attendrie : je » ne le veux, ni ne le dois. La mort seule » brisera nos nœuds. Te croyant descendu » dans la tombe, j'ai fait vœu de n'être ici- » bas l'épouse d'aucun autre mortel. Tu ne » peux me rendre mes sermens, mais ici » tu peux davantage... Agobar, rends-moi » Clodomir !

» — Jamais! répète à son tour le guer-
» rier. Dans la carrière périlleuse où me jeta
» la fatalité, j'ai marché à pas de géant :
» reculer ne m'est plus possible. Séparons-
» nous, et pour toujours!

» — Non, s'écrie Ezilda d'une voix sup-
» pliante, et le retenant par son manteau;
» sur cette réponse sinistre je ne te laisserai
» point me quitter; un instant, quelques
» mots encore!...

» — Enchanteresse! dit le Renégat la
» regardant avec compassion, je ne puis
» plus être séduit. Ta beauté charme mes
» yeux; ton courage étonne mes esprits;
» tes accens troublent ma raison; mais rien
» ne parle plus à mon cœur. Il est devenu
» semblable à la plante desséchée sur la-
» quelle tombent vainement les feux vivi-
» fians du soleil, ou les douces rosées de
» l'aurore.

» Incomparable créature! si tu pouvais
» connaître en quels abîmes de souffrances
» Clodomir fut précipité, en quelle épou-
» vantable route il fut poussé par le destin,
» tu le plaindrais, toi qui sais plaindre.... Oh!

» qu'il fut torturé ce cœur au fond duquel » tu ne peux lire !... Hélas ! au début de la » vie, comme toi je crus à la justice céleste; » mais j'avançai en âge ; et sur cette terre » où je cherchais une équitable providence, » je ne vis jamais que les succès de la perfidie ou les victoires du hasard. Vertueux, » j'y fus une victime, et coupable un triomphateur.

» — Infortuné ! dit Ezilda ; ton Dieu » t'envoya des épreuves ; tu n'y vis que des » injustices : avais-tu le droit de sonder ses » secrets desseins ? La terre est-elle juge du » ciel ! Tu veux comprendre l'Eternel, » homme, te comprends-tu toi-même ! » Lorsqu'il eût fallu te soumettre, superbe, » tu t'es révolté ; et passager de quelques » jours sur un océan orageux, toi-même » as submergé ton vaisseau. Ah ! si ton » ame.....

» — C'est assez ! interrompt le Renégat. » C'est trop ! Ton langage m'irrite.... En » cette enceinte qui t'amène ?.... — Et toi-même, dit la princesse, en ce temple » que viens-tu faire ? — J'y venais, répond

» Agobar, pour m'assurer s'il était vrai
» qu'une Française téméraire avait osé par
» stratagème s'emparer du fort de Ségorum.
» Sous ce déguisement et suivi de plusieurs
» Sarrasins, j'y venais.... »

Il s'arrête.... il vient d'apercevoir à l'autel le glaive et le bouclier du commandant arabe. « — Quelle main, reprend-il avec
» véhémence, a déposé là cette armure?...
» Tu gardes le silence, il suffit : maintenant
» tout est éclairci : la femme audacieuse
» m'est connue. L'héroïne de Ségorum, c'est
» toi!.... Ce ne pouvait être que toi!... Le
» nierais-tu?.... — Si j'eusse trahi ma pa-
» trie, répond avec calme Ezilda, si j'eusse
» abjuré mes devoirs, je pourrais me ca-
» cher aux hommes, et désavouer mes ac-
» tions; mais me renier lâchement, quand
» ma conduite est sans reproche, et lors-
» qu'aux Chrétiens que j'armai le ciel ac-
» corde la victoire, tu ne peux l'attendre
» de moi.

» — Le hasard, s'écrie le Renégat, m'a
» donc servi au-delà de mes vœux. Mon

» ennemie est en ma puissance. Je vais, je
» dois m'emparer d'elle.

» — L'oseras-tu ! dit l'inspirée.

» — Insensée! poursuit Agobar, pour avoir
» soulevé quelques rebelles, tu te crois déjà
» la libératrice des Gaules. Tu t'es montrée
» à la multitude ; le merveilleux a pris sur
» elle son ascendant accoutumé ; ton fana-
» tique langage, ton mystique enthousiasme
» ont abusé des montagnards, ont égaré des
» cœurs crédules ; mais avec toi tombera
» le prestige : de tes Chrétiens victorieux je
» briserai le palladium.

» — De mes Chrétiens victorieux Dieu
» seul est le palladium, répond avec éner-
» gie la princesse. Chef superbe! attaque-le
» ce Dieu qui couvre les siens de son égide.
» De ce côté de la tombe il t'observe, mais
» c'est de l'autre qu'il t'attend.

» — Sarrasins! crie Agobar furieux, cette
» femme est notre ennemie : emparez-vous
» d'elle à l'instant! »

A ces mots, des obscures galeries de la chapelle une horde africaine s'élance.... en dehors un bruit lointain se fait entendre :

« — Sarrasins ! les Français approchent,
» s'écrie l'héroïne chrétienne : à vos pieds
» l'abîme est ouvert. »

Elle a monté les marches de l'autel; ses yeux brillent d'un éclat surnaturel. Appuyée contre la pierre sainte, et la main levée vers le ciel, elle semble, aux Musulmans intimidés, l'ange des derniers jugemens.

Les Maures s'arrêtent interdits à l'entrée du sanctuaire. L'admiration, l'effroi, la surprise, ont enchaîné leurs mouvemens; leurs pieds paraissent attachés au marbre du saint parvis. « — Une femme vous inti-
» mide! dit Agobar avec le sourire du dé-
» dain ; lâches ! exécutez mon ordre !... —
» Une femme vous le commande ! inter-
» rompt la vierge des Gaules, Dieu l'in-
» spire, retirez-vous ! »

Ses paroles ont retenti sous les voûtes de la chapelle comme un écho du firmament, comme une voix de l'Eternel. Le Renégat, pour la première fois, est désobéi par ses troupes. Pour rompre le charme qui les fas-

cine, il ne lui reste qu'un moyen, s'emparer lui-même d'Ezilda.

Vers l'autel il se précipite.... La fille de Théobert a pénétré ses desseins : saisissant le bouclier arabe offert à la patrone du temple, entre eux elle étend cette égide, et d'une voix solennelle s'écrie : « — Descendant de Clovis! arrête! »

Sur l'armure étincelante d'or du commandant de Ségorum, les nombreux flambeaux du sanctuaire ont concentré tous leurs rayons. Tel qu'un miroir ardent, tel qu'une armure enchantée, le bouclier lance des gerbes de lumière ; et le Renégat, devant lui, croit voir une cascade de feux. Déjà troublé par les discours d'Ezilda, égaré par les divers sentimens qui bouleversent son ame, désespéré de ses propres transports, aussi furieux contre lui-même que contre l'héroïne, il se sent frappé d'un inconcevable vertige. Son sang gonfle ses veines ; un éblouissement subit lui dérobe l'aspect d'Ezilda ; tout tourbillonne autour de lui ; et s'il n'eût trouvé à s'appuyer con-

tre une des colonnes du temple, le chef sacrilége tombait au pied des autels.

Rompant un lugubre silence, une voix prononce ces mots : « — Musulmans! vo-» tre heure a sonné. » A ces nouveaux accens d'Ezilda, les Maures se réveillent de leur stupeur. Ils jettent autour d'eux un regard effaré : de toutes parts ils sont cernés par les vainqueurs de Ségorum.

Ayant appris que la princesse de Lutève était sortie du fort, Léodat n'avait point douté qu'elle ne se fût rendue à la chapelle; et inquiet de sa longue absence, il avait volé sur ses traces.

Les Sarrasins ont tiré leurs cimeterres; ils essaient de se défendre. Inutiles efforts! ils tombent dispersés et vaincus sous le glaive des montagnards. « — Rends les ar-» mes! dit Léodat s'avançant vers le René-» gat. — Plutôt mourir! » dit Agobar, saisissant son épée royale.

Et se réfugiant sous le tableau du sanctuaire, contre la statue de Thierri, le vaillant chef prêt à périr veut du moins vendre cher sa vie.

Son intrépidité plus qu'humaine impose à la troupe assaillante. Les plumes rouges de son casque, qui jamais aux champs de bataille ne flottèrent que triomphantes, s'élèvent encore avec orgueil en cette enceinte au-dessus de tous les guerriers. Vingt glaives à la fois menacent sa poitrine, vingt glaives à la fois sont repoussés; sans cuirasse, sans bouclier, Agobar privé de tout secours, seul, environné d'ennemis, inabordable et comme grandi par ses exploits, est encore l'homme invincible.

Du haut des marches de l'autel, Ezilda contemple avec admiration les merveilles de la vaillance. Agobar est contre la statue de son père, et ses traits sont ceux de Thierri. Le monarque est représenté un genou en terre, demandant au ciel le salut de son fils. La reine, au fond du tableau qui pare la sainte muraille, montre à ses soldats Clodomir, et supplie la nature entière de secourir le fils de France. La vierge des Cévennes pâlit; le Renégat disparaît à ses yeux : l'héritier des rois le remplace. La gloire qui rayonne sur le front du vainqueur

de l'Ibérie est encore une nouvelle preuve qu'il est prince français. Le laissera-t-elle immoler ?..... C'est Clodomir ; c'est son époux.

Le prince des Avernes vient de blesser son fier ennemi. Le sang d'Agobar a coulé. La fille de Théobert aussitôt s'élance au milieu des combattans. Entre Léodat et le chef des Sarrasins, elle élève le bouclier qu'elle tenait encore, et s'écrie : « — Ezilda » l'ordonne, Français ! respectez ce héros ; » que sa personne soit sacrée ! Agobar est » mon prisonnier. »

Sa majestueuse attitude, la dignité de son langage, sa noble fermeté, ses accens, pourraient-ils manquer leur effet ? Le combat cesse à l'instant même ; et chaque glaive avec respect se baisse devant Ezilda.

« — Prince ! retournez vers le fort ! dit » l'inspirée à Léodat ; » et s'adressant au Renégat : « Vous ! chef des Musulmans, » suivez-moi ! »

D'une main prenant la main d'Agobar, de l'autre elle écarte la foule avec son bouclier ; les rangs s'ouvrent devant elle. Le

long de la nef, entre une haie de soldats étonnés, elle entraîne son prisonnier; et sans proférer un seul mot, elle parvient jusqu'au portail de l'église.

Là, l'héroïne s'arrête. Le cheval arabe d'Agobar non loin hennit sous le feuillage. « — Fils de Thierri ! dit-elle, ton coursier » t'attend, fuis ces lieux !.... Le ciel, la pa- » trie et l'honneur m'ont tous trois dicté » mon devoir : ô Clodomir ! tous trois aussi » maintenant te dictent le tien. Rappelle- » toi cette journée.

» — Etre adorable et merveilleux ! répond » Agobar avec enthousiasme, eh comment » pouvoir t'oublier !... »

Trop vivement ému, il ne peut poursuivre... Il presse avec attendrissement la main de sa libératrice; sa voix tremble, son cœur se gonfle.... « — Magnanime Ezilda ! » reprend-il, quand nos bagues furent » échangées, quel heureux sort m'était pro- » mis !.... Le trône de France et ton cœur. » Que d'espérances j'ai trompées ! que de » félicités j'ai perdues !... Bannis-moi de ton » souvenir... O la plus sublime des mor-

» telles ! Au printemps même de ma vie,
» même avant les jours criminels, je n'étais
» point digne de toi. »

Il s'éloigne précipitamment; puis, retournant sur ses pas: « —Ezilda! une prière
» encore! une grâce dernière !.... Sous les
» murs de Ségorum, Alaor est ton captif;
» rends-moi mon jeune frère d'armes ; daigne promettre à Agobar de lui renvoyer
» son ami.

». — Je le promets à Clodomir, » répond la vierge des Cévennes; et dans le temple elle est rentrée.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE V.

La princesse est retournée à la citadelle. Eloignant Léodat et ses chevaliers, elle s'est retirée dans sa tour : après la terrible scène de la chapelle, la solitude lui est nécessaire. Elle ne peut se dissimuler que sa conduite a dû paraître aux montagnards mystérieuse, blâmable et peut-être même insensée. La chrétienne exaltée a défendu les jours du musulman féroce ; elle a fait plus encore, elle lui a rendu la liberté, elle a même dirigé sa fuite. Ne pouvant justifier son action en divulguant le véritable nom d'Agobar, Ezilda, dont le mensonge ne souilla

jamais les lèvres, s'est tue, et n'a rien expliqué.

Cet inconcevable silence sur un évènement aussi important que la prise du chef ennemi, confond toutes les pensées, et ouvre un champ vaste à toutes les conjectures. Les guerriers de Ségorum n'osent interroger Ezilda sur l'étrange motif qui l'a portée à briser les fers du plus implacable ennemi de la France; mais ils se consultent entre eux, observent ses moindres actions, épient ses plus légers mouvemens, pèsent chacune de ses paroles; et toujours la trouvant sublime, approuvant jusqu'à ses mystères, ils l'admirent plus que jamais.

En sera-t-il partout de même?... Non. L'héroïne qui bientôt occupera les cent voix de la renommée, ne pourra point en tous lieux par sa présence imposer à la calomnie. Au loin, par Charles Martel et la France, elle sera vue sous mille formes, envisagée sous mille aspects, et jugée de mille manières.

Que de sentimens douloureux accablent

la princesse ! L'héritier des Mérovingiens, l'époux qu'elle a tant regretté, Clodomir, n'a point perdu la vie !... Mais Clodomir est le Renégat ! le roi de France est Agobar !.. Au trouble de ses esprits, à l'agitation de son cœur, Ezilda ne peut se méprendre. Le chef des Sarrasins, le Renégat blasphémateur, le redoutable ennemi des Chrétiens, Agobar enfin.... l'intéresse. Et peut-il en être autrement ! il est le fils de Thierri. Sa vie est toujours en quelque sorte liée à la sienne ; et malgré ses forfaits, il est encore Clodomir. Ah ! sans doute non moins malheureux que coupable, il fut la victime d'une irrésistible fatalité. Sous cette enveloppe barbare dont il cherche à se revêtir, à tous momens et malgré lui, perce une ame grande et sensible. Ses crimes furent du destin, ses belles actions sont de lui. L'étonnante beauté du héros, sa vaillance surnaturelle, sa colossale renommée, ce qu'il a dit de ses infortunes, l'ascendant qu'elle a pris sur lui, tout en son cœur plaide sa cause. Hélas ! semblable au vaisseau battu par la tempête, qui, parmi les rescifs dont il est

environné, jette la sonde et se décharge de ses agrès, sans autre attente qu'un naufrage, Ezilda ne voyant qu'abîmes autour d'elle, y plonge au hasard ses pensées sans voir de route praticable et sans lumière protectrice.

Désormais comment agira-t-elle?.... Si pour le mortel encore épargné par le destin, et possédant sa force entière, le grand théâtre du monde est souvent une arène hérissée de lances, où chaque atteinte fait blessure, où la gloire même est un écueil, où la louange est un poison... que sera-t-il ce même théâtre pour l'être qu'un choc inattendu a presque atterré dès son entrée dans la carrière, et qui, forcé de se cacher sous d'impénétrables secrets, affaibli par des combats intérieurs, entravé par de pénibles devoirs, n'y peut plus marcher d'un pas libre!

Ezilda se rend près d'Alaor. Le jeune élève d'Agobar voudrait lui exprimer sa reconnaissance des soins qu'elle lui a fait prodiguer et du vif intérêt qu'elle lui témoigne, mais elle lui prescrit le silence :

il est dangereusement blessé : toute émotion pourrait lui être fatale ; et, lui promettant de revenir bientôt, elle se retire sans avoir osé même lui annoncer que sa liberté lui serait rendue.

Ainsi que Gondaïr l'avait prévu, la prise de Ségorum, premier revers des infidèles, a retiré les Chrétiens abattus de leur affreuse léthargie. L'étonnante victoire d'Ezilda rend à la célèbre chapelle ses miracles et sa puissance. La foi, la confiance et la valeur rentrent dans les ames françaises ; et par toute la Gaule, la nouvelle inattendue des triomphes de l'inspirée est comme l'ordre d'un soulèvement général, l'étincelle d'un embrasement.

De tous côtés arrivent à Ségorum, des vivres, des soldats et des armes. Les Ruthènes (1), les Gabales (2), une partie des

---

(1) Peuples du Rouergue.

(2) Peuples du Gévaudan.

Volces arécomiques (1), les Helviens (2); ces mêmes peuples qui jadis, sous leur roi Biduit (3), surent opposer aux Romains et à Fabius deux cent mille combattans, accourent en foule se ranger sous les drapeaux de l'héroïne. Bientôt la citadelle ne peut plus contenir les nombreux renforts qui sans interruption se succèdent. Heureux du succès de sa mission, le vieux de la roche noire est de retour auprès de sa souveraine. D'innombrables bataillons campent autour de la forteresse, et brûlent de voler aux combats. Léodat organise ces milices guerrières, les divise en cohortes, les passe en revue, leur nomme des chefs, les harangue et les discipline.

Cependant le héros des Sarrasins pour-

---

(1) Peuples du Bas-Languedoc.

(2) Peuples du Vivarais.

(3) Voyez Histoire générale du Languedoc, par des bénédictins de Saint-Maur, tom. 1, liv. 1; — Val. Max., l. 9, c. 6, n. 3.

suit ses conquêtes le long des côtes de la Méditerranée. Informé des redoutables armemens de la fille de Théobert, que jusqu'alors il avait paru dédaigner, il fait marcher contre les audacieux de Ségorum une de ses plus redoutables divisions. L'ordre est par lui donné d'exterminer tous les rebelles, d'incendier leurs hameaux et leurs villes, de ne faire aucun prisonnier... mais de respecter Ezilda. Aux commandans qu'il fait partir pour l'expédition des Cévennes, telles sont ses dernières paroles: « — Malheur à vous! malheur aux vôtres! » si quelqu'un d'entre vos soldats ose lever » une main sacrilége sur la princesse de » Lutève! »

Au couchant de Ségorum est une vaste plaine nommée Labrod où l'armée chrétienne s'étend. Les infidèles s'avancent à grandes journées; bientôt les ennemis seront en présence; la bataille va se livrer. Les montagnards avec impatience attendent le signal de l'attaque. Ils appellent à grands cris la Gauloise victorieuse. Ils

ont besoin de sa présence ; en leurs rangs il faut qu'elle se montre : Ezilda traversant la plaine en doit faire un champ consacré. La terre qu'elle aura foulée ouvrira l'abîme vengeur où doit s'engloutir l'infidèle.

Au loin des tourbillons de poussière ont annoncé les mécréans : la trompette guerrière a sonné... Des portes de Ségorum, un char brillant s'est élancé. Les belliqueux coursiers qui le traînent, en leur essor impétueux, effleurent à peine la terre. En peu d'instans il atteint la plaine ; et dans la déité qui le guide les montagnards émerveillés reconnaissent la fille des Gaules.

Sans casque, sans bouclier, sans cuirasse, elle est seule au milieu du char. Son front est rayonnant de résolutions héroïques et d'espérances glorieuses. A travers les rangs français et avec rapidité, telle qu'une pensée sublime, elle passe resplendissante : « —Soldats chrétiens ! » s'écrie-t-elle, leur montrant les Sarrasins, puis la voûte azurée ; « le laurier de la terre, ou les cou-

» ronnes du ciel! partout une gloire cer-
» taine! ici deux immortalités! »

Elle dit, et semblable à l'aurore, elle paraît, éclaire, éblouit. Du haut de son char, elle a versé sur les braves de la patrie, non les largesses terrestres de la création, mais les inspirations divines du Créateur, l'enthousiasme, la piété, l'héroïsme et le dévouement.

Élevant sa blanche bannière où brille en lames azurées le signe sacré du salut, à son armée elle commande.... et la bataille est engagée. Entourée d'un escadron composé de Léodat et de ses plus vaillans chevaliers, Ezilda fend les cohortes musulmanes, jette au milieu d'elles le désordre et la mort, appelle à sa suite les Chrétiens, et de loin se tournant vers eux en agitant son étendard, leur semble la victoire elle-même.

Aux camps des fils d'Allah, déjà le bruit s'était répandu qu'une image surnaturelle guidait aux combats les rebelles; cette image leur apparaît, et leurs esprits frappés n'aperçoivent plus que prestiges qui les entourent, que fantômes qui les terrassent. Les

traits lancés contre la vierge invulnérable semblent reculer devant elle, ou tomber sans force à ses pieds, comme repoussés par quelque bouclier invisible. Le char de l'inspirée leur paraît flamboyant : la terreur devient générale.

« — *Ezilda ! victoire et miracles !* » crient les vainqueurs de Ségorum. Les Arabes se débandent ; l'insubordination éclate parmi eux : ils frappent de leurs cimeterres les chefs qui, voulant les rallier, les menacent et les arrêtent. Au lieu de combattre les Francs, ils tournent leurs armes contre eux-mêmes ; un esprit de vertige et de démence a saisi l'armée infidèle. Sous le glaive des soldats chrétiens, une moitié de la division d'Agobar a péri ; l'autre s'est rendue prisonnière au prince des Avernes. Léodat s'est couvert de lauriers. La plus brillante et la plus complète victoire a couronné les armes françaises.

Les combats ont cessé. Au champ d'honneur, la foule triomphante se presse autour de l'héroïne, et la contemple, non comme

une mortelle admirable, mais comme une émanation céleste, comme un symbole miraculeux. Fière de la gloire de ses troupes, mais calme au milieu des triomphes, Ezilda remerciant les cieux et leur rapportant ses succès, s'offre à la multitude ravie, belle des prodiges de la journée, radieuse de sa reconnaissance.

Les montagnards ont dételé ses coursiers : ils traînent avec orgueil et délire le char triomphal de la vierge. L'enthousiasme des vainqueurs se change en une sorte d'adoration fanatique. César, dominateur de l'univers, se rendant au Capitole à travers les flots bruyans d'une population exaltée, entendit moins d'acclamations que la libératrice des Gaules montant le roc de Ségorum.

. . . .

Fuyant les hommages éclatans qui l'environnent, la fille de Théobert s'est dérobée à tous les regards. Puis seule, selon sa promesse, elle retourne auprès de l'ami d'Agobar. Couché sur le lit des souffrances, Alaor reprenait par degrés ses forces.

Sa blessure se refermait lentement; ses jours étaient hors de danger; cependant abattu comme la fleur froide et languissante que le soleil n'échauffe plus, et qui se penche décolorée loin des rayons vivifians, Alaor, séparé d'Agobar, et se croyant à jamais prisonnier, semblait étranger à la vie, insensible aux douleurs physiques, hors de la nature animée.

La présence d'Ezilda pouvait seule apporter quelques consolations au frère d'armes d'Agobar. La voyant entrer, il soulève sa tête appesantie, et sourit; mais son sourire est triste, et sur son visage pâle il a doucement glissé comme un rayon tremblant du flambeau des nuits sur la blanche statue d'un mausolée.

« — Alaor, dit la princesse, votre blessure est refermée. Souffrez-vous moins ?
» — Plus que jamais. J'ai recouvré le sentiment, je puis réfléchir sur mon sort, et j'appelle en vain Agobar.... Noble Gauloise, vous venez, dit-on, de remporter de nouveaux succès : qu'est devenu l'homme des victoires ? — Ses Musul-

» mans...... dit Ezilda. — Et que me font » ses Musulmans!..... que me fait le reste » du monde! l'illustre Agobar, où est-il?

» — Il ne combattait point à Labrod: » on croit qu'aux bords de la Méditerranée » il guide ses phalanges arabes.

» — Ah! s'écrie Alaor avec feu, puisse » la gloire lui être fidèle!....— Ah! répond » vivement Ezilda, puisse le ciel éclairer » son ame! puisse l'Eternel veiller sur » lui!....

» — Qu'entends-je! dit le guerrier, à la » fois surpris et charmé, qui? vous! prier » pour Agobar! — Je prie pour toute ame » égarée..... — Egarée!.... répète avec une » émotion visible le frère d'armes du René- » gat, par cette étrange réponse que vou- » lez-vous me faire entendre? — Confi- » dent chéri d'Agobar, poursuit Ezilda, » vous connaissez sa vie entière, je le sais: » votre trouble vous a trahi, vous ne m'a- » vez que trop comprise. — Eh, quel in- » térêt, reprend Alaor, cherchant à ca- » cher son agitation, quel intérêt peut » prendre une Française à l'ennemi de son

» pays ! Agobar est chef musulman. —
» Oui ; mais il fut guerrier chrétien. »

A cette réponse le Sarrasin se redresse avec précipitation sur son séant. « — Qui » vous a dit qu'il fut chrétien ? — Lui- » même, répond Ezilda ; dans la chapelle » de Ségorum il s'est fait reconnaître à » moi.

» — Se peut-il ?... étonnante femme ! et » quels titres pouvez-vous avoir à la con- » fiance d'Agobar ?....

» — Les plus justes, les plus sacrés ; je » suis la princesse des Cévennes, et la fille » de Théobert.

» — Juste ciel !.... Que viens-je d'ap- » prendre !...... Vous l'épouse de Clodo- » mir !.... — Alaor, interrompt la vierge, » paix ! vous avez nommé votre chef. »

L'héroïne de Labrod raconte alors à l'ami dévoué d'Agobar l'entrevue de l'église et le fatal combat de l'autel. Les yeux d'Alaor se remplissent de larmes. « — Vous » l'avez sauvé ! lui dit-il avec transport..... » Angélique beauté !... pourquoi d'affreux

» destins vous séparent - ils ! Ah ! vous
» étiez digne d'être à lui.

» — Je lui ai promis votre liberté, dit
» la princesse en terminant son récit;
» et lorsque vous pourrez quitter cette
» forteresse, moi - même je briserai vos
» fers.

» — Cher Agobar ! s'écrie avec enthou-
» siasme le guerrier, au sein des plus af-
» freux périls, au bord même des précipi-
» ces, tu pensais à ton frère d'armes !... tu
» redemandais ton ami !.... »

L'excès de la joie et de la reconnaissance étouffe quelques instans sa voix; cependant l'émotion violente qu'il vient d'éprouver, loin de lui devenir fatale, lui a rendu de nouvelles forces. « — Auguste prin-
» cesse, poursuit-il, ah ! sans doute au
» fond de votre ame une secrète horreur
» s'attache au nom de renégat; mais du
» moins avant de condamner entièrement
» un héros vaillant et magnanime qu'ont
» accablé des malheurs sans exemple,
» écoutez l'histoire de sa vie : puis quand
» vous m'aurez entendu, jugez vous-

» même Clodomir, et prononcez sur Ago-
» bar! »

Il dit; la princesse de Lutève accède avec empressement à son désir. Alaor se recueille un moment, rassemble ses souvenirs, retrouve une énergie nouvelle, et prend la parole en ces termes.

« Thierri III régnait; et la France, considérablement agrandie par les victoires et les conquêtes de Charles Martel, maire du palais, jouissait d'une paix profonde. Aimé de ses sujets, le monarque se félicitait de la prospérité publique, lorsque les Lingones (1) soulevés le forcent à de nouvelles guerres. Lui-même eût voulu marcher contre les rebelles; mais affaibli par son grand âge et par de longues maladies, il ne peut suivre son désir; et confiant au vaillant Charles Martel le commandement de ses armées, il demeure en sa capitale.

» Des rives de la Séquana (2) Charles a

(1) Les Bourguignons.
(2) La Seine.

marché sur Dibio, ville peu éloignée du pays des Bibractes (1) où les insurgés ont établi leur camp. Avant son départ il avait placé, près du roi de France, son ami, son frère d'armes, Geoffroi, comte de Lutèce. Bientôt après, vainqueur des peuples soulevés, il a poursuivi jusqu'à Lugdunum (2) ses ennemis épouvantés.

» Mais tandis que la gloire ne jette au-devant de Charles Martel que des palmes et des lauriers, le monarque français au pouvoir d'un monstre ambitieux, périt empoisonné. Un matin Paris apprend avec horreur que son prince a cessé de vivre; et que l'infâme Geoffroi, secondé par des troupes perfides, s'est emparé des richesses de la couronne et de la puissance souveraine.

» Alors, non loin de sa capitale, la reine habitait un château de plaisance

(1) Le Nivernais.
(2) Lyon.



avec ses deux jeunes enfans, Clodomir, héritier du diadème, âgé de quinze ans, et la princesse Elfride à peine hors du berceau. Soudain l'affreuse nouvelle de la mort de Thierri parvient à son oreille. Quoique souffrante et pouvant à peine marcher, elle quitte sa retraite chérie; n'écoutant que son désespoir, et ne pouvant croire à la perfidie de Geoffroi, elle vole précipitamment à Paris, suivie de Clodomir, d'Elfride, et de quelques gardes fidèles.

» Couchée sur une litière royale elle avance vers l'antique Lutèce... Hélas! le crime en gardait les avenues; l'épouse et la mère des rois, le fils et l'héritier des Mérovingiens ne devaient plus rentrer dans le palais de Thierri. En un bois épais, l'auguste famille est attaquée par les barbares émissaires de Geoffroi. Les gardes de la reine cherchent en vain à la sauver, en vain lui font un rempart de leurs corps, ils succombent.... et l'approche de la litière ne sera bientôt plus défendue que par des monceaux de cadavres.

» Sourd aux gémissemens de l'innocence, aux prières de la vertu, le destin impitoyable a prononcé l'arrêt de la veuve de Thierri. Un monstre s'approche d'elle; il plonge en son sein un acier homicide : et le sang de la mère a rejailli sur les enfans.

» Devant Clodomir éperdu, l'infâme assassin de la reine poignarde aussi la jeune Elfride. Le prince va lui-même être immolé, lorsque, posée sur la litière, une épée frappe ses regards, c'était celle de Thierri. Pour la première fois, il saisit un glaive; il frappe, et l'effort d'un enfant est déjà l'exploit d'un héros. Clodomir a percé le cœur de l'exécrable meurtrier.

» Plusieurs guerriers dévoués combattaient encore.... Le fer à la main, se joignant à eux, il ranime leur courage abattu. Le jour avait fui : les ombres couvrent la funeste plage où la reine a perdu la vie. Accablé par le nombre, Clodomir tombe percé de coups au milieu de ses défenseurs; et les yeux de l'infortuné semblent se fermer pour toujours.

» Mais une mort obscure ne devait point être la sienne. Le ciel eût été compatissant s'il eût ainsi terminé ses malheurs. Le prince a rouvert sa paupière. Etendu sur un lit de paille et de fougère, sous l'humble toit de l'indigence, il revient lentement à la vie. Pendant l'horrible combat, à la faveur des ombres, un soldat fidèle l'avait enlevé; et fuyant à travers les bois, l'avait soustrait au glaive des assassins.

» Une cabane rustique au milieu des forêts est devenue le seul asile de l'héritier du trône de France. Geoffroi sans doute est à sa recherche. Désormais Clodomir, sous le nom d'Astolphe, cachant son rang et sa naissance, se dira l'enfant du soldat, le fils du généreux Faldis. O vicissitudes de la fortune! de toutes les dignités et de toutes les richesses de la terre, il ne reste au prince français, pour l'aider à supporter la vie, que le souvenir des grandeurs et la compassion d'un soldat.

» Tandis que le temps et des soins assidus commençaient à cicatriser les nom-

breuses blessures d'Astolphe, Geoffroi, comte de Paris, s'emparait du pouvoir suprême. Il avait fait proclamer la mort de la reine et de ses deux enfans, sans daigner même expliquer la cause de leur fin tragique. Il avait fait rendre les derniers devoirs à la veuve de Thierri, et dans la tombe des rois avait fait placer le corps de deux enfans dont l'un figurait Clodomir. Déclarant ensuite la race des Mérovingiens éteinte, il s'était assis sur le trône (1).

» Paris et la France entière, trompés par l'usurpateur, ne doutaient pas du trépas de Clodomir. Geoffroi et quelques-uns de ses satellites savaient seuls que l'enfant royal existait encore. De tous côtés aussi de lâches émissaires cherchaient secrète-

(1) Les historiens parlent peu de cette conspiration de Geoffroi, qui pourtant fut très remarquable; car non-seulement il s'empara du pouvoir, mais triompha quelques instans de Charles Martel, qu'il expulsa de Paris. (Voyez Daniel, Hist. de France; — Mabillon, *de re diplomat.*, p. 652; — *Chronic. fontanellense.*)

ment à découvrir la retraite du fils de France; et le poignard menaçait à chaque instant l'illustre et malheureux proscrit.

» Au nord de la France, en une province éloignée, Faldis a conduit son auguste protégé. La famille du soldat habitait le village de Polméran situé en une vallée des Ardennes; c'est là que Clodomir ou plutôt Astolphe, parmi les pâtres des montagnes, cache son obscure existence, et se dérobe aux meurtriers.

» Cependant, à la nouvelle des trahisons du comte Geoffroi, Charles Martel furieux quitte Lugdunum, et fait avancer ses troupes sur Paris; mais les Lingones soudoyés par l'usurpateur se révoltent de nouveau. Les Bibractes, les Æduens (1), les Sénonnes (2), se déclarent indépendans. Ces rebelles ferment tout passage à Charles Martel. Les routes sont coupées, les ponts sont détruits,

(1) Les Bourbonnais.
(2) Les Orléanais.

d'éternels combats arrêtent le héros français, et Geoffroi gouverne à Lutèce.

» Pendant ces funestes époques de sang et de deuil, Astolphe au milieu des Ardennes, simple berger de Polméran, guidait les troupeaux du vallon, et coulait des jours, sinon fortunés, du moins paisibles. Les mois, les ans se succédaient sans rien changer à sa position. Faldis espérant sans cesse apprendre le retour de Charles Martel, la défaite et la mort de Geoffroi, entretenait dans l'ame du prince le noble orgueil de ses ancêtres, et l'espoir de recouvrer le sceptre. Il l'écartait des jeux champêtres; il lui montrait de loin le trône. Hélas! que ne lui faisait-il plutôt oublier ses droits et sa naissance!... Les plaisirs naïfs et vrais d'une solitude riante eussent fait le bonheur d'Astolphe fils des pâtres; mais ces mêmes plaisirs, ces félicités, étaient comme défendus à Clodomir, héritier des rois. Ainsi parmi les humains un nom seul change une nature; un mot commande une destinée; un rang interdit un bonheur : le privilége impose au

sentiment; et souvent d'après un seul titre doit se refaire tout un homme.

» Deux enfans composaient la famille de Faldis, Anathilde et Turial. Turial adorait celui que l'on nommait son frère; et sachant quelle était sa naissance, il eût mille fois sacrifié pour lui son existence. Anathilde, simple comme l'églantine de la vallée, douce comme l'agneau de la prairie, pure comme les parfums de la montagne, ignorait les secrets de Clodomir. Celui qu'elle croyait un pâtre occupait toutes ses pensées; et son cœur s'ouvrant à l'amour croyait ne s'ouvrir qu'à la vie.

» Au bord d'un ruisseau solitaire, Anathilde un soir s'assied auprès d'Astolphe. Son regard, peignant la douleur, demande grâce au jeune prince. Des larmes baignent ses beaux yeux; ses traits, naturellement si calmes, expriment une violente agitation: elle veut parler, de longs sanglots coupent sa voix.

» Astolphe étonné l'interroge: « — Anathilde! ma douce amie! pourquoi donc

» ce trouble et ces larmes?.... — Ta douce
» amie!.... lui répond-elle, qu'aujourd'hui
» ce nom me fait mal!.... »

» Puis prenant sa main et la pressant contre son cœur : « — Astolphe! dit l'in-
» nocente bergère, mon cher Astolphe! je
» t'aimais.... ce pauvre cœur! le sens-tu
» sous ta main?..... Oh! comme il bat!.....
» Oh! comme il souffre!

» — Anathilde! que veux-tu dire? —
» Ne le devines-tu pas? je pleure.... Mon
» père, ayant lu dans mon ame, vient de
» me révéler à l'instant un secret fatal.....
» pour la pauvre fille des montagnes tu n'es
» plus, tu ne peux plus être Astolphe.....
» et moi je suis toujours Anathilde. »

» Elle dit; son amour non moins ingénu que profond ne sait ni feindre ni se taire. —
« On me défend de t'aimer, reprend-elle,
» penses-tu que ce soit possible!... Que l'on
» me défende de vivre, on le peut, je crois
» à la mort; mais s'il faut vivre sans As-
» tolphe, je ne saurais croire à la vie.

» — Pourquoi te défend-on de m'aimer?
» — Ils disent que le fils d'un souverain ne

» peut être uni à la fille d'un pâtre; ils di» sent que Clodomir est époux d'Ezilda, de » la princesse des Cévennes ; ils disent » qu'une chaîne sacrée, qu'une loi poli» tique et sage.... — Eh, qu'importe ce » qu'ils te disent ! interrompt vivement » Astolphe : en perdant la grandeur su» prême, je suis du moins devenu libre; » les liens du prince sont brisés. Ici, mon» tagnard des Ardennes, je ne connais de » lois que celles de la nature, et de chaî» nes que celles du cœur.

» — Tu m'aimes donc!... dit Anathilde » avec transport : ah! que tu sois mon prince! » que tu sois mon souverain! tu ne peux » être pour moi plus qu'Astolphe. Que me » fait Clodomir et son trône! Astolphe est » plus que toutes les puissances humaines : » sa présence est la première des félicités, » son amour est la plus glorieuse des cou» ronnes. »

» Le pâtre de Polméran essuie les pleurs de son amie : « — Anathilde! je te le jure, » monarque ou berger, à toi jusqu'au tom» beau! »

» Tout entière à sa tendresse, Anathilde n'existe plus que pour Astolphe. En vain son père courroucé combat son ardente passion, rien ne saurait en triompher. Le fils de Thierri ne déguise point ses sentimens; il veut la nommer son épouse; les remontrances du soldat perdent leur effet sur le prince. Il doit l'existence à Faldis, et son amour pour la fille s'accroît de sa reconnaissance pour le père.

» Mais jusqu'au fond des Ardennes une importante nouvelle est parvenue. Charles Martel, arrivé devant Paris, a complètement battu les troupes de l'usurpateur. Entré vainqueur dans la capitale, il s'est emparé de la personne de Geoffroi, et punissant le régicide, a voulu qu'il fût immolé sur le tombeau de ses victimes.

» Le voilà donc enfin venu le jour si long-temps désiré! le fils des rois va reparaître. Faldis a conservé soigneusement l'épée de Thierri, qu'après le meurtre de la reine, Clodomir, couvert de blessures, tenait encore entre ses mains : la cicatrice

du faux pâtre, l'anneau de la princesse Ezilda, sont des preuves irrécusables qui feront reconnaître le prince. Faldis, Astolphe et Turial, après de pénibles adieux, se sont séparés d'Anathilde. Ils quittent leurs paisibles montagnes; ils volent pleins d'espérance à Paris.

» Hélas! aux palais où résident seules la politique, l'arrogance et l'ambition, qu'est la vertu persécutée, qu'est la loyauté suppliante, et que sont les droits légitimes alors que délaissés et sans force ils se présentent, comme nus, à la conscience des souverains!.. Charles Martel avait vaincu Geoffroi, avait vengé la couronne, mais au fond de son cœur s'était réjoui de l'extinction de la race royale. La mort de Clodomir lui aplanissait la route du trône; et dans le moment où le fils des Mérovingiens venait revendiquer son héritage, Charles n'attendait qu'une occasion favorable pour se faire offrir le diadème.

» A la porte du palais de ses pères, le prince français implore une audience du vas-

sal souverain. Ecartés par les courtisans du pouvoir, insultés par les gardes du conquérant, inaperçus de la foule indifférente, Astolphe et ses deux amis ne peuvent parvenir jusqu'à Charles. Désespérés, ils lui font remettre un écrit où les secrets de Clodomir sont révélés ; la réponse du duc régnant est un ordre donné à celui qu'il nomme imposteur de quitter Paris le jour même, ou de redouter sa vengeance. Il ne veut point le voir, il refuse de l'entendre; et s'il n'attribuait, dit-il, à la démence son extravagante démarche, il le bannirait du royaume.

» L'auguste rejeton de Thierri s'adresse à plusieurs grands de la cour ; partout abreuvé de dédains et d'outrages, il est chassé par l'insolence ou repoussé par l'ironie. Se rappelant alors l'empoisonnement de son père, se retraçant la fin tragique de sa famille, et ne voyant autour de lui que forfaits, trahisons, injustices, l'infortuné lève ses regards vers le ciel et commence à se demander si vraiment il existe un Dieu.

» Cependant Faldis a retrouvé parmi les troupes royales quelques-uns de ses anciens chefs. Il leur montre l'épée de Thierri, leur jure qu'Astolphe est Clodomir, leur raconte comment il fut sauvé, parvient à convaincre leurs ames, et se forme un nombreux parti. Bientôt le bruit se répand à Lutèce que l'héritier de la couronne n'est point descendu dans la tombe, qu'il existe, et qu'il a reparu. La plus violente agitation se manifeste dans le peuple. Charles Martel ordonne l'arrestation d'Astolphe qu'il nomme *le faux Clodomir*. Aussitôt la révolte éclate. Faldis et ses guerriers dérobent le jeune prince aux soldats du nouvel usurpateur; les conjurés se réunissent; et non loin de la capitale, aux rives de la Sequana, ils proclament le vrai monarque, ils appellent son peuple aux armes.

» Bientôt une cohorte nombreuse entoure l'élève de Faldis. Le drapeau de Clodomir flotte dans la plaine, aux portes de Paris. La fortune paraît sourire au prince légitime. Son armée grossit d'heure en heure, et le descendant de Clovis, élevé

sur des boucliers, est salué roi des Français.

» Mais s'élançant des murs de son palais, suivi de sa garde dévouée, Charles Martel attaque avec impétuosité les troupes de Clodomir. Trop habile pour laisser aux royalistes rassemblés le temps d'organiser une armée et de soulever la France, il se hâte de les combattre; et sa brillante renommée, son habileté connue, sa fougue habituelle, assurent la victoire à son étendard. Vainement, par des prodiges de vaillance, Clodomir justifie son entreprise téméraire et prouve sa haute origine, il doit voir tomber sa couronne à l'instant même qu'il l'a ceinte. Des monceaux de morts s'élèvent autour de lui; son armée est presque détruite; le ciel abandonne la cause de la justice et de l'honneur; l'usurpation triomphe encore.

» Effroyable journée! Clodomir voit tomber à ses pieds le noble et généreux Faldis. Le fer de Charles Martel a traversé sa poitrine, son sang coule à gros bouillons. Je-

tant un dernier regard sur le fils de Thierri : « — O mon prince ! dit-il, pardonne-moi » si je meurs vaincu ! — O mon père ! s'é» crie Astolphe éperdu, pardonne-moi si je » te survis ! » Le dévoué soldat n'existait plus.

» Le combat se continue avec un nouvel acharnement ; aucun des guerriers compagnons de Faldis ne veut échapper à la mort : ils tombent successivement sur la funeste rive ; et le dernier cri de ces braves est encore « *Vive Clodomir !* »

» Entièrement égaré, ne sachant plus où il est, ce qu'il cherche, ni ce qu'il fait, le téméraire Astolphe se précipite au plus fort de la mêlée, le glaive à la main. Il frappe au hasard ses ennemis, non par le désir de la vengeance, mais par l'impulsion du désespoir. Etonnés de tant de vaillance jointe à tant de jeunesse et de beauté, les soldats de Charles Martel le regardent, l'admirent, et n'osent le frapper. Son front n'est point abattu, quelque chose de royal y resplendit encore. « — Si véritablement, » disent-ils, ce héros était Clodomir ! » Pour Astolphe, parmi les Francs, ce doute

est une sauvegarde : le sang des rois est respecté.

» Tout à coup arraché des rangs ennemis par une main ferme et vigoureuse, le prince est entraîné vers le fleuve au bord duquel une barque est amarrée. Quelques-uns des guerriers vainqueurs s'aperçoivent qu'on leur enlève Clodomir; mais ils l'ont trop admiré pour vouloir achever sa ruine; loin de mettre obstacle à sa fuite, ils la favorisent. Astolphe a gagné l'autre rive avant que Charles Martel ait aperçu son évasion.

» Au milieu d'une épaisse forêt, le prince, après quelques heures d'une marche précipitée, recouvre par degrés sa raison. La gloire, l'espérance, les honneurs ne l'environnent plus; l'amitié seule ne l'a point délaissé. Que sont devenus les braves qui l'élevèrent sur le pavois! Un seul guerrier est près de lui.... mais du moins ce guerrier est Turial; et lorsqu'à l'homme malheureux il reste ici-bas un ami, l'existence est encore possible, la terre n'est point encore vide.

» Au fond d'une longue allée percée dans l'épaisseur des bois, ils aperçoivent un antique bâtiment ; c'est un couvent hospitalier. Mourant de fatigue et d'inanition, Astolphe ne marche plus qu'avec peine. Il parvient cependant à se traîner jusqu'au pied des saintes murailles ; là, sans force, il s'assied épuisé le long des degrés d'un portique ; et le descendant de Clovis, l'héritier des souverains, plus à plaindre que le dernier de ses sujets, n'a pas même en ce moment dans le royaume de ses pères un seul abri pour y mourir.

» Turial au désespoir n'a qu'une dernière ressource ; elle est périlleuse, n'importe ! Astolphe est expirant ; il ne peut aller plus loin, et Charles le poursuit peut-être : il n'hésite plus ; il quitte son ami, se présente à la porte du couvent, demande au supérieur un entretien particulier ; et recourant à la charité évangélique du pasteur des fidèles, s'adressant avec éloquence à l'ame d'un français, se fiant à la noble générosité du ministre des cieux, il lui découvre

les secrets et les malheurs de Clodomir, il lui livre l'auguste proscrit.

» L'abbé de Saint-Vandrille écoute avec attention le récit touchant de Turial; mais sur son visage grave et sévère, aucune émotion ne s'est manifestée, nul attendrissement ne s'est peint; il n'a répondu que ces mots : — « Soldat ! que ton ami soit transporté parmi nos cénobites; et, qu'il soit » Clodomir ou non, puisqu'il se réfugie » dans la maison du Seigneur, je réponds » de son existence. Toute la puissance de » Charles Martel ne saurait l'arracher de » cet inviolable séjour. »

» Ces paroles sont rassurantes, et cependant Turial a frémi comme s'il venait d'entendre un arrêt de mort. Il voudrait exprimer sa reconnaissance, le remercîment expire sur ses lèvres. L'air glacial du prêtre, son regard inflexible, son langage impérieux, anéantissent la confiance. L'abbé de Saint-Vandrille, inaccessible à tout sentiment tendre, est aride jusque dans sa bienfaisance, rigoureux jusque dans sa charité. Un tel protecteur épouvante Turial. Il est

tant de points de ressemblance entre l'homme insensible et l'homme cruel! Tous deux sont inhumains. Un rapprochement est fait d'avance, une fraternité est presque établie, une alliance est déjà commencée entre celui dont la main ose tout, et celui dont le cœur ne sent rien.

» Astolphe est porté dans l'intérieur du cloître. La froide compassion l'accueille, et la déloyauté le surveille. Traité sans aucun égard, il passe pour un imposteur. Un ordre du supérieur l'a séparé de Turial. Vainement Astolphe l'appelle; en vain il questionne ses gardiens; point de réponse à ses prières. Quinze jours se sont écoulés, et le sort du fils de Faldis demeure un mystère pour lui.

» Sa santé est rétablie, il demande à quitter le cloître. O perfidie inattendue! l'abbé se rend à sa cellule, et lui prononce ce discours.

« — Le duc de France a réclamé le *faux* » *Clodomir* : sans moi vous n'existeriez » plus. J'avais répondu de vos jours, j'ai

» refusé de vous livrer. Comme prêtre du
» Très-Haut je me suis acquitté de mon
» devoir : comme sujet de Charles Martel
» je vais remplir ma tâche. L'imposteur est
» démasqué : tous ses partisans ont péri.
» Misérable pâtre des Ardennes ! la Gaule
» indignée vous rejette, et le repentir seul
» vous reste. Le généreux maire du palais
» vous accorde la vie à ma prière. Mais
» j'aime trop ma patrie pour consentir à
» rendre libre un fauteur de troubles et
» de révoltes. Sous l'habit ecclésiastique
» vous ensevelirez ici vos jours ; vous ferez
» oublier vos crimes à la terre ; et vous im-
» plorerez votre pardon du ciel. »

» Il dit, et se retire. Le malheureux captif se voit revêtir de la robe monastique ; et les religieux qui le surveillent lui annoncent que, le lendemain même, il prononcera les vœux solennels qui doivent à jamais en ces murs le séquestrer du reste du monde.

» Le désespoir s'empare d'Astolphe :
« — O Turial ! ô mon frère ! s'écrie-t-il,
» où suis-je, et qu'es-tu devenu !... Heu-
» reux vallons de Polméran ! pourquoi vous

» ai-je abandonnés! Anathilde, chère Ana-
» thilde!... »

» Il se roule contre la terre, se tord les mains avec fureur, et de ses paupières brûlantes aucune larme n'a pu tomber.

» Alors, et pour la première fois, l'ame fougueuse d'Agobar se révolta contre les cieux. Accablé par tant d'infortunes sans avoir mérité son sort, irrité par tant de souffrances, et frappé par tant d'injustices, il blasphéma le Créateur, il renia la Providence.

» Soudain, derrière un vieux lambris, qu'en sa rage il vient de briser, s'offre à lui l'épée de Thierri. Là, Turial l'avait cachée: se méfiant des religieux, craignant qu'ils ne fussent tentés par la riche poignée du fer, et comptant rester dans le cloître, Turial à tous les regards l'avait ainsi su dérober. Astolphe, précipitamment, a ressaisi l'arme royale.... Malheureux! que va-t-il en faire!...

» Le jour se lève à l'horizon. Le prince va prononcer ses vœux: comme suspendu

sur un abîme, il a passé la nuit entière livré à toute l'horreur de sa position, à tous les supplices de son isolement des hommes et de Dieu, sans autres consolations que la pensée du suicide, et l'affreux désir du néant.

On le traîne à l'autel : suivant l'antique usage sa tête est dépouillée de ses cheveux. De mystérieuses paroles sont prononcées autour de lui. L'œil fixe et les traits décomposés, il ne sent rien, ne voit rien, n'entend rien. La victime paraît résignée, elle s'offre comme soumise.

» La question la plus importante est adressée au prêtre futur..... Astolphe relève son front que depuis le commencement de la cérémonie il avait tenu constamment baissé; et l'officiant, l'abbé de S.-Vandrille, recule effrayé devant l'expression muette de son visage. Le prince est immobile, mais tout son être est bouleversé. L'air qu'il respire lui semble des flammes; le marbre du temple lui paraît du sang; et son regard lance des foudres.

» On l'interroge encore.... il entend prononcer les noms de Tout-Puissant et d'é-

ternité. Saisi d'une de ces horribles pensées qui sont comme les inspirations de l'abîme : « — *Le Tout-Puissant !* s'écrie-t-il, c'est » la mort, je l'attends.... *L'éternité !* c'est » le néant, je m'y précipite... »

» Et soudain de dessous sa robe il tire un glaive étincelant ; c'était le fer de Thierri. Il le plonge tout entier dans le cœur du prêtre officiant ; et parmi les religieux terrifiés s'ouvrant un passage, son épée sanglante à la main, il traverse l'église, les galeries et les cours du monastère, sans qu'aucun obstacle l'arrête. Comme porté par les ailes invisibles d'un ange exterminateur, il passe aussi rapidement que l'éclair sous les arcades et les portiques. Tout fuit à son aspect. Il s'enfonce dans les jardins ; et poursuivi de loin par les cris des prêtres éperdus, il parvient à une porte isolée donnant sur la forêt. Là, un des gardiens du cloître veut arrêter ses pas : là, sous le glaive d'Astolphe tombe une nouvelle victime : il est hors des murs du couvent, il a recouvré sa liberté.

» Rien de tout ce que venait de faire le

prince n'avait été prémédité. De l'épée cachée sous sa robe il devait s'immoler lui-même à l'autel. Un transport de rage avait seul et subitement déterminé son attentat sacrilége. Sa fuite audacieuse n'était nullement projetée. Quand le malheur est à son comble, les résolutions extrêmes naissent de l'excès des douleurs; elles deviennent alors comme les manifestations de la toute-puissance du desespoir.

» Au milieu de la forêt déserte, Astolphe sans projets et sans but poursuit sa course impétueuse. Emporté plutôt par un instinct de conservation que par une espérance de salut, il ne s'arrête qu'à la chute du jour. Il n'a suivi aucune route, n'a encore eu aucune pensée: il avait perdu ses facultés morales, bientôt ses facultés physiques l'abandonnent. Au bord d'une ravine sauvage il tombe presque anéanti.

» Son regard s'est porté sur son glaive. L'aspect du sang dont la lame est rougie fait frissonner le meurtrier. Une fièvre ardente l'a saisi. Un délire frénétique a désordonné ses esprits. Ses membres sont brûlans

comme le fer battu sous la forge. Dans chaque souffle des zéphyrs il entend des voix menaçantes. Ses muscles fortement contractés paraissent au moment de se rompre; et les fibres de son cerveau battant avec violence semblent résonner à son oreille comme un tintement sourd et lointain de quelque cloche funéraire.

» Lorsque l'homme a vieilli dans les forfaits, il s'est identifié au mal, et sa conscience n'a plus de voix; mais au début de l'existence, à la suite d'un premier crime, que ses remords sont déchirans!.... Ce sont en lui les effroyables combats du prince des ténèbres disputant au ciel une proie; au fond du cœur humain, c'est une lutte des enfers, c'est un aperçu de l'abîme.

» Enfin, à l'œil égaré du prince, les horribles visions du délire s'éloignent et s'évanouissent. Le vide, les ténèbres et le silence les remplacent: il s'assoupit.... Tout à coup il lui semble qu'un mouvement indépendant de sa volonté a changé ses membres de place: un sel aromatique a réveillé ses esprits. Une voix connue, une voix chérie

a prononcé le nom d'Astolphe : le nuage qui couvrait sa vue s'entr'ouvre ; et comme s'il apercevait le ciel et ses délices, il retrouve Turial et l'amitié.

« — Mon frère ! s'écrie-t-il, je suis un » monstre, un assassin. Dis !.... pourras-tu » m'aimer encore ? — Je ne connais de » monstre que Charles, répond le généreux » Turial ; malheureux prince, lève-toi ! ce » n'est point le sang innocent que ta main » royale a versé. »

» Il dit ; un douloureux sourire a passé sur les lèvres d'Astolphe, non comme une approbation tacite, mais comme un tourment adouci ; non comme un signe d'espérance, mais comme un effort de courage. Il se lève, et soutenu par l'amitié fidèle, il rentre découragé dans la vie.

» Aussitôt qu'Astolphe eut été introduit au couvent de Saint-Vandrille, Turial en avait été chassé. L'ordre lui ayant été donné par le prieur de retourner sur-le-champ dans les Ardennes, il avait prévu les trahisons et pressenti le sort du prince ;

mais loin d'abandonner son ami, sous divers déguisemens il n'avait cessé d'errer autour de l'abbaye ; pendant la cérémonie précédant les vœux sacrés, il était au fond de l'église caché parmi les assistans. Témoin du meurtre de l'abbé, il était parvenu à découvrir de quel côté Clodomir avait dirigé sa fuite; et, après de longues recherches, il était arrivé jusqu'à lui.

» Astolphe marche tristement auprès de Turial. Sa raison parfois se montre aliénée. Tantôt croyant voir devant lui le prieur assassiné, de la main il paraissait repousser avec horreur quelque figure menaçante; tantôt arrachant son épée de son fourreau, il en essuyait la lame comme si le sang en découlait encore. « — Bientôt, lui disait » son ami, cherchant à donner un autre » cours à ses idées, nous retrouverons Ana- » thilde, bientôt nous reverrons Polmé- » ran.

» — Anathilde! Polméran! répétait l'in- » fortuné, oui, ce sont des noms enchanteurs, » ce furent des songes heureux : mais sont-ce

» de joyeux souvenirs? non : je me les rap-
» pelle, et je pleure.

» — De ce côté sont les Ardennes, re-
» prenait Turial attendri; là, sont les ver-
» tus et la paix. — De ce côté s'élève Paris,
» répliquait Astolphe égaré ; là je vois la
» Seine... et du sang.

» — Astolphe ! ma sœur nous attend. —
» Turial, qu'allons-nous lui répondre ? elle
» nous redemandera son père. »

» Sous le manteau des pélerins, sous les haillons de la misère, ils se dirigent vers les Ardennes, et de la compassion publique reçoivent le pain de la charité. Le descendant de Clovis, de hameaux en hameaux, de contrée en contrée, se traîne inconnu, insulté, loin de son ingrate patrie. Les précieux diamans enrichissant le glaive de Thierri eussent pu procurer aux deux amis de l'or et des secours ; mais en montrant cette arme brillante, comment échapper aux soupçons ! et en la dépouillant de ses riches armoiries, le fils des rois perdrait une des preuves de sa naissance.

Astolphe aimerait mieux mourir, privé de subsistances, que de ravir un seul ornement au fer sacré, seul héritage de ses pères. Il en cache donc soigneusement la poignée; et n'osant traverser les grandes villes, évitant les routes publiques, il voit s'écouler des semaines et des mois, avant d'avoir atteint les Ardennes.

» Enfin une longue chaîne de montagnes s'offre à la vue des pélerins. En leur vive émotion, semblables aux naufragés qui, échappant à la tempête, découvrent au loin le rivage, d'un mouvement sympathique ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et mêlent en silence leurs larmes.

« — Voilà Polméran! » s'écrie Turial après ce premier transport. Et lui montrant de loin quelques habitations au fond d'une vallée paisible: « Voilà Polméran! voilà » le bonheur! — Y crois-tu?.... » répond Astolphe avec amertume.

« — Ne reconnais-tu pas nos montagnes?... » reprend le fils de Faldis avec joie. — Mon » frère! dit tristement Astolphe, tiens! pose

» ta main sur mon cœur, je ne le sens point
» battre... mais frémir. »

» Turial ne l'écoute point : il l'entraînait à pas précipités, lorsque Astolphe le retenant avec force : — « Jure-moi, lui dit-il,
» jure-moi que si ta sœur m'a été fidèle,
» que si ta sœur est encore là, tu me la
» donneras pour épouse ; et que jamais au
» berger Astolphe tu ne parleras du prince
» Clodomir. — Commande ! et je t'obéirai,
» répond le dévoué Turial. — Puis-je donc
» encore être heureux !... » interrompt Astolphe, avec l'accent du doute et de l'espérance.

» Et pour la première fois depuis le meurtre du prieur, son œil s'est levé vers le ciel, comme essayant un rapprochement.

» En ce moment les faibles sons d'une flûte lointaine portent jusqu'aux deux amis des soupirs vagues et plaintifs. Un pâtre, au revers de la montagne, chante d'une voix monotone un lai d'amour et d'infortune dont le refrain ne se compose que d'un mot tristement répété : *Jamais ! jamais !* Tout paraît prophétique au malheu-

reux : la douleur est superstitieuse. « — L'en-
» tends-tu ? s'écrie Astolphe. Je te parlais
» d'épouse et de bonheur, voilà la réponse :
» *Jamais !* »

» Le fils de Faldis s'est troublé. Il veut reprendre sa course du côté du vallon. « — Arrête encore ! dit le prince d'une
» voix sombre. Regarde autour de nous :
» une armée a passé sur ces routes : ces
» champs ont été ravagés : des troupes ont
» campé dans cette plaine : Charles Mar-
» tel, qui, nous a-t-on dit, a marché con-
» tre les Frisons, aura traversé les Ardennes.
» Vois de ce côté... sous la hache ont tombé
» les bosquets fleuris de Polméran ; ces ga-
» zons sont desséchés ; ces maisons paraissent
» désertes ; ces ruisseaux ne coulent plus ;
» ces terres et ces coteaux sont sans mois-
» sons et sans culture. O Turial ! Charles
» Martel en son passage a porté la désola-
» tion dans nos montagnes comme il a dé-
» vasté le sentier de ma vie.

» — Mon frère ! interrompt Turial dé-
» solé, toujours de sinistres images ! tou-
» jours de noirs pressentimens ! Viens,

» calme tes sens agités. D'ici je vois la mai-
» son paternelle : sous le vieux chêne une
» femme est assise... peut-être est-ce Ana-
» thilde ! Son cœur nous appelle, suis-moi.
» Chaque vie a son époque de malheur,
» Astolphe, la nôtre est passée. »

» Il dit, et s'est fait écouter. Les deux amis hâtent leurs pas. Non, le toit paternel n'est point désert. Bientôt ils distingueront les traits de celle qui devant la porte de la chaumière a la tête tournée vers eux.

« — C'est elle ! ce ne peut être qu'elle ! » répétait le fils de Faldis. Le prince sent ses genoux fléchir. Il ne peut avancer, il tremble devant la joie comme devant un redoutable inconnu. Il s'arrête à l'approche de la félicité comme à l'aspect d'un ennemi.

» Turial le devance ; il est dans la cabane de ses pères.... Hélas ! les pressentimens d'Astolphe n'étaient point trompeurs : Anathilde n'est plus à Polméran. Le jeune soldat n'est accueilli sous le toit natal que par l'amie à laquelle Faldis en partant avait confié sa fille. Il apprend que l'armée française a fait halte en cette vallée, que la

beauté de sa sœur a frappé la vue du conquérant, et qu'épris d'Anathilde, Charles l'a ravie à sa famille.

» Turial est auprès d'Astolphe. Il cherche à atténuer la violence du coup que lui porte l'affreuse nouvelle. « — Je reconnais » la destinée, dit le prince sans témoigner » aucune émotion. Anathilde est perdue » pour nous, je m'y attendais. L'attente » du bonheur, le doute et l'incertitude » étaient tout à l'heure d'épouvantables an» goisses qui déchiraient mon ame; mainte» nant je n'ai plus rien à redouter, me voici » tranquille. Sans espérance et sans avenir, » je rentre dans mon état habituel; je suis » content. »

» Effrayé du calme horrible de cette réponse à la fois brûlante et froide : « — O » mon frère!.... dit le soldat. — Ton frère! » poursuit l'insensé, oui, je le suis, tu as » raison : nos parens ont eu le même sort, » nos infortunes sont les mêmes; et nous » sommes tous deux orphelins.... Te rap» pelles-tu le passé? Ma mère fut poignar-

» dée devant moi, ton père fut égorgé sous
» mes yeux.... »

» Il s'interrompt : puis avec un rire bizarre, sèchement et d'un ton railleur :
« — Si toujours dans ma destinée les évè-
» nemens marchent ainsi, puisque j'ai vu
» mourir ma sœur, je dois voir expirer la
» tienne.

» — Astolphe ! reviens à toi, crie Tu-
» rial au désespoir. Nous retrouverons Ana-
» thilde. Le Dieu juste.... »

» A ces mots un mélange de joie satanique, de démence stupide et d'ironique fureur décompose le visage du prince. « — Le
» Dieu juste !.... répète-t-il, le Dieu juste
» ne se dément point. Il a surpassé mon
» attente. Avec quel art il tisse les calami-
» tés ! En se riant de la création, comme
» il se joue de ses victimes ! une par une
» il les déchire. Si tout à coup il incendiait,
» il dévorait, il bouleversait toutes les
» masses animées qu'inventa sa férocité su-
» blime, sans doute la scène serait belle ;
» mais le spectacle serait trop court. Tor-

» turer en détail est son immortelle pensée,
» c'est le plaisir de son éternité. »

» A ces effroyables paroles, Turial recule avec horreur; une lueur de malédiction, tombée sur le blasphémateur, paraissait éclairer ses traits, que défigurait la rage. De même qu'il rejette la Providence, il semble rejeté par elle.

» Se rapprochant de son ami : « — Je
» sais en quelle province Charles a conduit
» sa captive, reprend le fils de Faldis, ne
» pourrions-nous la délivrer ? Saisis ton
» glaive, suis ton frère, et que la ven-
» geance nous guide ! — La vengeance !....
» répond Astolphe, en quels lieux est
» Charles ? Partons ! »

» L'amant d'Anathilde a recouvré toute sa vigueur. Une nouvelle énergie lui rend de nouvelles forces; il ne s'alarme ni des obstacles ni des dangers de sa téméraire entreprise. Que ce soit au meurtre, aux forfaits, à l'échafaud qu'il se précipite, n'importe ! pourvu que ce soit à la vengeance :

il ne lui faut que cette idée, il n'éprouve que ce besoin.

» Aux rivages de l'Océan, contre les Frisons et les Bructères, Charles Martel avait conduit ses immortelles phalanges : les deux amis marchent sur ses traces; ils ont trouvé quelques secours à Polméran : ni les difficultés du voyage, ni les fatigues d'une longue route, ne peuvent ralentir leurs pas; ils ont rejoint le camp français.

» Déjà Charles Martel avait remporté la victoire de Burdion (1), et tué de sa propre main au champ d'honneur le vaillant Popon, duc de Frise. Son armée est aux bords de l'Amisia (2), non loin des côtes de l'Océan. Le pays conquis est ravagé. La Frise est réunie à la couronne (3).

» Cachés parmi des rochers, aux bords de la mer, Astolphe et Turial se dérobent aux regards des troupes françaises, et sans cesse

(1) Voyez Daniel, Hist. de France, tom. II, p. 90.
(2) L'Ems.
(3) Voyez Annales metenses, an 692.

épient le ravisseur d'Anathilde. Après une suite de recherches infructueuses, ils parviennent à découvrir qu'en un château solitaire aux rives de l'Océan, Charles Martel tient renfermée une jeune inconnue ; et que seul il se rend fréquemment en cette retraite mystérieuse.

» Aussitôt leur plan est arrêté. Un soir, vêtus en chevaliers français, ils parviennent à s'introduire dans le manoir où languit Anathilde. Ils se disent envoyés du quartier-général ; ils montrent les royales armoiries du fer de Thierri, et remettent un ordre prétendu de Charles, enjoignant aux gardiens du château de lui envoyer à son camp la fille de Faldis, sous l'escorte des deux chevaliers. Ils sont conduits au salon d'armes : et sur une énorme terrasse découverte, peu élevée, dominant la mer, ils demeurent seuls un moment.

» Anathilde est prévenue que des messagers du duc de France demandent à l'entretenir. La belle captive se rend auprès d'eux : ses geôliers s'éloignent; Turial lève sa visière, Astolphe tombe à ses genoux.

» O fortunés instans ! Anathilde est dans les bras de son frère, est dans les bras de son amant. Leurs paroles ne peuvent suffire à leurs sentimens : toute souffrance est oubliée..... Hélas ! l'implacable destin ne perd point Astolphe de vue, il le surveille, il va frapper.

» La porte du salon d'armes s'ouvre avec fracas. Charles Martel et trois chevaliers se présentent. Le maire du palais s'avance vers Astolphe, et d'une voix terrible : « — En » ces lieux, que viens-tu chercher ? — Ana- » thilde, ta prisonnière, l'amante que tu » m'as ravie. — Soldat audacieux, qui es- » tu ? — Prince déloyal, ton monarque. » — Qu'entends-je ! tu serais ?.... — Clo- » domir. — Imposteur, crains ma ven- » geance ! — Usurpateur, défends ta vie ! »

» Aussitôt leurs glaives se croisent ; les satellites du despote tirent leurs épées. Contre la rampe de la terrasse, Turial s'est rangé près d'Astolphe. Les armes s'entrechoquent, le sang coule. Une égale fureur anime les combattans : le digne héritier de Clovis déploie son héroïque intrépidité ;

rien ne peut résister à ses formidables coups. Deux de ses ennemis expirent à ses pieds; et Charles Martel va succomber lui-même. O furie infernale! le troisième chevalier qui, blessé mortellement, voit la captive de son chef prête à tomber au pouvoir d'un rival vainqueur, veut du moins venger sa défaite. Ce vil esclave d'un tyran fuit à l'extrémité du balcon. Anathilde est là.... le barbare en un accès de rage la saisit, et du haut de la terrasse, la précipitant dans la mer, adresse à Clodomir ces paroles : « — Monstre! c'est toi qui » causes sa mort : tu ne jouiras pas de ton » triomphe. »

» A peine avait-il achevé ces mots, que de nombreuses voix et des pas pressés se font entendre. On accourt au sanglant théâtre.... plusieurs guerriers, portant des dépêches, viennent d'arriver du camp français; ils approchent, ils sauvent Charles.

» Les deux frères sont enveloppés de toutes parts. Turial combattait encore avec vaillance, lorsqu'un traître se glisse derrière lui, et trois fois lui plonge un poi-

gnard dans le cœur.... le malheureux chancelle.... se retourne vers l'assassin.... un voile couvre sa vue.... Son bouclier échappe de sa main ; il reste sans défense ; et vingt glaives frappent le généreux et fidèle soldat, victime du dévouement et de l'amitié.

» Turial est étendu sur la pierre homicide. Son casque est brisé. Sa chevelure d'ébène est roulée dans le sang.... Pour la dernière fois ses lèvres s'entr'ouvrent... Elles appellent Astolphe. La mort même semble ne pouvoir éteindre en lui le sentiment de l'amitié qui, tel qu'un souffle immortel, survit encore quelques instans à sa dépouille inanimée. « — Mon frère !.... » a dit une voix déchirante. L'ame d'un héros s'est envolée.

» Quel spectacle pour le prince ! D'un côté le cadavre d'un ami qu'a mutilé le fer des barbares ; de l'autre, le corps d'une amante que roulent les flots de l'Océan. Partout le crime, partout la mort. Loin de songer à se rendre, il se fait jour à travers les épées ennemies ; et ne désirant plus que partager le tombeau d'Anathilde, il s'élance vers elle du balcon de la terrasse ; et

ce n'est plus qu'avec les gouffres de l'Océan que l'infortuné va se débattre.

» Habitué dès l'enfance, comme les antiques fils de la Gaule, à se jouer avec les flots, à lutter contre les courans, Astolphe a bientôt fui le rivage, et glisse sur l'Océan tel que l'errant oiseau des tempêtes lorsqu'il confie sa famille aux vagues. Porté par les eaux, non loin un vêtement blanc se détache du sombre bleu de la plaine liquide, et flotte à la surface de l'onde; Astolphe se dirige vers cet objet qui tantôt s'offre à lui, et tantôt disparaît. Il l'atteint, et parvient à le saisir au moment où le gouffre des mers allait à jamais ensevelir sa proie.

» Le fils de Thierri, de la main qui tenait encore l'épée royale, soutient le corps de son amante : de l'autre il s'essaie à regagner la rive où peut-être cependant ses ennemis l'attendent, où peut-être une autre mort lui est préparée. Vains efforts! les vagues obstinées le repoussent en pleine mer. Un vent rapide s'est élevé; le malheureux est violemment emporté loin de la côte. Ses

forces commencent à lui manquer. Le fardeau qu'il soulève échappe de son bras défaillant; le couple infortuné va périr.

» O secours inespéré! une espèce de radeau formé de pièces de bois serrées les unes contre les autres, débris flottant de quelque naufrage, se présente aux regards d'Astolphe. Un coup de vent vient de pousser jusqu'à lui cette construction abandonnée. Le prince a pu la saisir. Un reste de vigueur a ranimé ses membres. Il dépose son amante sur le radeau sauveur, et bientôt s'y repose lui-même.

» Le vent s'est apaisé, la mer est tranquille, mais l'embarcation presque immobile ne vogue point vers le rivage. Astolphe examine son radeau : tout porte à croire qu'il fut construit à la hâte, bien qu'il paraisse assez solide. Sa longueur est considérable. Des planches clouées sur un amas de vergues lui forment un parquet. Il a de faibles rebords et une rampe environnante. Un petit mât s'élève au milieu, mais sans voiles et sans cordages. Peut-être cette charpente

grossièrement assemblée a-t-elle vu périr les malheureux qu'elle a portés.

» Le prince tient Anathilde entre ses bras ; il la réchauffe contre son sein ; il a senti battre son cœur. La fille de Faldis rouvre les yeux... sa poitrine oppressée s'est dégagée de l'eau funeste qui l'étouffait. Elle a reconnu son ami. Un rayon d'espérance et de joie luit encore pour les amans.

» Portés sur le gouffre des mers, ils n'y voient qu'un abri sauveur. Quand tout leur parle de la mort, ils ne se parlent que d'amour ; et sans leurs affreux souvenirs, ils se croiraient arrivés au bonheur.

» Mais le bonheur est loin d'Astolphe... La soirée était sombre. L'atmosphère était lourde et étouffante. L'alcyon courant avec rapidité entre les vagues présageait une prochaine tempête. Des nuages épais élevés du midi s'avançaient pesamment sur les cieux dont l'azur s'offrait terne et plombé comme le regard d'un mourant. Une lueur blafarde éclairait seule les mers et le firmament. Pas un vent propice, pas une haleine salutaire. Le vaste champ des airs, tel qu'un juge im-

placable méditant une sentence fatale, gardait un silence profond, avant-coureur de l'anathème.

» Au fracas lointain du tonnerre, la destruction s'avance à pas démesurés. L'ouragan mugit; il se déchaîne. Des montagnes d'eau s'élèvent, et roulent confusément çà et là leurs flancs noirs et leurs sommets écumans. L'espace immense retentit de roulemens sourds et de sifflemens aigus. L'Océan, comme saisi par un pouvoir exterminateur, paraît se débattre convulsivement avec lui; portant ses ondes vers les nues, il en précipite de toute leur hauteur les masses désordonnées... et semble, entr'ouvrant ses plus profonds abîmes, prêt à s'engloutir lui-même avec la création tout entière.

» Arrachés aux extases de l'amour et aux illusions de l'espérance par les premiers rugissemens de la tempête, les deux amans avec terreur portent leur vue autour d'eux. Leur radeau, jouet de l'horrible tourmente, foudroyé par la voûte céleste, tournoie au gré des tourbillons et les suspend au sein des

abîmes. Les ténèbres ont remplacé le jour; ce n'est plus qu'aux feux de l'orage qu'Astolphe aperçoit Anathilde.

» Pâle, les mains jointes, la fille de Faldis est à genoux.... et son regard plaintif implore la pitié du Très-Haut. Une violente secousse l'a poussée contre le mât du radeau. Elle embrasse fortement cet appui protecteur; et calme comme la pureté virginale, elle ne tremble point, elle prie. En cet épouvantable chaos, c'est l'ange des miséricordes demandant grâce pour la terre.

» L'œil sec et hagard, Astolphe, armé de son désespoir comme Anathilde de sa piété, contemple ainsi qu'un bloc inanimé l'effroyable scène des élémens bouleversés. Impassible et muet, il semble, spectateur indifférent des commotions de la nature, hôte étranger de la tempête.

» Tout à coup il s'élance avec fureur vers Anathilde. L'innocence sans secours implorant un ciel sans pitié est un tableau qu'il ne peut supporter plus long-temps. « — Lève-toi! » s'écrie-t-il d'une voix

non moins sinistre que celle des tempêtes, « lève-toi! il n'y a point de Dieu. »

» Anathilde jette un cri perçant. Le blasphème du prince, parti du milieu des horreurs de la dévastation, lui paraît le dernier coup de l'infortune, la première atteinte des malédictions. Le visage d'Astolphe resplendit à la lueur des éclairs d'une infernale clarté. Ouvertement révolté contre le Créateur, c'est l'esprit des éternelles douleurs aux rives de l'étang de feu; c'est la réprobation elle-même.

» Du sein des désolations la voix plaintive de l'innocence a fait entendre ces paroles: « — Mon frère, mon bien-aimé, Dieu » nous a réunis, et tu blasphèmes!... Dieu » peut encore nous sauver, et tu le renies!..»

» Elle dit; couverte par une lame d'eau, l'infortunée ne peut poursuivre. Au fond d'un immense gouffre le radeau descend précipité. « — Dieu, dis-tu, nous a réunis, » s'écrie le prince avec une énergie surhu» maine : tu crois donc qu'il veut notre » hymen; eh bien que son désir soit rem» pli!...... Fille du malheur! fiancée du

» désespoir ! sous les tonnerres, sur les abî-
» mes, livre-moi ta main, je t'épouse. »

» Puis, debout contre le mât du radeau qu'il serre d'un bras vigoureux, saisissant son amante avec un égarement mêlé de tendresse et de férocité : « — Oui, je t'é-
» pouse, reprend-il. L'orage dans toute sa
» puissance destructive est le prêtre qui
» reçoit nos sermens. Ce ciel livide et sil-
» lonné est le dais couronnant l'amour. Les
» foudres de la nue sont les cierges éclai-
» rant le temple.... Anathilde ! le dernier
» cri de la nature expirante sera la béné-
» diction de l'hymen, et le précipice des
» mers sera la couche nuptiale. »

» Anathilde ne l'entend plus. L'horreur a glacé tout son être. Sa tête est tombée sur l'épaule d'Astolphe ; et toute pensée l'abandonne.

» Un violent coup de tonnerre déchire les nuées. Il semble, entr'ouvrant les cieux, partager la tempête et rejeter vers les deux pôles deux orages épouvantés. Un rayon de lumière a reparu. Le vent se calme par degrés. L'Océan referme ses gouffres. Une

sorte de miracle a conservé le radeau, et les deux amans existent encore.

» La fille de Faldis en reprenant ses sens revoit au-dessus de sa tête un firmament épuré; elle se retrouve auprès d'Astolphe; et la faible construction qui les a préservés du trépas flotte doucement sur l'onde apaisée au milieu du vaste Océan.

« — Mon ami! dit Anathilde d'un ac- » cent timide, tu le vois, Dieu pouvait nous » sauver. » Mais un ironique sourire est la seule réponse d'Astolphe.

« — L'orage est passé, » reprend-elle en montrant les cieux. « — La mort est encore » là, » répond le prince en montrant la mer.

» Anathilde jette ses beaux bras autour du cou de son bien-aimé: « — Au nom de » notre amour, dit-elle d'une voix sup- » pliante, accorde à ton amie la première » grâce qu'elle te demande!.... Cher Astol- » phe! prions ensemble!

» — Prier!.... répond l'être égaré qu'a- » doucissent les accens d'Anathilde, et qui? » l'exterminateur immortel : non, je ne le » saurais. Ma famille, ainsi que la tienne,

» était bienfaisante et vertueuse : ta famille, » ainsi que la mienne, fut impitoyablement » massacrée. A mes côtés.... là.... je vois » encore Turial : baigné de sang il m'ap- » pelle : *Mon frère!* me crie-t-il.... Ce gé- » néreux mortel n'était-il point ici-bas la » perfection elle-même?.... Eh bien, il suc- » combe, il expire; constamment le crime » triomphe, et l'on me parle d'un Dieu » juste!... et l'on ose me dire, *prions!* »

» Il dit, et cache entre ses mains son mâle visage. Il s'efforce de s'endurcir; on dirait qu'il redoute l'attendrissement, comme l'on pressent un désastre. « — Pendant l'orage, » reprend la jeune fille tremblante, tu t'é- » criais : *Il n'y a point de Dieu.* Mainte- » nant tu l'appelles l'*Exterminateur im-* » *mortel.* L'insulter, c'est le reconnaître; » le reconnaître ainsi, c'est te perdre.

» — Non, je ne le reconnais point, s'é- » crie le prince avec emportement. Créa- » ture pensante, je rejette tout monstre » inexplicable et caché. — Et moi, répond » vivement Anathilde, vierge aimante, je » rejette toute ame irréligieuse et rebelle.

» Qui ne saurait admettre un Dieu ne peut
» aimer, n'a point un cœur. La foudre s'é-
» tait retirée de nos têtes, tes impiétés l'y
» rappelleront. De cet instant je renonce à
» toi, mais sur la terre du moins je ne t'au-
» rai préféré que le ciel. »

» En prononçant ces derniers mots la voix d'Anathilde s'affaiblit. Bien que des larmes amères inondent ses joues pâles, son air est calme et résigné. De sa longue chevelure l'eau des orages découle. Jamais la beauté de la vierge n'avait brillé d'un si pur éclat. « — Pardonne! s'écrie Astol-
» phe, pardonne! je ne blasphémerai plus.
» Qui? moi! j'attirerais la foudre sur ta tête!
» je te paraîtrais sans amour et sans cœur!
» révoltante pensée!.... Idole de ma vie!
» dispose de moi tout entier, rétracte tes
» cruelles paroles! je croirai ce que tu croi-
» ras, j'aimerai ce que tu aimeras, je prie-
» rai celui que tu prieras : mais qu'un doux
» regard m'en récompense!.... je n'ai plus
» que toi sur la terre. »

» Il dit; et son pardon est obtenu. Il s'assied près d'Anathilde; et sur le sein de son

amant, qui doucement l'enlace de ses bras, elle se penche avec tout l'abandon de la confiance, de l'amour et de la reconnaissance.

» Mais les heures coulent.... La nuit s'est passée pour le prince dans de funestes alternatives de crainte et d'espérance, de tendresse et de fureur. Les étoiles pâlissent, l'aurore reparaît; aucun vent ne souffle, aucun rivage ne se montre : le soleil se lève, et bientôt l'astre en plein midi darde ses feux brûlans sur le couple privé d'abri que la nature entière abandonne.

» L'Océan, comme un athlète fatigué, dort d'un léthargique sommeil : au loin l'azur des mers se confond avec celui de l'horizon. Autour des malheureux amans tout est consternation, désert et silence. Point de vivres! point d'eau désaltérante! nul secours! pas même une brise rafraîchissante! La faim commence à leur faire sentir ses pressantes angoisses. Sur la tête découverte d'Anathilde, l'astre embrasé lance d'aplomb ses pénétrantes flammes. Ses yeux

éblouis et comme vitrés ne peuvent plus supporter, ni l'aspect d'un ciel ardent et nu, ni le brillant reflet des vagues d'un Océan sans bornes : contre le mât du fatal radeau la victime tombe accablée.

» O courage sublime! Anathilde succombe à l'excès des souffrances, et ne pousse pas une plainte. Elle craint d'augmenter les douleurs d'Astolphe en manifestant les siennes; et mourante, elle lui sourit... Ah! ne demandez pas à l'ame d'un homme ce que sont les sacrifices, le dévouement, la résignation et l'amour, demandez-le au cœur d'une femme.

» La journée a fui. L'embarcation portée en pleine mer s'éloigne plus que jamais des côtes. La fille de Faldis bénit l'obscurité qui dérobera à son amant la vue de sa douloureuse agonie. Le vent s'est élevé. Anathilde appelle de tous ses vœux les ouragans qui pourraient empêcher Astolphe d'entendre les derniers gémissemens que peut-être elle ne pourra bientôt plus retenir. L'eau salée qu'elle but, et que rejeta sa

poitrine, a en quelque sorte corrodé ses entrailles; et la soif qui la dévore joint ses tortures à la faim. Qui peindrait l'horrible situation du prince! tous les supplices de l'enfer sont à la fois en lui et hors de lui, en son ame et devant ses yeux; il grince les dents avec rage, mais se détourne pour que sa compagne ne voie pas cette convulsion du désespoir; il n'ose ouvrir la bouche, de crainte que les blasphèmes n'en échappent, et qu'Anathilde, plus à plaindre encore, ne le maudisse en expirant.

» Les ténèbres remplacent la lumière, et point de changement à leur sort!... Vers la fin de la nuit, couchée sur l'humide plancher du radeau, Anathilde feint de dormir... Astolphe entend un cri étouffé.... Une épouvantable pensée lui survient. «—Anathilde! » s'écrie-t-il, es-tu là?... Ma sœur, ma bien-» aimée, parle-moi! »

» Les mains de son épouse sont entre les siennes, mais il ne les sent plus: froides et glacées, leurs artères battent à peine. Leurs veines devenues blanches paraissent vides

de sang : et leur attouchement est celui de la mort.

» L'infortunée ne répond point. Un rayon de l'aube matinale argente l'orient; il éclaire son visage décoloré. Anathilde est sans voix, mais non encore sans existence. Ses yeux avec tendresse cherchent les yeux de son ami. Un sourire vague d'amour précède le soupir de la mort. « — J'aperçois un vais-» seau, s'écrie soudain le prince avec trans-» port : chère amante ! nous sommes sau-» vés. » Anathilde voudrait répondre.... Sa langue déjà s'est glacée. Ses regards seuls parlent encore... mais ils s'éteignent par degrés, et semblent dire : « — Il est trop » tard. »

» Le bâtiment approche. Attachant un mouchoir blanc à la pointe de son épée, Astolphe l'agite au-dessus de sa tête, et ses signes sont aperçus. Le navire se dirige à pleines voiles de son côté. Le prince se tourne vers Anathilde, il l'appelle.... profond silence ; c'est la réponse du tombeau.

« — O mort ! un seul instant encore !... » dit Astolphe au moment du salut, et pour-

tant au comble de la terreur. Ses mains étendues vers le vaisseau libérateur cherchent avec égarement à le saisir dans l'espace immense pour l'attirer à son radeau.... quand tout à coup un léger mouvement de sa bien-aimée a fait passer dans tous ses membres un horrible frisson. Anathilde venait d'expirer.

« Le prince ne peut douter de son malheur. Son amie, sa compagne, son épouse n'est plus. Il ne lui reste rien dans l'univers, rien, pas même l'espérance de la rejoindre un jour, puisqu'il rejette une autre vie : — « Maintenant je puis blas- » phémer, » murmure-t-il entre ses dents. Et cependant il se tait : le cadavre de son amante impose encore à sa furie.

» Le navire n'est plus qu'à peu de distance. Astolphe, en renouvelant ses signes, debout sur le radeau, serait aperçu des passagers. Il s'assied, demeure immobile, tourne le dos au bâtiment, se dérobe même à sa vue; peu lui importe l'avenir : « — Qu'ils me laissent! il est trop tard, se

» dit à lui-même le prince. Qu'ils continuent leur traversée. J'abhorre ce perfide vaisseau. Je veux vivre et mourir » ici. »

» Mais la frêle embarcation n'a point échappé à l'œil observateur des marins; une chaloupe et quelques hommes arrivent au secours d'Astolphe. A leur approche il détourne la tête avec mépris. Un Musulman, l'un des chefs du navire, aborde des premiers le radeau. « — Que me voulez-» vous? dit l'amant d'Anathilde, qui vous » appelle en ce sépulcre?... race humaine, » laisse-moi en paix !

» — Infortuné! répond l'Africain, nous » arrivons à temps pour te sauver...... — » Vous!.... interrompt le prince avec une » ironique démence, en montrant Ana-» thilde: regardez !.... C'est là que je suis... » Arrivez-vous à temps pour me sauver!— » Suivez-nous! poursuit le chef musulman. » — Non, répond le fils de Thierri. Je me » trouve bien en ce lieu; je m'y plais, et » j'y veux rester. »

» L'Africain paraît touché de ses souf-

frances et de son égarement : « — Jeune » homme, reprend-il, la douleur trouble ta » raison. Le malheur t'a sans doute acca» blé ; mais toute infortune a son terme : » un Dieu... »

» Astolphe l'interrompt par un cri d'exécration. « — Un Dieu ! répète-t-il ; je l'ai » dit.... je le dis encore.... Il n'en est point, » ou c'est un monstre. La création n'est » qu'un ensemble désordonné. La terre » n'est qu'un chaos d'horreurs et de malé» dictions. Les humains ne sont qu'une » épouvantable production des ténèbres et » du hasard ; et le souffle de la vie n'est » qu'un anathème infernal circulant dans » l'immensité. »

» Il dit : convaincus de sa démence, les Musulmans cessent de l'interroger. Malgré sa résistance , ils le transportent à leur vaisseau. Là, des soins de toute espèce et des remèdes de tout genre lui sont prodigués avec succès. Le terme de l'existence du prince n'était point encore arrivé.

» Couché parmi les malades du navire,

Astolphe refuse de répondre aux questions qui lui sont adressées. Une morne apathie, un calme d'insensibilité, se peignent constamment sur ses traits. Il ne cherche point à se détruire, il ne s'efforce point à revivre. Tantôt s'examinant avec ironie, tantôt se regardant avec indignation, il traite la vie en adversaire, qu'en son dédain farouche il aime mieux insulter que vaincre.

» Le vaisseau cinglait vers l'Ibérie. Athime commandait les troupes de l'équipage. Né sur les côtes de l'Afrique, ce guerrier s'était rendu célèbre en Arabie par sa valeur et ses exploits. Alors calife en Espagne, Abdérame, successeur de l'émir qui, chassé de l'Occitanie par Charles Martel après la bataille de Tours, avait perdu toutes ses conquêtes en France, Abdérame armait de tous côtés ses redoutables Sarrasins. Le désir de la vengeance et l'espoir de reconquérir les belles plaines de la Septimanie enflammaient ses armées belliqueuses. Abdérame avait ouï vanter les hauts faits d'Athime. Il avait appelé près de lui ce héros africain pour le mettre à la tête de

ses intrépides Maures : et le fameux Athime (1) venait renforcer les phalanges espagnoles de toute la puissance de sa renommée.

» Mais le navire que la tempête avait violemment emporté loin des mers et des côtes vers lesquelles il se dirigeait, retrouve difficilement sa route. Pendant les longues heures du voyage, Astolphe n'entend que les discours guerriers de l'africain à ses Arabes. Ce chef leur détaille ses plans de conquêtes et de gloire : il brûle de ravager la France. Les premiers jours le prince écoute à peine; les derniers jours il prête une oreille attentive.

» Ce n'est plus contre la Divinité que se tournent sa haine et sa rage. Il a cessé de croire au Créateur : sa bouche ne blasphème plus. C'est maintenant contre Charles Mar-

(1) Cet Athime fut célèbre; les historiens du temps vantent sa bravoure et ses talens. — Continuat. Frédégar., c. 109.

tel que vont se déployer les forces de son désespoir, que vont se déchaîner les fureurs de sa vengeance.

» Ennemi du genre humain, de toutes les créatures vivantes, et surtout du peuple français, il ne rêve plus que batailles, massacres et dévastations. Il rappelle en lui l'existence pour l'arracher à ses semblables; et le ciel, comme approuvant sa féroce pensée, rend à ses formes athlétiques une colossale vigueur.

» Tout son être est changé. Il demande à s'enrôler sous les bannières de Mahomet. Son langage hardi, ses offres guerrières, ses pensées de carnage et ses cris de vengeance ont frappé d'étonnement le chef africain. Il s'aperçoit qu'un héros de plus est parmi ses soldats : et le célèbre musulman lui promet de le présenter lui-même au calife Abdérame.

» Ils ont débarqué sur la rive espagnole. Le fils de Thierri, cachant sa naissance et son rang sous le simple nom d'Agobar, est conduit devant le calife. « — Français ! dit

» Abdérame, Athime s'intéresse à toi; » je t'accorde ma bienveillance. Je sais » qu'exilé par tes compatriotes, tu hais ton » ancienne patrie, et veux en adopter une » nouvelle. J'ignore quels furent tes mal- » heurs et ta vie, mais je sais que la ven- » geance guidera ton bras, et que ta vail- » lante énergie est le garant de tes hauts » faits. Cependant parmi les guerriers de » Mahomet je ne puis admettre un chrétien.

» — Puissant calife! répond Agobar d'un » ton sec et farouche, qui t'a dit que j'étais » chrétien ? — N'as-tu pas professé ce » culte? — Ce que j'ai pu faire autrefois » ne signifie plus rien aujourd'hui. — Veux- » tu renoncer à ta foi et ceindre le bandeau » du prophète? — Je veux combattre et » te servir. Jupiter ou Jéhovah, Mahomet » ou le Christ, que me fait le choix d'un » vain nom! le casque ou le turban, le » croissant ou le crucifix, peu m'importent » tous ces hochets!

» — Tu ne crois point à ta religion ? — » Pas plus que je ne crois à la tienne. — Tu » ne reverras tes anciens chefs, tes conci- » toyens, tes drapeaux ?.... — Que pour

» les attaquer, les poursuivre et les exter-
» miner.—Et tu consens enfin?...—A tout.
» Calife, qu'estimes-tu le bonheur de la ven-
» geance?... Parle! à tout prix je te l'achète.»

» Surpris de l'audace de ses réponses et de la fougue de ses passions, Abdérame n'hésite plus. Un tel caractère convient aux barbares de l'Ibérie. Agobar a ceint le turban; et placé par le calife à la tête d'une phalange africaine, bientôt le Renégat descendu des Pyrénées, tel qu'un éclatant météore, apparaît à l'Occitanie.

» Les troupes françaises ont fui devant le héros; il les disperse et les anéantit. Après plusieurs victoires mémorables remportées aux lieux mêmes où Clovis détruisit le royaume des Visigoths (1), le descendant du roi sicambre entre triomphant dans Toulouse. Ah! pourquoi faut-il que trop semblable à son immortel aïeul, qui lui-même fendait de sa hache la tête de ses

---

(1) Clovis fit la conquête de l'Aquitaine, de l'Auvergne et du Languedoc. Alaric II, roi des Visigoths, sorti de Toulouse pour combattre le roi sicambre, perdit en une bataille son royaume et sa vie. (Voyez tous les historiens.)

ennemis prosternés (1), Agobar, chef souvent féroce, ait ensanglanté ses trophées! »

Alaor s'interrompt; puis après quelques momens de silence : « — Princesse! poursuit-il, je ne vous détaillerai point les innombrables succès d'Agobar, ce récit serait au-dessus de mes forces; et d'ailleurs en quels climats du monde n'est point parvenu le bruit de ses exploits merveilleux! Peu d'années lui suffirent pour conquérir et ranger sous sa domination la Novempopulanie (2), le Languedoc, la Gaule narbonnaise, et toute la France méridionale. En vain des citadelles imprenables, des troupes invincibles, des obstacles insurmontables furent opposés au conquérant; le fer et la flamme à la main, partout Agobar, aux yeux de l'Europe épouvantée, planta l'étendard du croissant.

» Agobar au commencement de la guerre avait combattu sous les ordres d'Athime; mais le nom du héros européen eut bientôt effacé celui du soldat de l'Afrique. La

(1) Voyez Anquetil, Hist. de France, tom. I, pag. 269, et autres auteurs.

(2) Ancien nom donné à l'Aquitaine, comme la Septimanie à la Gaule narbonnaise.

jalousie et la fureur s'emparèrent d'Athime; les deux guerriers ne purent s'entendre, et moins encore agir de concert. Abdérame rappela l'envieux Maure à sa cour, et le seul Agobar resta chef de l'armée entière. Puisse un jour le perfide Athime ne point trouver l'occasion de perdre son heureux rival, et d'exercer sur lui sa vengeance!

» Moi-même je fus la cause innocente de leurs premières dissensions. Agobar revenait en Ibérie chargé de lauriers et de couronnes : il traversait un hameau des Celtibères (1). Là, mon père, arrêté par ordre d'Athime comme ayant tenu d'outrageans discours contre les Africains, marchait au supplice entouré de sa famille. « — Quel » est le crime de cet homme? » demande Agobar aux bourreaux. A la réponse qui lui est faite : « — Qu'on suspende l'exécution! » dit-il, j'obtiendrai sa grâce du calife. »

» Aussitôt je fends la foule et tombe aux genoux du guerrier libérateur. Depuis l'âge de raison je n'avais ouï parler que des triomphes d'Agobar, et je soupirais après l'heureux jour où mes yeux pourraient

(1) Peuples de l'Aragon.

contempler l'homme qu'on surnommait l'invincible : à ses pieds, n'osant lui parler, en mon brûlant enthousiasme, j'étais comme devant l'Eternel, et je demeurais prosterné dans un extatique délire.

» Agobar, dont le visage sévère ne manifestait jamais l'attendrissement, me relève avec émotion. Mes traits venaient de lui rappeler Turial ; une étonnante ressemblance entre Anathilde, son frère et moi, m'avait déjà gagné son cœur. Une larme roule dans ses yeux : « — Veux-tu me suivre? me dit-il. — Jusqu'à la mort, lui » répondis-je. » Et me dévouant à lui, je revêtis l'armure guerrière. Depuis cette époque je ne l'ai plus quitté ; j'ai su mériter sa tendresse, et j'ai remplacé Turial.

» Il obtint la grâce de mon père, et le furieux Athime dissimula de nouveau sa rage. Agobar reprit la route des camps ou plutôt celle des victoires. L'accompagnant partout, je combattis à ses côtés. Lors de mon départ pour l'armée, je comptais à peine trois lustres ; et pourtant aux premières batailles je sus cueillir quelques lauriers. En avançant en âge, je gagnai l'es-

time et la confiance de l'héritier des rois: il me révéla ses secrets, il m'ouvrit son cœur tout entier.... O princesse! que ne puis-je vous expliquer ce cœur trop impétueux, trop irascible et trop grand pour une nature humaine! Je ne vous ai caché aucune de ses erreurs, j'ai voulu que vous pussiez le voir tel qu'il est. Cruellement frappé par les injustices de la terre, Agobar méprise les hommes, et ne voit en eux qu'une masse abjecte. Toujours, au dedans de lui-même, en lutte avec la magnanimité, la droiture et la générosité qui forment le fond de son caractère, il ne se croit en concordance avec ses semblables que lorsqu'il descend des hauteurs sublimes et qu'il repousse les vertus. Il ne renie l'Éternel que par désespoir de n'avoir pas trouvé dans ses arrêts l'équité dont son ame est constamment pénétrée. Les mystères de la Providence sont odieux à sa franchise illimitée; ne pouvant les expliquer, il les condamne... Il vous paraît coupable, sans doute; mais si l'infortune peut faire pardonner l'égarement, qui jamais fut plus excusable! »

FIN DU LIVRE V ET DU TOME PREMIER.



